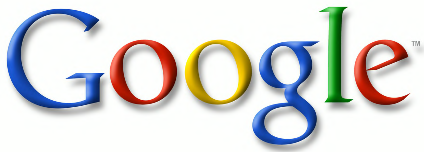
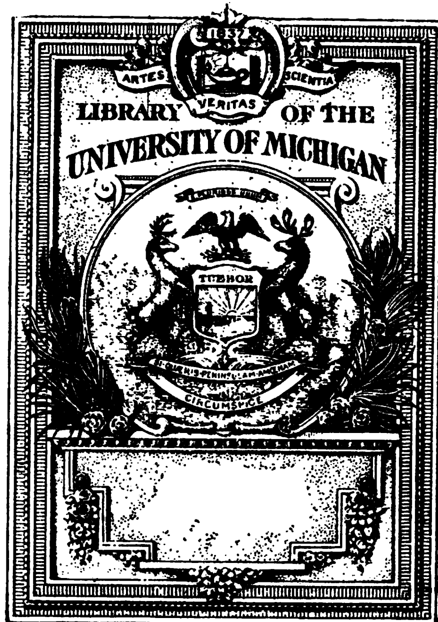



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

822

LES AVENTURES

DU

GRAND BALZAC

IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE A SCEAUX.

LES

AVENTURES

DU

GRAND BALZAC,

HISTOIRE COMIQUE DU TEMPS DE LOUIS XIII,

PAR

P.-L. JACOB

(BIBLIOPHILE.)

Livres nouveaulx, livres vielz et antiques.
ÉTIENNE DOLET.

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1838.



CHAPITRE XVII,

OU LE GRAND BALZAC TIENT TÊTE A QUARANTE ACADÉMIES.

— Eh ! monsieur, ne dînera-t-on pas aujourd'hui? demandait à Bautru le pauvre Balzac dont les entrailles vides poussaient de sourds gémissemens.

— Monseigneur, on a retardé le dîner pour que vous ayez le loisir de donner audience aux gens qui vous veulent voir,

répondit Bautru, car ces gens-là viennent de tous les points de la France et même de l'étranger : ils sont fort affamés de votre vue, et je les crois capables de mourir d'impatience s'ils tardaient d'être admis devant votre génie ; ne leur refusez pas le pain et le sel de votre parole.

— Faites seulement qu'ils se hâtent, monsieur, sinon je me sens défaillir, faute de nourriture. Je n'ai pris que de l'air, depuis hier matin, et je vous jure que ce régime ne convient guère à un amoureux qui en est encore à se faire connaître.

— La patience est la vertu des grandes âmes, monseigneur, et dans six ou sept petites heures qui seront bientôt écoulées...

— Six ou sept heures ! s'écria Balzac découragé qui manifesta son angoisse par un triple bâillement. Je suis un homme mort.

— La louange n'est pas une viande creuse et malsaine, monseigneur ; on vous

en donnera plus que vous n'en pourrez digérer !

— Six ou sept heures ! répétait Balzac avec abattement. Ah ! monsieur, c'est pour m'assassiner ! de grâce, avisez à ce que je mange au moins un potage ?

— Je vais m'efforcer de vous contenter, monseigneur; mais, pendant qu'on dressera le couvert, continuez la réception des ambassadeurs.

— Volontiers, quoique je n'aie plus assez de salive pour leur répondre. Mais comment a-t-on appris ma venue ici?

— Madame Arthénice a dépêché des courriers dans les quatre parties du monde, et ils ont fait si bonne diligence, que le sultan de Perse et le Prêtre-Jean de Tartarie doivent être avertis, dans l'instant où je parle. Je ne me rappelle pas néanmoins que vous les ayez honorés de quelqu'une de vos lettres?

— Je ne connais pas ces princes, en effet;

ce sont sans doute les seuls que j'aie oubliés dans l'envoi de mon *Prince;* mais je réparerai cet oubli en leur transmettant un exemplaire *ex dono auctoris*. Monsieur, dites qu'on mette le couvert, je vous supplie?

— Les envoyés des très illustres et très magnifiques Académies d'Italie! cria l'huissier en levant mal à propos le rideau de la porte, derrière lequel le cardinal de Richelieu se réjouissait de la nouvelle mascarade de Boisrobert.

— Dieu te bénisse, maladroit! dit vivement de sa voix éclatante le cardinal, qui referma la portière avant que Balzac eût profité de la faute de l'huissier et aperçu ce qui se passait dans les coulisses du théâtre. Les académies sont encore en route.

—Lorsqu'elles arriveront, je n'aurai plus la force de leur parler! reprit tristement Balzac; sauvez-moi, hélas! en m'annonçant que la table est servie?

— Courage! monseigneur, dit Bautru qui revenait de prendre des nouvelles du dîner, la broche tourne et le vin est tiré! Mais voyons d'abord ce que souhaitent de vous les Académies d'Italie.

— Je pensais qu'il n'y avait au monde qu'une Académie, celle qui fut créée par le cardinal de Richelieu, il y a deux ans à peine. Cependant il semblerait que l'Italie possède plusieurs Académies?

— Quarante environ, monseigneur, mais aucune n'a le droit de se comparer à la Française, qui seule vous possède en son giron.

— Vraiment! dit Balzac qui réfléchit pour la première fois à la distinction que c'était pour un littérateur de faire partie de cette Académie. C'est grand dommage toutefois que le sieur Voiture ait été élu académicien ajouta-t-il avec un soupir de regret.

Les députés des Académies d'Italie, ayant

achevé enfin leur toilette, entrèrent sous la conduite de Boisrobert, qui avait pris, avec un nouveau costume, le caractère de physionomie et le son de voix convenables à ce rôle nouveau.

Les acteurs de cette scène académique s'étaient partagé les habillemens grotesques d'une troupe de comédiens italiens que le cardinal faisait venir quelquefois à Richelieu pour jouer des parades accompagnées de danses et de chants : il y avait là les différens personnages de ces parades qui ne furent naturalisées en France que sous le ministère de Mazarin, le Scaramouche, le Zani, le Pantalon, l'Arlequin, le Docteur.

Ce dernier, remarquable par ses énormes sourcils et sa longue barbe postiche, par sa face blême semée de mouches et ses fausses oreilles flottant sur ses épaules, par son gros ventre et son dos proéminent, n'était autre que l'abbé de Boisrobert qui avait mis en jeu les Académies italiennes pour se faire

un prétexte d'offrir sans cesse en parallèle l'Académie française.

Quant à Balzac, il avait frémi involontairement à l'idée de se trouver en présence des académiciens, comme Orphée livré aux bacchantes ; il ne put s'empêcher, toutefois, de remarquer que ces académiciens n'avaient pas l'air respectable qui appartient à de graves savans : il en augura mal pour l'honneur des lettres et des sciences de l'Italie.

— Monseigneur, lui dit Boisrobert en grasseyant, vous m'excuserez de ne point parler dans la langue toscane, mais la vérité est que je ne la sais pas plus que le chinois, depuis que j'ai appris par cœur vos lettres dorées.

— Oui-dà! monsieur, répondit Jean-Louis Guez qui s'étonnait que des académies eussent un aspect si plaisant, je ne comprends guère les rapports qui peuvent

existier entre mes lettres et la langue toscane!

— Eh! monseigneur, vos lettres nous ont révélé des beautés qu'on ne soupçonnait pas dans la langue française, et, depuis leur apparition, les cinquante académies de mon pays ont accepté cette langue, de préférence à l'italienne.

— Eh quoi! monsieur, reprit Balzac dont les yeux se gonflèrent à fleur de tête, le beau langage français prévaudrait en Italie!

— Assurément, monseigneur; grâce à l'influence de vos livres, avant qu'il soit deux ans, la langue toscane sera reléguée au rang des langues mortes, et déjà les petits enfans de Rome et de Florence écorchent le français en jouant à cligne-musette.

— C'est un merveilleux triomphe pour la langue dans laquelle j'ai l'honneur d'écrire! Mais que puis-je faire pour vous, s'il vous plaît?

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, monseigneur ; cependant il dépend de vous de nous sauver la vie?

— De moi ! monsieur, j'en serais aise, si la chose est en mon pouvoir : que faut-il donc pour cela?

— Terminer un débat qui nous tient en suspens depuis quinze mois, et nous dire votre avis sur le mot *équivoque*.

— Que voulez-vous que je vous en dise, monsieur? l'avez-vous rencontré dans mes ouvrages? Je me lave les mains de la figure qu'il y fait.

— Accordez-nous sur ce point délicat et décidez si le substantif *équivoque* doit être du genre féminin ou du masculin?

— Le sexe des mots est plus difficile à reconnaître que celui des personnes! répliqua Balzac, qui n'avait pas sous la main ses deux oracles, le père Ogier et mademoiselle de Chenillac. Je vous demande le temps nécessaire pour observer ledit mot et pour

vous en rendre bon compte. Certainement on doit s'étonner que le sexe d'un substantif n'ait pas encore été reconnu depuis qu'il existe, et, pour ce seul fait, je suis d'avis de le déclarer neutre, à moins qu'il ne prenne le genre féminin en l'honneur des dames.

— Voilà une lumineuse discussion de grammaire! s'écria Bautru; M. de Vaugelas se pendra de ne l'avoir pas entendue!

— La difficulté est résolue par un jugement digne de l'académie des *Intronati!* dit Boisrobert; le mot *équivoque* ne sera donc plus, selon le caprice des gens, féminin ou masculin, mais neutre et toujours neutre jusqu'à la consommation des siècles, sinon jusqu'à ce qu'il plaise au sire de Balzac de lui rendre l'un des deux sexes qu'on lui a ôtés à la fois.

— Je vous invite aussi, messieurs, à vous en référer aux étymologies, dit Balzac tout fier d'avoir une opinion en matière gram-

maticale; il y a un petit avocat d'Angers, appelé Gilles Ménage, qui excelle à découvrir la racine des mots, si bien qu'il a prouvé que notre mot français, *cheval*, dérive du latin *equus*. C'est la nouvelle que me donne M. Chapelain dans une de ses plus éloquentes lettres.

— Cela ne nous surprend guère, reprit Boisrobert, depuis que nous savons que le mot *équivoque* est venu de votre nom de Balzac.

— En vérité? ce mot-là aurait ainsi cinq ou six cents ans d'âge; mais je ne vois pas trop de quelle façon s'est opérée cette métempsycose.

— Le plus aisément du monde, monseigneur : de la syllabe *bal*, on a fait *équi*, et la terminaison *zac* est devenue *voque*. Vous n'ignorez pas que les fils ne ressemblent point à leurs pères; c'est pourquoi les deux mots ne paraissent pas de même famille.

— J'annoncerai cette curieuse étymologie à M. Chapelain, pour qu'il en fasse part à son ami d'Angers. Mais que signifie mon nom en remontant à sa source?

— Il signifie *confusion* en langue copte, répliqua Boisrobert avec un sang-froid imperturbable.

— *Confusion!* répartit Balzac mécontent du sens qu'on prêtait à son nom. Qu'est-ce que cette langue copte, que j'accuserais volontiers d'impertinence effrontée, si je savais en quel endroit la rencontrer pour lui dire son fait?

— C'est la langue dont se servaient Adam, et Ève dans le paradis terrestre, et elle était seule en usage chez les hommes avant la construction de la tour de Babel, qui amena la confusion des langues : *Babel* ou *Balzac*, c'est tout un.

— Ah! monsieur, les prodigieuses choses qu'on apprend dans les académies! Je porte le propre nom de la tour de Babel?

— Je regrette que vous ne parliez pas la langue copte, je vous aurais récité dans cette langue les principaux traits de vos ouvrages.

— Dans la langue d'Adam et d'Ève? s'écria Balzac frémissant de joie et d'orgueil. Le bon Dieu les a donc pu lire!

— Ce n'est pas tout, dit Boisrobert qui ne s'attendait pas à trouver tant de crédulité et de bonne foi dans l'amour-propre exorbitant du génie angoumois; je viens, de la part des diverses Académies qui florissent en Italie, vous prier de recevoir les titres et les insignes d'académicien que je vous confère en présence des illustres députés desdites Académies.

— Eh quoi! vous voulez que je sois académicien de vingt académies? reprit Balzac, qui redoutait fort les embarras académiques.

—De cinquante, s'il vous plaît, monseigneur, lesquelles se disputent déjà l'honneur de vous avoir pour protecteur.

— Ainsi que M. le cardinal est protecteur de l'Académie française? demanda Balzac revenant déjà de ses préventions.

— Oui, monseigneur, dit Boisrobert en faisant apporter un grand coffre de velours rouge à clous dorés, et je vais, si vous me donnez licence, vous présenter les insignes ou armes parlantes de ces fameuses académies.

— J'ai peur de vous retenir trop longtemps, dit Balzac dont l'estomac criait grâce; nous reprendrons cette affaire après le dîner; car j'entends d'ici résonner la vaisselle, et j'aurais grand tort de laisser les plats refroidir.

— Les plats, monseigneur, n'auront pas cette malhonnêteté, reprit Boisrobert! tirant du coffre différens jouets d'enfans qu'il offrit successivement à Balzac, qui les prit et les examinait avec surprise, pendant qu'on lui en donnait l'explication.

— Comment, vos académiciens s'amu-

sent encore de ces bagatelles? objecta Balzac, agitant des grelots et une vessie gonflée qu'on lui avait mis dans la main; j'étais donc académicien chez ma nourrice!

— Voici le symbole des *Intronati* ou Hébêtés de Florence, dit Boisrobert en désignant les grelots : les *Intronati* passent leur vie à faire du bruit par le monde. Cette vessie, où roulent si harmonieusement des pois secs, représente l'académie des *Addormentati* ou Endormis de Gênes : ils emploient leur temps à se nourrir d'air, à l'instar de cette vessie, qui en est pleine. Ce bilboquet est l'image des *Otiosi* ou Oisifs de Bologne; dans cette boule, qui ne demeure guère à sa place, reconnaissez les *Agitati* ou Agités de Citta di Castello; dans cette toile d'araignée recueillie sous verre, les *Perseveranti* ou Persévérans de Trévise; dans ce jeu d'échecs, les *Immobili* ou Immobiles d'Alexandrie; dans cette marotte, les *Insensati* ou Insensés de Pérouse....

— J'aimerais mieux être d'une académie d'escrime et de danse! interrompit Balzac, rejetant avec dépit tous les objets ridicules dont Boisrobert l'avait chargé. Excusez-moi, monsieur l'académiste; mais je suis pressé de me mettre à table, et je boirai à la santé des gens qui vous envoient. Remerciez-les de ma part, et dites-leur que, par les statuts de l'Académie française, je ne saurais accepter d'être d'aucune autre académie, quelque envie que j'en aie; c'est pourquoi je vous rends vos grelots, votre vessie, votre boule et le reste.

— Sur ma parole, j'ignorais que vous fussiez membre de l'Académie française! dit Boisrobert, jouant l'étonnement.

— N'ai-je pas les qualités qu'il faut pour en faire partie? répliqua Balzac, piqué de ce qu'on avait l'air de le rabaisser au-dessous des académiciens. Tous ceux qui en sont, par malheur, n'ont pas la valeur de

M. Chapelain, et depuis qu'on y a reçu M. Voiture!...

— Vous valez seul assurément plus que les quarante académiciens ensemble! répondit Boisrobert; aussi, ne vous proposé-je pas d'entrer dans une académie, mais dans cinquante à la fois, afin de racheter la qualité par la quantité. Nous avons encore les *Fantastici* ou Fantasques, et les *Humoristi* ou Humoristes de Rome; les *Asorditi* ou Sourds de Viterbe; les *Oscuri* ou Obscurs de Lucques; les *Offuscati* ou Offusqués de Cesène...

— Par la morbleu! je n'ai pas l'estomac assez robuste pour me repaître de votre litanie! interrompit Balzac, qui voulut se lever de son siége, et qui y resta comme enchaîné, ses chausses étant incorporées au cuir du fauteuil par une épaisse couche de poix résine. Eh! qu'est cela? Suis-je ensorcelé?

— Quelle mouche vous pique? dit Bau-

tru, feignant d'ignorer la cause des efforts et des grimaces que faisait Balzac pour ne pas emporter avec lui le fauteuil attaché à ses chausses.

— Voyez donc, mon ami, pourquoi ce fauteuil s'obstine à me suivre?

— Les choses participent sans doute à l'humeur des personnes, qui ne vous veulent plus quitter dès qu'elles vous possèdent.

— J'y laisserai le fond de mes grègues! dit Balzac, qui s'agitait comme un patient sur le siége de la question. Je m'étais assis sur de la glu! ajouta-t-il en rompant le charme au grand préjudice de ses culottes, qui se déchirèrent de la façon la moins honnête.

— Quand vous serez enraciné dans nos académies, on vous en arrachera moins aisément! dit Boisrobert, qui avait attendu, pour continuer son rôle, que la lutte du fauteuil et des chausses se fût terminée par la défaite de ces dernières.

— Ce qui vient de se passer est d'autant plus malheureux qu'on en voit les marques, lui fit observer Bautru. Je vous invite à ne pas tourner le dos aux dames.

— Monseigneur, reprit Boisrobert, gardez-vous de tourner le dos à nos académiciens d'Italie.

— Monsieur, monsieur, disait Balzac en s'enfuyant vers la salle du festin, j'estime que vos académiciens ne jeûnent pas plus que l'Église le commande.

— Je ne les ai pas nommés tous, monseigneur, continuait l'impitoyable Boisrobert poursuivant Balzac avec les euménides des académies ; n'oublions point les *Caliginosi* ou Ténébreux d'Ancône, les *Adagiati* ou Proverbiaux de Rimini, les *Catenati* ou Enchaînés...

— Monsieur, délivrez-moi de vos académies et de tous ces diables verts ! Ayez pitié de ma digestion qui a besoin de repos et de silence ?

— Vous serez académicien de ces académies! ajouta Boisrobert, qui menaçait de pénétrer avec Balzac dans la galerie ou le repas était servi.

— Bon Dieu! je serai ce que bon vous semblera! reprit Balzac, résolu d'acheter la paix au prix de toutes les promesses qu'on exigerait de lui.

— Il y a, en outre, les *Filarmonici* ou Amis de l'harmonie de Vérone, reprit Boisrobert avec volubilité; les *Occulti* ou Cachés de Bresse; les *Ostinati* ou Obstinés de Viterbe; les *Ricovrati* ou Recouvrés de Padoue; les *Ardenti* ou Ardens de Naples....

— Monsieur, êtes-vous le bourreau pour m'infliger ce supplice? s'écria Balzac, qui s'indignait davantage contre les académies à chaque minute de retard qu'elles infligeaient à son appétit aux abois; s'il est une académie en enfer, allez-y voir!

— Ces braves gens, monseigneur, ont fait deux cents lieues pour vous instituer

académicien, reprit Boisrobert montrant sa bande qui entourait et regardait Balzac comme une proie. Vous prendrez donc rang parmi les *Nascosti* ou Mystérieux de Milan; les *Affidati* ou Affidés de Pavie; les *Desuniti* ou Désunis de Fabiano: les *Olympici* ou Olympiques de Vicence; les *Innominati* ou Sans-nom de Parme; les *Humorosi* ou Humides de Cortone; les *Invaghiti* ou Amoureux de Mantoue...

—Que le ciel confonde les académies, les académistes et les académiciens! s'écria Balzac, qui, assourdi par cette litanie et impatient de se remettre d'un long jeûne, repoussa Boisrobert et se réfugia dans la galerie du festin où Bautru le rejoignit.

CHAPITRE XVIII,

OU L'ON PRENDRA PART A LA PERPLEXITÉ DU GRAND BALZAC.

A peine fut-il entré, que les musiciens, placés dans le vestibule qui conduisait aux cuisines, jouèrent de leurs instrumens et ne cessèrent d'exécuter de joyeuses symphonies, tant que le sieur de Balzac fut à table, Celui-ci s'étonna de voir le couvert mis pour lui seul, sans que la belle

Arthénice parût pour présider au banquet.

Au reste, l'ordonnance de ce banquet était vraiment royale : il y avait profusion de ragoûts habilement apprêtés et de vaisselle d'argent précieusement ciselée; les vins de Grèce et d'Espagne brillaient comme des topazes et des rubis à travers les cristaux; les fleurs en guirlandes et en bouquets exhalaient de suaves parfums; des aromates brûlaient en des cassolettes de vermeil.

Le nombre et la livrée des valets répondaient à ce luxe éblouissant; les plats étaient portés par des hommes habillés en satyres, devant lesquels marchait un héraut d'armes vêtu de sa casaque armoiriée; puis, les écuyers tranchans, qui avaient emprunté à la garde-robe du théâtre leurs costumes mythologiques, ajoutaient encore à la ressemblance de ce festin avec ceux de l'Olympe décrits par les poètes anciens.

Pour compléter le splendide coup d'œil

de la fête, Boisrobert fit introduire, par une autre porte, les personnes qu'il avait invitées à cette comédie et qui se rangèrent sur des gradins où Balzac aurait pu reconnaître les plus jolies femmes de la cour, ce qui l'eût confirmé dans cette opinion que la reine Anne d'Autriche se cachait sous le faux nom d'Arthénice par respect pour son mari Louis XIII, afin d'être plus libre de sa conduite et de ses amours. Jean-Louis Guez cependant trembla d'avoir pour rival un roi de France.

— Ah ! monsieur, dit Balzac qui s'assit brusquement et se tourna ensuite vers Bautru, d'où vient que la reine Arthénice n'est pas ici ?

— Monseigneur, répondit Bautru, la divine Arthénice ne se soucie plus de boire ni de manger, depuis qu'elle vous aime.

— En vérité, monsieur, reprit Balzac que l'odeur des viandes et la couleur des

vins avaient mis en gaieté, vous me feriez croire par-là qu'elle m'aime depuis moins de temps qu'elle ne dit! Il faut avouer pourtant, ajouta-t-il en rentrant dans son rôle ordinaire de sobriété, que les grands personnages ne boivent ni ne mangent autant que les petits, et, tel que vous me voyez, je resterais volontiers privé de nourriture pendant une semaine ou deux.

— Vous avez ainsi certaine similitude avec le pélican qui repaît ses enfans de sa propre substance: vous nourrissez au-dedans de vous-même le plus profond philosophe, le plus disert orateur et le plus parfait écrivain, que l'on puisse trouver dans le monde entier. Ce sont, à vrai dire, trois grands hommes dans l'étoffe d'un seul; mais je vous supplie de ne pas les laisser se consumer d'inanition.

— Je vais, pour cette fois seulement, me départir de mes bonnes habitudes de continence, dit Balzac qui avait vidé un

plein verre de vin de Chypre pour aiguiser son palais, tandis qu'on achevait de couvrir la table; je dois faire honneur à la magnifique hospitalité qu'on me donne céans, et d'ailleurs, ce que j'en ferai n'aura pas d'autre motif que de satisfaire la belle compagnie présente à mon dîner.

— Je vous conseille, monseigneur, de ne pas compter les morceaux et de goûter à tout ce qu'on vous présentera.

— Je profiterai du conseil, monsieur! dit d'une voix altérée Balzac, qui venait de lire ces mots écrits à la plume sur le manche d'ivoire de son couteau : *On veut vous empoisonner!* Mais je m'aperçois maintenant que je n'ai plus faim.

— Allons donc! tout à l'heure encore vous aviez une faim dévorante? vous vous prépariez, disiez-vous, à faire main basse sur tous les plats?

— Peut-être, monsieur! reprit froidement Balzac, qui se défiait de Bautru

comme d'un complice des empoisonneurs; mais à présent je ne toucherai à rien..... A rien! répéta-t-il sourdement en écoutant les murmures de ses intestins qui se tordaient sur eux-mêmes.

— Cela n'est pas possible, répliqua Bautru dont l'insistance redoublait les défiances de Balzac; madame Arthénice n'entend pas que vous jeûniez dans sa maison, et vous aurez beau vous en défendre, vous mangerez pour voir si l'appétit ne vous viendra point.

— Oh! il ne me viendra pas, je vous assure, dit tristement Balzac en contemplant ces mets dont les succulentes exhalaisons irritaient sa faim et son désespoir. Je suis tout mal à l'aise, monsieur, et je ne resterai pas davantage à table, sous peine de rendre l'âme...

— Demeurez, monseigneur, interrompit Bautru qui l'empêcha de se lever et le força de humer les vapeurs exquises des

sauces fumant devant lui. Si l'on remarquait que vous êtes indisposé, l'alarme se répandrait à la ronde, et madame Arthénice en pourrait prendre une douleur mortelle. Faites bonne contenance, je vous supplie, et feignez du moins de manger, si vous ne mangez pas.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Balzac qui s'imagina qu'on lui donnait cet avis indirect pour le sauver et qui jugea plus favorablement les intentions de Bautru; mais je compte sur vous pour obtenir un œuf frais à la coque, lequel je mangerai réellement.

— Ordonnez dans le Palais des Amans-Fortunés, comme si vous en étiez le maître, reprit Bautru qui se divertissait des appréhensions comiques de ce pauvre convive. Monseigneur demande un œuf à la coque!... Mais ne buvez-vous pas, en attendant?

—Boire ! j'ai bu ! s'écria Balzac qui changea de couleur et se serra le ventre à deux mains. Hélas ! mon Dieu ! n'ai-je pas bu ce coup de vin ? C'en est fait de moi ! je suis perdu ! je n'ai plus que peu d'instans à vivre ! Monsieur, quelle œuvre de charité ce serait que de mander le médecin ?

— Le médecin ! Eh ! qu'avez-vous, monseigneur ? Est-ce une arête de poisson que vous venez d'avaler ?

— Je sens déjà l'effet de ce détestable vin ! Les coliques ne tarderont guère... Aie ! quel guet-apens ! un médecin ! un apothicaire !

— Calmez-vous, ne faites pas d'éclat, dit Bautru en clignant de l'œil et en baissant la voix avec un air d'intelligence qui remit un peu d'espoir dans l'esprit de Balzac ; on vous épie, on vous observe, on s'inquiète de ce que vous ne mangez pas. Que craignez-vous, lorsque je suis là ?

— Je crains d'avoir fait aujourd'hui mon dernier repas, répondit Balzac qui prenait

pour des symptômes d'empoisonnement la contraction de ses entrailles affamées. Ah! monsieur, pourquoi ne m'avoir pas averti, quand j'approchais de mes lèvres ce fatal breuvage?

— Ah! monseigneur, est-il bien certain que vous ayez bu? reprit Bautru avec un air de consternation qui redoubla celle de Balzac; non, vous n'avez pas bu?

— Hélas! je serais heureux d'en pouvoir douter!... Aie! je commence à souffrir! J'ai comme un feu dans la poitrine et des serpens dans le ventre.

— Si vous ne dissimulez pas ces légères souffrances, je frémis de ce qui peut arriver, dit Bautru en lui versant à boire.

— Que peut-il arriver de pis que ce qui est arrivé? répartit Balzac en reculant d'horreur à la vue de son verre rempli jusqu'aux bords.

— Ils sont capables de vous tuer sur la

place, dans le cas où ils verraient que vous échappez au poison!

—Bon Dieu! monsieur le chevalier d'honneur, quels ennemis ai-je donc qui sont si fort acharnés contre ma misérable vie? dit Balzac en gémissant.

— Trois ennemis qui ont juré votre mort et qui s'occupent de tenir leur serment: le père, le frère et le mari de madame Arthénice, outre une infinité de galans à qui vous avez ravi toute espérance de plaire à cette enchanteresse, et qui vous gardent d'implacables haines.

— Monsieur, je vous conjure de me ramener en ma maison de Balzac! dit l'innocent écrivain, lisant sa perte dans tous les yeux comme dans tous les plats. Je promets de vous adresser une épître de remerciemens et de rendre par ce moyen votre nom immortel. Si vous m'aidez à sortir de ce mauvais pas, la France et le monde vous

auront gré de leur conserver un auteur qui n'a jamais eu son pareil.

— Je vous sauverai, monseigneur, ou je mourrai avec vous; seulement, laissez-moi faire, et ayez soin que votre assiette soit toujours pleine.

— Que la Providence nous protége! murmura Balzac en dépliant sa serviette d'où tomba un billet qu'il ramassa et ouvrit à la dérobée.

Le colloque de Balzac et de Bautru avait eu lieu à demi-voix, en sorte que les assistans, à qui Boisrobert apprit le sujet de cette scène burlesque, en devinaient les plaisantes péripéties d'après la pantomime de Balzac se palpant l'estomac, se tâtant le pouls, s'essuyant le front inondé de sueur, joignant les mains et levant les yeux au plafond.

Le rire circulait sur les gradins, et même les gens de service ne s'en préservaient pas,

lorsqu'ils voyaient le convive tressaillir d'effroi à chaque morceau qu'on mettait sur son assiette. Le cardinal, assis derrière un rideau à peu de distance de l'acteur principal, s'amusait beaucoup de l'entretien engagé entre son hôte et le chevalier d'honneur d'Arthénice; il s'abandonnait par intervalles à une imprudente gaieté qui arrivait aux oreilles de Balzac et augmentait ses frayeurs; car celui-ci se persuadait que les empoisonneurs se réjouissaient ainsi de sa mort prochaine, et ses cheveux se dressaient alors sur sa tête.

Le billet qu'il trouva dans sa serviette n'était pas de nature à le tranquilliser sur les desseins de ses ennemis; mais il y vit du moins que sa santé n'avait rien à craindre de la première libation, qu'il se reprochait, ni de celles qu'il pourrait faire encore pour tromper sa faim dévorante: il soupira profondément en contemplant les appétissantes apparences de ce perfide ban-

quet, cachant la mort dans chaque plat.

« SOUVERAIN PRINCE DES LETTRES, on m'ap-
« prend à l'instant qu'un traître cuisinier,
« à l'instigation de mon mari jaloux, a em-
« poisonné tout ce qui vous sera offert sur
« la table, à l'exception des vins, qu'un de
« mes officiers a eu le soin de préserver de
« tout mélange funeste. Abstenez-vous donc
« de toucher à quoi que ce soit, en feignant
« néanmoins de manger de grand courage;
« car vous tomberiez mort avant d'avoir
« avalé une seule bouchée ; prenez patience
« en goûtant aux vins qui sont purs et véri-
« tables.

« Je fais, en ce moment, préparer un
« souper auquel vous me tiendrez compa-
« gnie, et je vous donnerai ensuite le spec-
« tacle de la pendaison aux flambeaux
« de l'empoisonneur qui vient d'être saisi
« au milieu de ses fourneaux et de ses dro-
« gues.

« Vous devinerez, sans que je vous le dise, « pourquoi je vous prie de ne rien faire pa-« raître de ceci devant les personnes que « j'ai envoyées pour vous faire honneur: « aussi bien, aurai-je mille choses à vous « dire là-dessus, dans un langage que je « voudrais aussi noble, aussi solennel, aussi « divin que le vôtre, mais qui ne saurait « être, malgré tout, à l'équipolent d'une « éloquence que vous envient les Grecs et « les Latins.

« Le dîner qui vous était destiné sera ré-« chauffé et servi de nouveau, quand revien-« dront mon père, mon frère et mon mari, « furieux de ne vous avoir pas rencontré « dans votre maison de Balzac, où j'ima-« gine qu'ils ont mis tout à feu et à sang. « L'Amour ne prendra pas le deuil aux fu-« nérailles de ces trois tyrans, que je vous « sacrifie avec une joie incomparable.

« Arthénice. »

— Le père, le frère et le mari de la belle Arthénice s'en vont donc revenir? demanda Balzac, qui se versait à boire pour se donner du cœur.

— Pas encore, monseigneur, à moins que votre château se soit rendu sans résistance, répondit Bautru; mais la place est forte, il y a des fossés profonds et de bonnes murailles; le pont-levis est toujours levé, et la garnison se tient prête à courir aux armes.

— Hélas! monsieur, ma maison n'a pas soutenu de siége depuis plusieurs siècles; j'ai changé la tour en colombier, le pont-levis n'est qu'en votre imagination, et la garnison se compose d'une antique demoiselle, de mon secrétaire, d'un valet et de deux servantes.

— On a vu ce que peut la résolution d'une femme : la demoiselle dont vous parlez a peut-être quelque chose de l'héroïque Jeanne-d'Arc?

— Hélas! non, monsieur, elle ne manie pas d'autre lance que sa houlette, ni d'autre épée que la plume dont elle écrit les plus belles choses du monde! Je serais désespéré qu'il arrivât malheur à ma bergère Alcinadure.

— Il arrive de terribles catastrophes aux dames dans le sac d'une ville ou d'un château! une sainte même n'en serait pas exempte.

— Ah! monsieur, vous me faites trembler! je ne me pardonnerai jamais d'être cause de ces violences soldatesques!

— Comptons sur un miracle pour que la demoiselle échappe saine et sauve aux assiégeans; et mangez votre œuf en toute sûreté.

— Voilà donc de quoi se composera mon dîner! dit Balzac en soupirant à la vue de l'œuf qu'on venait de lui apporter cérémonialement : un œuf à la coque pour un homme qui n'a rien mangé depuis vingt-

quatre heures ! un anachorète ne se contenterait pas de si maigre chère ! mais du moins cet œuf ne saurait me nuire, si l'on ne l'a point empoisonné au ventre même de la poule.

— Donnez-vous patience, monseigneur, et ne ménagez pas les rasades en attendant l'heure du souper.

— Je vous avoue, mon ami, dit tristement Balzac qui profitait de l'exhortation pour faire honneur à la cave du cardinal, que je ne souperai pas de bon cœur avec ces craintes d'empoisonnement : le cuisinier, qu'on pendra ce soir, a peut-être des complices, et je me souviendrai de ce dîner en soupant.

— En effet, on distingue le poison mêlé à toutes les sauces, et je suis sûr que vous tomberiez mort si vous y goûtiez seulement.

— Je m'en garderai bien ; j'aimerais mieux mourir de faim ! Mais j'espère ne

mourir d'aucune sorte, avant d'avoir mis la dernière main à mes ouvrages commencés. Je bois à vous, monsieur !

— Vous me faites plus glorieux que je ne saurais dire, monseigneur, car l'histoire enregistrera cette santé.

— Je bois aussi à la belle Arthénice, afin que l'éclat de ses yeux ne s'efface pas plus que celui de ce vin pétillant !

— Bien, monseigneur ! ne vous lassez point de boire, de même que nous ne nous lassons point de lire vos écrits.

— Je bois encore aux absens, s'il vous plaît ! s'écria Balzac, qui changeait son appétit en soif, et qui se vengeait sur les bouteilles d'un jeûne rigoureux et forcé. Faites savoir aux personnes présentes que je bois à elles ?

— Mesdames, dit Bautru en élevant la voix, le sire de Balzac vous porte une santé à pleine coupe !

A ces mots, Balzac, moins troublé de cette allocution faite en son nom que par le vin qu'il avait déjà bu, se leva en chancelant, la face rubiconde, les yeux clignotans, la bouche épanouie, et le verre à la main.

Tous les assistans s'étaient levés à la fois, et avaient salué avec de profondes démonstrations de respect ironique. En même temps, l'orchestre joua une marche triomphale pour accompagner le convive à sa sortie de table.

Balzac, jetant un coup d'œil de terreur et de regret sur ce somptueux festin encore intact, accepta le bras de Bautru comme un appui nécessaire, et se disposa lentement à quitter la salle, sans savoir où il irait, sans s'informer du chemin que lui faisait tenir son guide, sans voir où il mettait le pied ; car il ne s'était pas préservé de l'influence bachique aussi prudemment que des atteintes du poison, et sa tête l'a-

bandonnait à chaque nuage que formaient dans son cerveau les fumées du vin et de l'orgueil.

CHAPITRE XIX,

OU LES FEMMES REGRETTERONT DE N'AVOIR PAS VÉCU DU TEMPS DE L'HONORÉ BALZAC.

Tout à coup Balzac se sentit arrêté par derrière, comme si une main invisible le saisissait pour le terrasser.

Son sang se figea dans ses veines, et un frisson glacial pénétra jusqu'à la moelle de ses os ; tous ses rêves de gloire s'effacèrent devant la crainte d'un danger plus immédiat et plus inévitable que celui auquel il

venait d'échapper, en quittant à jeûn ce repas de mort : il crut que ses ennemis, qui avaient échoué dans leur tentative d'empoisonnement, allaient l'attaquer à force ouverte, et il comprit en ce moment combien toute son éloquence était faible vis-à-vis d'un poignard.

Mais, en retournant la tête avec un visage effrayé et suppliant, il ne fut pas peu surpris de voir, au lieu d'un assassin armé jusqu'aux dents, une jeune et jolie fille, à la physionomie piquante et malicieuse, fléchir le genoux devant lui, et attendre qu'il la relevât avec un air de protection et de dignité naïvement comiques.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton galant pour dissimuler la frayeur qu'il avait eue, êtes-vous l'étoile matinale qui précède le lever du soleil ? Ne venez-vous pas m'annoncer que la divine Arthénice consent à m'éclairer de ses rayons ?

— Monseigneur, reprit la demoiselle en présentant une bague à Balzac, je viens de la part de ma maîtresse, que je ne vous puis nommer, vous offrir cet anneau et vous demander le don d'une boucle de vos cheveux.

— Mes cheveux, comme toute ma personne, appartiennent à la princesse Arthénice, répondit humblement Balzac.

— Ma maîtresse n'est point celle que vous pensez, mais elle s'en va mourir, de l'avis des médecins, si vous ne lui octroyez cette précieuse boucle, qui a des vertus pour guérir tous les maux, depuis la pleurésie jusqu'à...

— Jusqu'à l'Académie, plus dangereuse mille fois que la gale et le farcin! interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer une épigramme, comme s'il craignait d'en perdre l'habitude.

— Puis-je, sans offenser l'adorable Ar-

thénice, demanda Balzac à Bautru, disposer d'un seul de mes cheveux ?

— Attendu qu'elle n'en sait pas le compte, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous en donniez qui seront considérés comme reliques.

— Voyez donc, mademoiselle, à couper de votre main quelques cheveux seulement, que vous porterez de ma part à votre maîtresse ?

Le sieur de Balzac s'assit sur un tabouret qu'on lui présenta, et la malicieuse comédienne, qui n'était autre que Marion Delorme, abattit d'un seul coup de ciseaux une épaisse touffe de cheveux tranchés jusqu'à la racine.

Quand Balzac se retourna pour lui adresser des complimens à redire à la dame qui l'envoyait, il ne vit plus cette messagère d'amour, que venait de remplacer un nain vêtu de la livrée du cardinal, et armé d'une

paire de ciseaux énormes, qu'il ouvrait comme ceux de la parque Atropos : Balzac, épouvanté de cette apparition grotesque, prit pour un poignard les ciseaux menaçans, et crut qu'on en voulait à sa vie, non plus à sa chevelure.

— Hé! qu'est-ce? dit-il en essayant de se lever du tabouret où son état de faiblesse causée par un long jeûne le retenait autant que le bras vigoureux de Bautru. Messieurs, éloignez ce nain, qui n'est pas en son bon sens, ainsi qu'il semble à ses yeux égarés et à ses gestes furieux!

— Monseigneur, dit le nain enflant sa grosse voix, je suis à la marquise de Fignac, qui m'a dépêché vers vous pour avoir de vos cheveux et vous rendre cet anneau.

— De mes cheveux! reprit Balzac, qui n'osa refuser, parce que le nain paraissait disposé à se servir de ses ciseaux bon gré mal gré; mon Dieu! qu'en veut-elle faire?

Je la remercie de son anneau, et je vous autorise à couper sur ma tête avec de grandes précautions les cheveux qu'il faut.

— La marquise de Fignac en voudrait assez pour composer un matelas, répliqua le nain en faisant tomber sous ses ciseaux tout ce qu'il put atteindre.

Il avait si largement ouvert ses ciseaux, qu'il faillit, en les refermant, enlever le bout de l'oreille de Jean-Louis Guez, qui frémit au contact froid de l'acier, et qui se prit à gourmander la maladresse du nain. Mais celui-ci avait disparu pour faire place à un coureur de voiture, galamment habillé à l'espagnole, et tout hérissé de grelots qui sonnaient à chacun de ses mouvemens.

Ce coureur s'agenouilla, en offrant un anneau à Balzac, qui le reçut comme les précédens, et en faisant jouer des ciseaux sem-

blables à deux lames de dagues fraîchement aiguisées.

— La comtesse de Troufouillac, apprenant votre passage aux environs de son château, dit le coureur, se meurt du désir de posséder de vos cheveux : elle se propose d'en faire fabriquer une brosse molle qui soit digne de toucher vos beaux livres et d'en ôter la poussière.

— Cette invention me plaît pour sa délicatesse, reprit Balzac en abandonnant sa tête à la discrétion du coureur. Homère, Démosthènes et d'autres illustres orateurs de l'antiquité, ne furent pas honorés de la sorte, par cette raison qu'ils étaient chauves.

Le coureur ne se fit pas répéter la permission qu'on lui accordait, et il emporta de quoi garnir trois brosses, sans que Balzac s'aperçût qu'on le tondait entièrement.

Un quatrième acteur, déguisé en musicien, la guitare en sautoir sur le dos, avait

succédé au coureur, avec l'anneau et les ciseaux, qui étaient des armes parlantes que Balzac comprenait du premier coup-d'œil.

— Encore ! s'écria-t-il tout consterné : pense-t-on que mes cheveux repoussent à mesure qu'on les taille ?

—Monseigneur, je viens au nom de la duchesse de Marognac, la plus habile joueuse de guitare qui soit en France, dit le musicien : elle serait bien aise de filer une corde harmonieuse de vos cheveux pour jouer en présence du roi et de la reine.

— Je ne saurais faire autrement que de me rendre à cette requête, répliqua Balzac, s'imaginant se conformer aux volontés de la reine et d'Arthénice qu'il identifiait de plus en plus : les cheveux qu'on m'a déjà coupés gâtent-ils ma coiffure ?

— Vraiment, on vous en a coupé sans qu'il y paraisse le moins du monde ; et d'ailleurs vous les avez si touffus, que vous

pourriez contenter à la fois les vœux de cinquante belles dames, qui les baiseraient comme reliques.

— Je ne veux plaire qu'à la divine Arthénice, repartit Balzac en s'accompagnant d'un involontaire bâillement d'inanition.

Le musicien ne se borna pas à un seul coup de ciseaux, mais il promena les siens avec tant de rapidité sur le crâne dépouillé de Balzac, que le peu de cheveux qui y restaient dans toute leur longueur furent fauchés en un moment.

Balzac n'avait pas encore soupçonné ce complot contre sa chevelure d'Apollon, et le bruit des ciseaux courant autour de ses tempes mises à découvert le tira subitement de ses orgueilleuses préoccupations. Il porta la main à son occiput, et jeta un cri de surprise en n'y trouvant plus l'ornement naturel qu'il avait entouré d'une espèce de culte, comme si la force de son

génie tenait à la racine de ses cheveux. Il maudit les dames qui le privaient de sa plus chère parure; il maudit leurs envoyés, qui avaient sans doute dépassé les instructions en vertu desquelles ils agissaient. Il fut tenté de fouler aux pieds les anneaux dont on avait chargé ses doigts. Il s'élança hors de la salle où les odeurs culinaires insultaient à sa faim, et couvrant de ses deux mains le dessus de sa tête demi-rasée, il courut au hasard pour échapper à la poursuite de ciseaux qui n'étaient plus que dans son imagination. Tous les spectateurs se précipitèrent sur ses pas, et Boisrobert eut beaucoup de peine à les empêcher de s'attacher impitoyablement à sa victime, qui retombait entre les mains de Bautru, placé auprès d'elle à l'instar du vautour rongeant le foie de Prométhée.

CHAPITRE XX,

OU BALZAC EST MIS EN CAGE.

— Ah ! monsieur, dit Balzac en montrant son chef dégarni à Bautru, comment paraître en cet équipage devant une dame qu'on aime et qu'on admire !

— En effet, vous n'auriez pas une mèche de cheveux à bailler en hommage à madame Arthénice ! répondit Bautru feignant de se

méprendre sur la nature de l'embarras où était Balzac; mais laissez-moi user d'un plaisant expédient : nous choisirons quelques jeunes pages qui aient le poil de même couleur que le vôtre, et nous leur emprunterons tous les cheveux dont vous aurez besoin pour les dames.

— Ah ! monsieur, quel supplice que la faim ! s'écria Balzac avec une touchante grimace, qui eût ému un cœur moins inflexible que celui de Bautru : je donnerais une de mes plus éloquentes lettres pour un morceau de pain ! Ne soupera-t-on pas aujourd'hui ?

— Bon ! vous sortez à peine de dîner, dit le cruel Bautru : attendez que la digestion se fasse, s'il vous plaît. Mais la dame, que vous devez voir bientôt, ne veut pas que vous soyez exposé dans son palais à de mauvaises rencontres ; car les ennemis qui vous ont tendu des piéges ne vous pardonnent pas d'avoir goûté de leurs sauces

sans être incommodé. J'ai donc ordre de vous mettre en un lieu où vous verrez tout et ne serez vu de personne : je ne tarderai guère à vous délivrer pour vous mener dans la chambre de ma très excellente dame et maîtresse.

— Hélas! monsieur, je vous supplie de ne point me laisser long-temps en captivité, reprit Balzac avec un ton et un air humbles qui ne lui étaient pas habituels; ce serait acte de piété chrétienne que de m'apporter le pain qu'on distribue aux pauvres!

Bautru, sans lui répondre, avait ouvert une porte et introduit Balzac au milieu d'une grande volière vitrée, revêtue de fil d'archal et environnée de plantes rares dans des vases de faïence peinte.

Deux ou trois cents oiseaux de différentes espèces, indigènes et étrangères, volaient, chantaient, gazouillaient, criaient, s'ébattaient le long de cette cage, où des

arbres étaient plantés pour leur servir de perchoir; des auges de terre cuite contenaient l'eau et les graines nécessaires à la nourriture de ces oiseaux; des nids de mousse et d'ouate abritaient les œufs et les couveuses. Cette volière, destinée à égayer la principale galerie, dont elle occupait une extrémité, était couverte par une toile tendue, sur laquelle les rayons du soleil arrivaient à travers une coupole en verres de couleurs.

Balzac ne fut pas médiocrement étonné de la compagnie ailée qu'on lui donnait, et, lorsqu'il allait s'en plaindre à Bautru, il ne trouva plus ce dernier, qui s'était retiré en fermant la volière, où il laissait un nouvel habitant peu satisfait de sa prison.

Balzac entra d'abord dans une terrible colère, et menaça de briser les vitres si l'on ne lui rendait la liberté; mais il se calma presque aussitôt en se rappelant que son guide n'avait obéi qu'aux intentions

d'Arthénice, et que l'endroit où il était alors devait le soustraire à tous les regards, malgré la transparence de la clôture de verre qui lui permettait de voir les dames et les seigneurs réunis dans la galerie.

Il fut confirmé dans l'opinion que ce verre avait la propriété de le rendre invisible, en remarquant que les personnes qui s'approchaient de la volière, et qui passaient en revue les oiseaux, ne paraissaient pas le distinguer debout à côté de la porte contre laquelle il frappait vainement sans que Bautru vînt à ce bruit.

Boisrobert avait averti toute l'assemblée, afin qu'on n'eût pas l'air de prendre garde à l'étrange oiseau qui effarouchait tous ceux qu'on lui avait donnés pour compagnons; et, quoique chacun des assistans se sentît saisi d'un fou rire à l'aspect de ce pauvre bipède honteux et indécis comme un hibou assailli par les oiseaux de jour, on évitait de le regarder en face, ou bien

on affectait de regarder la place qu'il occupait et de n'y rien voir.

Balzac demeura tellement convaincu, en peu d'instans, de son invisibilité complète, qu'il ne se fût pas montré plus réservé que les volatiles enfermés avec lui, s'il eût été moins scrupuleux gardien du vin qu'il avait bu pour se dédommager de ne dîner que des yeux.

Le cardinal de Richelieu, qui ne perdait pas le moindre détail de la comédie, riait plus haut que ne criaient ses perruches.

Cependant Balzac, persuadé de l'avantage qu'il avait sur cette foule qui ne le voyait pas, chercha un siége, et s'en fit un avec de la mousse, sous laquelle il écrasa plus d'un œuf prêt à éclore; puis, il se mit à ramasser dans les auges quelques croûtes de pain, quelques biscuits tout becquetés, quelques fruits déchiquetés, qu'il mangea lentement, comme s'il savourait ces restes du repas des oiseaux; il recueillit jusqu'aux

miettes, qu'il avala une à une en soupirant par intervalles. Ensuite il se coucha sous le juchoir, et s'endormit de lassitude.

Les oiseaux, certains des dispositions pacifiques de l'envahisseur de leur volière, recommencèrent leurs jeux, leurs sauts et leurs chants, en venant par degré, se poser jusque sur son épaule, et lui picoter les oreilles; ce qui ne réveillait pas le sieur de Balzac, mais lui inspirait des songes dignes de l'enfer de Callot. Ces audacieux oiseaux poussèrent l'irrévérence au point de traiter le fameux auteur du *Prince* de même que Tobie fut traité autrefois par une hirondelle, avec cette différence pourtant que Balzac n'en perdit pas la vue.

Cet intermède bouffon divertit le cardinal plus encore que les scènes comiques exécutées par Boisrobert, et il en fit compliment à Bautru, qui avait mis Balzac en cage.

CHAPITRE XXI,

OU LE GRAND BALZAC EST FORCÉ DE CONVENIR QU'IL N'ÉTAIT PAS TOUJOURS AGRÉABLE D'ALLER EN CHAISE-A-PORTEURS.

Vers le soir, le cardinal, à qui le sommeil du héros de la pièce avait permis de prendre plusieurs heures de repos en vaquant à des affaires du gouvernement, fut prié par Boisrobert d'assister à la reprise de cette comédie.

La galerie de la volière avait été évacuée,

et la compagnie s'était transportée dans les jardins où devait avoir lieu la suite des aventures de Balzac; les oiseaux s'étaient perchés pour dormir à l'imitation de ce malheureux grand homme, qui ronflait de tout son cœur en rêvant à des galas capables d'apaiser sa faim, irritée par le tableau de la bonne chère. Certains chardonnerets, plus familiers que les autres, n'avaient pas quitté le dormeur, et semblaient guetter son réveil pour lui faire rendre gorge des gâteaux et des cerises qu'il leur avait volés.

Bautru arriva doucement à la porte de la volière avec une chaise fermée et quatre porteurs.

. . . .

— Ah! Seigneur mon Dieu, change ces pierres en pains! murmura Balzac, quand Bautru le secouait par le bras. Donnez-moi à manger?

— Monseigneur, il est temps! lui dit Bautru en se penchant vers lui : voici que je

vais vous conduire vers madame Arthénice.

— Dieu soit loué! s'écria Balzac, qui se releva encore tout assoupi, et qui trébucha en parcourant la cage, où les oiseaux effrayés voletaient et criaient à la fois; venons sur-le-champ, pourvu que le souper soit prêt! Si cette famine dure davantage, je me dévorerai les bras et les mains.

— Vous êtes insatiable, monseigneur! reprit Bautru avec assurance; vous sortez à peine de souper, et vous voulez souper derechef!

— Je sors de souper, bourreau! moi, j'ai soupé, dis-tu? moi, qui me sens défaillir, faute d'avoir rien mangé depuis deux jours!

— Vous avez, ce me semble, mangé fort copieusement à souper, et vous seriez incommodé en ayant égard à une fausse faim qui vous trompe...

— Une fausse faim! répartit Balzac, qui commençait à douter de ses propres souvenirs, confondus avec ses derniers rêves.

— Dépêchons! dit Bautru en l'entraînant pour troubler sa mémoire et y faire entrer des faits qui n'avaient pas existé. On vous attend, et une puissante dame, telle que votre Arthénice, serait grièvement blessée d'un seul retard.

— Êtes-vous bien sûr que j'ai soupé? interrompit avec désespoir Jean-Louis Guez, interrogeant son estomac, qui était plus creux que jamais, et son cerveau encore rempli des plus agréables réminiscences de ses songes.

— Si j'en suis sûr, monseigneur! s'écria Bautru en le poussant dans la chaise, qu'il referma aux verrous; faut-il vous énumérer ce qui est passé de votre assiette dans votre bouche? une caille cuite dans des feuilles de vignes, une cuisse d'oie grasse aux figues de Provence, trois pieds de porc salé, six merlans rôtis, deux pans et demi de boudin...

— Puissiez-vous l'avoir au bout du nez,

comme disait ma nourrice! s'écria Balzac s'agitant dans la chaise, heurtant aux parois, lançant des coups de pieds dans la portière, s'efforçant de rompre cette nouvelle prison: je veux être damné et ne point aller à l'immortalité plus que M. Voiture, si l'on me prouve que j'ai soupé aujourd'hui!

. . . . . .

Mais Bautru ne répondait pas, et les porteurs qui avaient enlevé la chaise, balancée sur ses deux brancards par les secousses réitérées de Balzac, marchaient à pas comptés, entre des valets munis de flambeaux : le cardinal se mit derrière la chaise, pour entendre les monologues tour à tour furibonds et suppliants du prisonnier, qui fut conduit ainsi dans une basse-cour jonchée de fumier, choisie pour former l'arène d'un exercice inconnu aux Grecs et aux Romains.

Pendant que Richelieu écoutait avec un malin plaisir les lamentations et les fanfaronnades de Balzac, Bautru ôta un écrou

soutenant le fond de la chaise : le plancher se déroba aussitôt sous le poids de Balzac, qui se trouva debout à terre, et toujours emprisonné dans la chaise, que les porteurs se gardèrent bien d'arrêter; au contraire, malgré les cris de Balzac, ils continuèrent à promener cette chaise, que celui-ci était forcé de suivre en dedans, tel qu'un colimaçon sous sa coquille; et plus il enjoignait à ces porteurs de poser leurs brancards, plus ils hâtaient le pas, sans sortir de la basse-cour, où le terrain mouvant et couvert d'eaux croupies présentait à la marche des difficultés qui augmentaient à mesure que le fumier se trouait sous les pieds. Balzac se cramponnait inutilement à la boîte pour l'empêcher d'aller en avant: il ne pouvait rien contre la force de quatre hommes robustes, qui lui donnaient à chaque instant une rude impulsion et le jetaient d'un bout de la chaise à l'autre, en sorte que le pauvre diable, las, essoufflé,

meurtri, était obligé de régler sa course sur celle de ces bourreaux allant et venant dans la basse-cour, aussi vite que Bautru le leur commandait. Le cardinal riait si fort que ses courtisans, qui ne voyaient rien, riaient de l'entendre rire.

— Insolens! criait Balzac d'une voix entrecoupée et haletante, infâmes! n'êtes-vous point aussi des assassins?... Je serai vengé de votre insolence, canailles! la belle Arthénice vous fera battre de verges et pendre, avec le poing coupé!... O mon petit prieur Ogier, que n'es-tu là pour défendre ton maître? Alcinadure, si je fusse resté entre tes brebis, je ne serais pas réduit à subir cet affront?... Arrêtez, brigands! ou sinon je vous tue! Je viens d'allumer la mèche de ce pistolet: vous êtes morts, vilains, si vous ne cessez!

— L'aventure se complique! dit Boisrobert qui accourut armé de pied en cap, avec

le casque, la cuirasse, les brassards, les cuissards, et toutes les pièces d'une vieille armure qu'il avait tirée de l'arsenal du château : voilà deux spectateurs que je n'avais point invités à la fête, le prieur Ogier et demoiselle Alcinadure de Chenillac.

— Ne sont-ce pas les amis du sieur de Balzac? reprit le cardinal, dont les rires ne diminuaient pas, quoique la chaise eût fait quatre fois le tour de la basse-cour. *Le Bois*, que te semble de cette boîte qui marche avec des pieds d'homme?

— On croirait voir aller une tortue, dit Boisrobert jaloux du succès de cette mystification ; je préfère le bernement de Sancho Pança.

— Monseigneur, reprit Bautru, souffrez que je fasse honte à l'imagination de *Le Bois*, en obligeant le prieur Ogier et la demoiselle de Chenillac à prendre chacun leur rôle dans notre joyeuse comédie balzacienne ou balzachique.

CHAPITRE XXII,

OU MADEMOISELLE DE CHENILLAC ÉTUDIE LA CARTE DU ROYAUME DE TENDRE.

Mademoiselle de Chenillac et le prieur Ogier étaient encore montés sur le même bidet qui les avait amenés de la dernière poste, lorsque Bautru se présenta seul devant eux pour les empêcher de pénétrer, à cheval, jusqu'aux basses-cours où se jouait en ce moment la plaisante scène de la chaise à porteurs.

Les gardes de la porte du château avaient entouré les deux nouveau-venus, en leur fermant le passage, jusqu'à ce qu'ils se fussent fait connaître ; mais les extravagantes lamentations d'Alcinadure, sur l'enlèvement de son *berger*, semblèrent tellement inintelligibles à cet auditoire vulgaire, qu'on ne jugea point à propos d'admettre cette espèce de folle en présence du cardinal de Richelieu, sans demander l'avis de l'abbé de Boisrobert.

Celui-ci devina aussitôt ce qui se passait, et reconnut quels étaient les personnages qui voulaient voir le cardinal et se plaindre d'un attentat commis à l'égard du sieur de Balzac ; il fut d'abord trop troublé de ce contre-temps pour songer à le faire tourner au profit de sa comédie, et il eût abandonné la partie à la demoiselle de Chenillac et au prieur Ogier, si Bautru, dont l'émulation s'échauffait d'un regard de Richelieu, n'avait obtenu l'autorisation

de créer des rôles pour ces acteurs qui arrivaient à l'improviste pendant la pièce.

— Mademoiselle! dit Bautru en saluant profondément Alcinadure, vêtue de son costume pastoral que la pluie, la boue et le voyage avaient fort maltraité: son Éminence m'envoie vous porter ses baisemains et vous prier de vous reposer en sa maison, qui sera très honorée de vous recevoir.

— Permettez que je n'en fasse rien, monsieur, reprit mademoiselle de Chenillac avec un air d'élégie héroïque; j'ai juré de ne prendre aucun repos, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon berger, qui m'a été ravi par le perfide complot de quelque rivale. Or, mes sermens ne sont pas de ceux que le vent emporte et disperse comme les oracles de la Sybille, écrits sur des feuilles de chêne, n'est-il pas vrai, Ogier?

— Assurément, ma souveraine, reprit

Ogier en chevalier courtois : je composerais un gros livre contre quiconque dirait non.

— A coup sûr, le gros livre serait de poids à braver tous les vents qui s'attaquent aux volumes étalés le long des parapets du Pont-Neuf! s'écria Bautru avec une emphase qui déguisait cette épigramme en louange. Mais je vous invite à mettre pied à terre, illustre dame, afin que je vous apprenne des choses que vous ne soupçonnez guère et qui vous émerveilleront plus que vous ne pensez.

— Je ne veux rien entendre, monsieur, répondit-elle d'un ton mutin, avant de savoir ce que mon berger est devenu, s'il jouit toujours de la lumière des cieux et s'il conserve fidèlement le tendre dépôt de notre amour. Conduisez-moi seulement vers M. le cardinal, auprès de qui nous avons affaire, n'est-il pas vrai, Ogier?

— Oui, ma déesse, répliqua le galant

secrétaire; je vais, en votre nom, me prosterner aux genoux de ce puissant ministre.

— Mordieu! pour vous jeter à ses genoux, vous ne demeurerez pas en selle, j'imagine! dit Bautru impatienté. Descendez donc de cheval, s'il vous plaît, et voyons ce que vous avez à requérir de monseigneur?

— Nous le supplierons d'employer son pouvoir à me faire rendre mon berger, répondit Alcinadure, lequel berger est célèbre par tout l'univers sous le nom de Balzac, qu'il a pris de la terre où nous vivons ensemble dans les délices d'un âge d'or rempli de lait et de miel, formées par l'amour et l'étude.

— L'agréable vie que vous menez là, et bienheureuses les brebis de votre bercail! Mais d'où tenez-vous que le cardinal sait des nouvelles de votre berger?

— Hélas! monsieur, nous avons suivi à la trace le carrosse doré où était captif cet

infortuné M. de Balzae, sous la garde d'une manière d'eunuque....

— Que parlez-vous d'eunuque, très vertueuse dame ou demoiselle? interrompit Bautru piqué de la qualification; sachez qn'on n'en rencontre pas plus que des éléphans sur les terres de France, grâce à la belle administration du cardinal-ministre.

— Enfin, monsieur, continua mademoiselle de Chenillac, quand nous nous informâmes, à la poste voisine, de la route que le carrosse avait prise, on ne nous put satisfaire, et l'on nous conseilla seulement de nous adresser au château de Richelieu, ce que nous fîmes. Mais les marauds que voilà nous accueillirent par d'impertinens éclats de rire, et refusèrent de nous éclairer sur l'objet de nos recherches; n'est-il pas vrai, Ogier?

— Si j'avais eu une rapière à mon côté plutôt qu'une plume en mon écritoire, reprit le secrétaire de Balzac, je les aurais

tués tous pour leur apprendre ce qu'on doit aux dames.

— Offenser la dixième muse, la nymphe Égérie, l'Astrée du grand Balzac! s'écria Bautru, en faisant signe aux assistans de s'éloigner. Je ne voudrais pas être dans la peau de ces malavisés, qui auront les étrivières, pour s'être écartés du respect que commande votre divinité.

— Excusez-les, monsieur; ils ignoraient ce que je suis, dit mademoiselle de Chenillac revenant à son humeur douce et sentimentale; je leur pardonne de s'être raillés de nous, parce qu'ils admirent certainement les ouvrages de M. de Balzac, et c'en est assez pour moi, qui me glorifie d'être sa bergère.

Mademoiselle de Chenillac, qui se persuadait déjà que Balzac avait envoyé audevant d'elle cet ambassadeur si prévenant et si poli, ne crut pas enfreindre son ser-

ment en quittant la croupe du maigre coursier qui ne lui promettait pas un siège bien moelleux pour gagner la poste prochaine.

Le prieur Ogier, que les fatigues du chemin et les désagrémens de la saison pluvieuse n'avaient pas distrait du bonheur qu'il trouvait à se sentir pressé dans les bras osseux de sa compagne de voyage, comprit en soupirant que ce bonheur allait cesser, et, s'élançant le premier à terre, il enleva de dessus le cheval la courageuse Alcinadure, qui s'aperçut, pour la première fois, du triste et cuisant état où l'avaient mise trente lieues de chevauchée, lorsqu'elle monta en boitant le grand perron du château. Le prieur la suivit pas à pas, en portant, au lieu de bréviaire, le volume des Lettres de Balzac, in-quarto relié en maroquin rouge, dont mademoiselle de Chenillac ne se séparait jamais, pas même durant son sommeil.

La toilette de bergère, avec laquelle cette

demoiselle était partie de la maison de Balzac, avait subi d'irréparables dommages par l'effet de deux ou trois averses successives, qui ne ralentirent pourtant pas la poursuite de cette amante au désespoir. Le taffetas de diverses couleurs avait déteint de manière à ne faire qu'une seule nuance, sale et terne; les parties blanches s'étaient diaprées de taches capricieusement colorées; les dorures et les galons d'argent se confondaient sous une empreinte noirâtre; les rubans pendaient délustrés, et le chapeau de paille caractéristique, bosselé, crevassé de toutes parts, ne conservait plus vestige de sa gracieuse forme. Mais Alcinadure ne se souciait pas de ces accidens de coquetterie que lui faisait oublier la disparition de Balzac.

Quant à Ogier, ses vêtemens n'avaient pas plus souffert que sa personne des intempéries de l'air et des inconvéniens d'une longue traite à franc étrier : ses habits de

drap noir, sans broderies et sans dentelles ne pouvaient craindre aucune détérioration notable dans leur étoffe grossière ni dans leur façon rustique ; son embonpoint n'avait pas encouru les mêmes écorchures que le physique sec et grêle d'Alcinadure, cruellement meurtrie par le trot du cheval qu'elle montait à cru derrière le prieur.

— Mademoiselle, lui dit Bautru en la faisant asseoir avec cérémonie dans un cabinet, rendez des actions de grâce à monseigneur le cardinal, pour l'intérêt qu'il prend à vos amours, dignes du temps de Philémon et de Baucis ; son Éminence hait les amans infidèles, à l'égal des criminels d'état.

— Qu'est-ce que vous m'allez annoncer, d'après ce préambule ? s'écria mademoiselle de Chenillac, qui fondit en larmes. Ne parlez pas d'infidélité devant moi, monsieur ; laissez-moi supposer qu'elle fut re-

tranchée du monde avec les faux dieux du paganisme, et remplacée par le parfait amour ! N'est-il pas vrai, Ogier?

— Si l'infidélité existe encore, madame, reprit le secrétaire amoureux, ce ne peut être qu'aux lieux où vous n'êtes pas.

— Son Éminence admire donc la grande tendresse que vous avez pour le sieur de Balzac, dit Bautru qui avait eu le loisir de préparer un conte, et regarde avec raison cette passion singulière comme l'unique source du génie de votre amant...

— M. le cardinal est devin! interrompit Ogier qui n'enviait à Balzac que l'affection d'Alcinadure. Les plus beaux passages des *Lettres* sont de votre main...

— Ogier, mon ami, répartit sévèrement mademoiselle de Chenillac, la renommée de M. de Balzac est un édifice dont nous ne pouvons détacher la moindre pierre...

— Sans le faire crouler de fond en comble, ajouta Bautru qui poursuivit son

histoire en ces termes : Or, ce fut avec dépit que M. le cardinal, lequel est instruit de tout ce qui se fait dans ce royaume, et même dans l'intérieur des familles, sut que M. de Balzac entretenait une correspondance amoureuse avec une des plus belles dames de la cour.

— C'est pure calomnie ! s'écria d'une voix étouffée mademoiselle de Chenillac, dont les joues blafardes s'empourprèrent de colère. Mon berger ne me trahit pas !

— Eh bien ! madame, reprit Ogier ne dissimulant pas sa joie, ne vous le disais-je point, sans que vous daignassiez m'en croire ?

— Non, Ogier, non, monsieur, répliqua-t-elle dans une agitation qui redoublait à chaque instant ; cela ne peut être, cela passe toute vraisemblance ! Ce sont nos ennemis qui ont semé ce méchant bruit ; car il est impossible que M. de Balzac se soit hasardé à écrire de son chef...

— La chose est pourtant incontestable, répondit Bautru, et, pour preuves, voici les lettres que la dame a reçues de lui, depuis trois mois environ.

— Jupiter, un coup de foudre pour châtier ce parjure! murmura d'un accent rauque mademoiselle de Chenillac qui froissait d'une main tremblante les lettres rassemblées en liasse, que Bautru lui montrait une à une. Si ces papiers sont faux, on a bien perfidement imité son écriture!...

— Eh! quel autre que M. de Balzac eût écrit ces lettres? ajouta Ogier, qui était intéressé à convaincre Alcinadure de la trahison de celui qu'elle aimait. Voyez, madame, si l'on imiterait aisément ces prodigieuses fautes d'orthographe, qui le distinguent entre tous les mortels!

— En effet, voilà qui accuse l'ingrat! Mais ce n'est pas tout, je reconnais des phrases et des morceaux entiers, pris de certaines lettres que je lui adressais parfois,

en gardant mes brebis aux champs. O le lâche cœur! Comment ai-je tant aimé, pour être aimée si peu, Ogier!

— Ne l'aimez plus désormais, ma reine, sous peine de l'égaler en lâcheté; au contraire, haïssez-le, méprisez-le, et ôtez-lui l'auréole de gloire, le chapeau de lauriers verts, que vous lui avez mis sur la tête; faites-le rentrer en l'obscurité de laquelle il n'aurait pas dû sortir!

— Sans doute, Ogier: je m'indigne de l'aimer encore, et je veux être mieux assurée de sa perfidie, pour en prendre la vengeance qui convient.

— La dame, à qui ces lettres furent transmises, reprit Bautru charmé de trouver dans le prieur Ogier un auxiliaire contre Balzac, projeta de faire enlever votre amant, pour s'enfermer dans une de ses maisons avec lui; mais le bon cardinal de Richelieu eut soupçon de cette trame et la déjoua pour vous complaire : il laissa

toutefois s'exécuter l'enlèvement tel que la dame l'avait machiné ; puis, il fit à son tour enlever cette dame, qui fut envoyée prisonnière à la Bastille de Paris, où elle demeurera jusqu'à ce que son feu soit refroidi, et le sieur de Balzac a été amené en ce château pour y être réprimandé sur sa déloyauté.

— Où est-il, ce déloyal berger ? s'écria-t-elle en courant à la porte avec tant de précipitation, que Bautru faillit la voir s'échapper. Je lui veux reprocher en face sa malhonnêteté ! Je veux l'appeler parjure et félon ! Je veux le dépouiller de sa fausse gloire et lui arracher une à une toutes les plumes de paon dont je l'ai couvert pour déguiser sa pauvre nature de geai ! Je veux, de ma propre main.....

— Ma divine princesse, interrompit Ogier appréhendant que la jalousie et l'amour offensé ne fissent sortir Alcinadure des bornes d'un ressentiment digne et fier,

retirez-lui vos rayons et laissez-le retomber dans les ténèbres de Jean-Louis Guez que vous aviez métamorphosé en Balzac! Je ne présume pas qu'il s'aventure à écrire un almanach, quand il n'aura plus votre esprit où puiser le goût et l'éloquence.

—Son Éminence s'est promise de vous le rendre bien rudement corrigé; reprit Bautru, en sorte que vous le puissiez gouverner à votre guise, comme votre chien ou quelqu'un de vos moutons. Ce sieur de Balzac est un torrent de galanterie auquel il faut opposer une digue pour sauver la vertu des femmes de ce siècle; car, si on ne lui résistait pas, les filles quitteraient leurs parens et les épouses leurs maris, afin de s'enchaîner à son char amoureux.

— Quand je devrais faire creuser des fossés, bâtir des murailles et soudoyer des gardes, répondit mademoiselle de Chenillac, j'empêcherai bien qu'on me prenne mon berger! Car il m'appartient comme si je

l'eusse créé moi-même à mon image, et je l'ai rangé sous l'empire de ma houlette; n'est-il pas vrai, Ogier ?

— Hélas! je suis et serai votre esclave, madame, répliqua piteusement le secrétaire; mais je gémis de ce qu'un autre, moins aimant et plus aimé, soit encore votre tyran, quoi qu'il fasse pour rendre son joug injuste et odieux. Ah! belle Alcinadure, ma patience surpasse votre cruauté!

— Mon petit Ogier, lui dit-elle en lui tendant la main à baiser, vous êtes un modèle accompli de constance et d'amour.

Bautru fut touché de cet amour et de cette constance qu'il ne comprenait pas pour un pareil objet, et il se promit de les servir généreusement au préjudice de Balzac, qui n'était pas là d'ailleurs pour compter les torts qu'on pourrait lui faire. Il s'empressa donc de laisser le champ libre aux entreprises du prieur, qu'un seul baiser

collé sur une main sèche avait transporté au septième ciel de l'extase amoureuse, et qui roulait des yeux capables de mettre le feu à un baril de poudre.

Bautru annonça seulement à M[lle] de Chenillac que le cardinal de Richelieu ne tarderait pas à la demander pour lui faire les complimèns qu'elle méritait et pour la prier de confondre un peu l'infidèle Balzac; Alcinadure, qui commençait à s'apercevoir de l'espérance qu'Ogier avait conçue et du péril où les entraînait à la fois la pente de leurs cœurs, supplia Bautru de ne pas l'abandonner dans un tête-à-tête où l'agneau aurait à se défendre contre le loup; mais l'inflexible Bautru prétexta des ordres de son Éminence, pour se retirer au plus vite et pour enfermer ses deux nouveaux acteurs qui n'étaient pas encore prêts à se montrer sur la scène.

On peut supposer qu'il écoutait à la porte et regardait par le trou de la serrure, à cer-

tains murmures de rires étouffés qui venaient sans cesse déconcerter les grands sentimens du prieur Oger ; néanmoins, deux heures après, lorsque Bautru reparut, avec une grimace malicieuse, devant ses prisonniers qui ne l'attendaient pas, Mlle de Chenillac était accoudée sur l'épaule massive d'Ogier, qui dessinait, de souvenir, la fameuse carte du royaume de Tendre, à laquelle il ajoutait une foule de lieux agréables omis plus tard par l'auteur de la *Clélie*.

CHAPITRE XXIII,

OU L'INFORTUNÉ BALZAC CROIT TOUCHER A SA DERNIÈRE HEURE.

Cependant le déplorable Balzac n'était pas au bout des épreuves que lui préparait l'imagination de Roisrobert.

Celui-ci, tout bardé de fer, comme un chevalier du XIVe siècle armé en guerre, avait pris ce lourd déguisement pour représenter le père d'Arthénice; Bautru devait

être le mari, et Faret le frère de cette belle imaginaire ; les valets, qui avaient été successivement baillis et sénéchaux, gazetiers de Hollande, libraires de la galerie du Palais, académiciens d'Italie, devinrent, par un anachronisme que l'innocent Balzac ne pouvait soupçonner, de terribles seigneurs châtelains des anciens temps, grâce aux cottes de mailles, aux armures dorées et argentées, aux superbes heaumes et aux casaques armoriées que leur avait fournis l'arsenal des sires Duplessis. Ils se placèrent en silence sur deux rangs à l'entrée de la basse-cour, où la chaise à porteurs exécutait de rapides évolutions, qui ne donnaient pas au patient le temps de reprendre haleine ni de se reconnaître.

Le cardinal, qui préférait cette scène bouffonne à toutes les précédentes, eût voulu la prolonger au-delà des forces de Balzac, exténué de faim, de colère et de fatigue : il consentit, à regret, au nouveau

spectacle que lui promettait Boisrobert, et toujours riant de meilleur cœur qu'il n'avait fait depuis son avénement au ministère, il se cacha dans une écurie, d'où il pouvait voir et entendre la suite de la comédie qu'on lui donnait aux frais du sieur de Balzac.

Aussitôt, Boisrobert ayant sifflé, les porteurs de chaise cessèrent de promener cette boîte, sous laquelle Balzac s'essoufflait à conserver son équilibre, et la renversèrent avec l'homme, qui était résigné enfin à obéir aux mouvemens qu'on lui imprimait.

Balzac se trouva donc à demi enterré dans le fumier, et presque écrasé par le poids de cette chaise qu'on lui jeta sur le dos : il poussa un cri douloureux, et remit son âme dans les mains des saints ses patrons, car il pensa que la maison s'écroulait et l'ensevelissait dans les décombres; mais, après un instant d'anxiété, il s'aperçut qu'il n'était pas tellement brisé, que cet ac-

cident l'empêchât de se relever; il essaya de se débarrasser de la chaise qui pesait sur son omoplate, et il y parvint à tâtons, en souhaitant tout bas de rentrer sain et sauf dans sa maison de Balzac pour y vivre en paix, sans être tenté désormais de courir les aventures galantes. Alors, il eût changé contre un morceau de pain les plus précieuses faveurs de son Arthénice!

Il était tout étourdi de sa culbute et de la singulière promenade qu'on l'avait forcé de faire à pied et en chaise-à-porteurs; il ne savait en quel endroit on l'avait transporté, et il cherchait à s'orienter dans les ténèbres où la basse-cour était plongée, Boisrobert ayant fait éteindre toutes les lumières.

Tout à coup le château retentit de cris de mort et de bruits de combat : on tirait le canon sur les remparts, on sonnait le tocsin dans les tours, on martelait des chaudrons, on secouait des sacs de ferrailles, on

traînait des chaînes de tourne-broche, on mêlait à ce vacarme infernal une musique plus infernale encore, formée des éclats de la trompette marine et du cornet à bouquin: c'était à rendre l'ouïe à un sourd.

Balzac, qui se réjouissait déjà d'être délivré de ses persécuteurs, fut saisi d'effroi à ce formidable tumulte, qui semblait annoncer le sac du château; il n'osa plus bouger et se boucha les oreilles pour ne rien entendre, puis les yeux pour ne rien voir, quoique la basse-cour restât déserte. Il se rappelait, en frissonnant, ce qu'on lui avait dit du père, du mari et du frère d'Arthénice. Dès ce moment, il ne douta plus que tout cet appareil de guerre ne fût dirigé seulement contre lui, et il se persuada que ses trois mortels ennemis avaient découvert le lieu de sa retraite.

Il se crut perdu sans remède, et s'il avait eu un puits devant lui, il s'y serait précipité pour échapper à la vengeance des



trois personnes qu'il redoutait le plus au monde, depuis les menaçans récits de Bautru. Il alla, hors de lui, heurter à toutes les portes pour se réfugier quelque part; mais les issues étant fermées, il fut obligé de revenir à la chaise, au fond de laquelle il se blottit, la figure cachée entre ses mains.

A peine était-il retiré dans l'unique asile qui se fût offert à lui, il entendit des cris de victoire et des fanfares joyeuses; il entrevit la lueur des torches qu'on agitait le long des murs de la basse-cour; et, comme il se disposait à mettre la tête hors de la chaise pour savoir ce qui s'était passé, il fut averti de n'en rien faire par cette allocution de Boisrobert, prononcée d'une voix tonnante à travers la cloison de la chaise :

— Compagnons, vous avez gaillardement combattu; vainement la déloyale Arthénice a prétendu protéger la fuite de son

audacieux serviteur, le sire de Balzac qu'elle a fait amener ici en secret, pour ses plaisirs : nous sommes maîtres de son château où nous avons pénétré par la brèche, et notre triomphe sera complet, dès que nous aurons en nos mains le célèbre Balzac dont la rançon vaut la moitié d'une couronne royale, et que nous jugerons pour ses méfaits comme le plus vulgaire des hommes. Or, ledit Balzac est célé en quelque taupinière! et je récompenserai du don de vingt mille pistoles quiconque découvrira la cachette de ce galant que nous devons pendre, brûler, écarteler et rouer, pour notre honneur.

— Le seigneur Dieu peut seul venir à mon aide par l'effet d'un miracle! se disait à lui-même le misérable grand homme. Que je voudrais être le compère Jacquot qui laboure mes champs, ou bien le porcher qui mène mes bêtes au bois paître la glandée! oh! que la gloire est importune

chose ! je ne risquerais pas tant d'être égorgé ou maltraité, si je n'avais jamais excité l'envie que des meuniers et des vignerons du pays angoumois !

Un coup de bâton, que Boisrobert frappa sur les panneaux sonores de la chaise, vint interrompre les réflexions philosophiques de Balzac, qui s'imagina toucher à sa dernière heure, et qui attendit, dans une immobilité atonique, qu'on le tirât de sa boite ; mais Boisrobert se plut à prolonger les terreurs de Jean-Louis Guez, en feignant de continuer des recherches persévérantes autour de lui et en prenant différentes intonations de voix pour imiter les discours de plusiêurs personnes passant et repassant à côté de la chaise qui résonnait sous leurs coups.

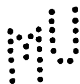
— Tron de Diou ! disait l'un en gasconnant, on lui ôtera bien la fantaisie de séduire

nos femmes ! — Morgué ! disait l'autre avec l'accent normand, tous les maris de la Normandie brûleront une chandelle à la Vierge, en réjouissance du châtiment de ce paillard ! — Nous rirons bien de le voir faisant la grimace à la potence ! — Si, par aventure, on le brûle vif, ses cendres auront la vertu de guérir la stérilité des vaches. — J'aimerais mieux qu'on l'écorchât pour couvrir de sa peau tannée le fauteuil de monseigneur. — Coupons-le plutôt en une innombrable multitude de lopins que nous vendrons aux filles qui veulent devenir femmes. — Mais çà, où diable est-il allé, ce beau sire ? En quelque terrier de lapin ? — Qu'est-ce qui gagnera les vingt mille pistoles promises pour sa capture ? — Maugrebleu ! c'est moi ! — Non, s'il vous plait, c'est moi, et fût-il descendu au fin fond de la terre, je l'irais quérir ! — Et moi aussi, serait-ce dans le ventre de la baleine de Jonas !

— Je vois bien que je suis destiné à périr ici, pensait tristement Balzac à qui la faim rendait moins sensible cette situation critique ; je m'inquiète seulement du genre de mort qui m'attend, car, outre la corde, la roue et le bûcher, il y a l'inanition qui me fait déjà mourir.

—Je veille sur votre salut, monseigneur, lui dit à voix basse Boisrobert en accompagnant d'un rude coup de pied cette assurance de touchant intérêt. Ne bougez pas, ne soufflez mot, ajouta-t-il en lui lançant un caillou sur les doigts : on ne vous a pas vu !... Bon ! vous êtes sauvé, mon excellent seigneur, et madame Arthénice me bénira ! reprit-il en lui poussant une bourrade avec un des bâtons de la chaise.

Balzac tourna la tête en gémissant, pour remercier l'officieux protecteur qu'Arthénice lui envoyait ; mais il ne vit personne, excepté un cheval sellé et bridé qui ron-



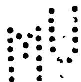
geait son mors et paraissait attendre un cavalier : la basse-cour était encore une fois déserte, et le château silencieux, tellement que Balzac se persuada qu'il avait rêvé.

Néanmoins, dans la crainte d'une fâcheuse réalité, il résolut sur-le-champ d'user des moyens de fuite que le hasard lui offrait en mettant à sa disposition cette monture enharnachée ; sans balancer davantage, il se traîna, rompu de fatigue et meurtri de coups, jusqu'à l'étrier, et il eut grand'peine à se placer en selle. Ce fut pour lui un instant délicieux, qui fit taire les angoisses de son estomac et de ses entrailles, lorsqu'il piqua des deux pour retourner à Balzac.

Mais ce ne fut qu'un instant, car on mit le feu à des fusées et à des pièces d'artifice qui étaient attachées à la queue et au harnais du cheval. L'explosion et les flammes pleuvant autour du pacifique animal le

troublèrent autant que son cavalier, et il s'emporta en hennissant, pendant que Balzac, croyant qu'un volcan faisait irruption, jetait des cris plaintifs, et se cramponnait aux arçons pour n'être pas lancé à terre dans les bonds de sa monture effarée; il fermait les yeux, de peur d'être aveuglé par les pétards qui crevaient autour de lui et l'environnaient d'une auréole lumineuse, non sans lui griller les cheveux, la barbe et les sourcils.

Le cheval s'élançait du sol, ruait, se cabrait, courait, sautait, virait de tous côtés dans la basse-cour, et rencontrait partout des murs qu'il ne pouvait franchir; les artifices partaient jusque dans ses naseaux, et des pots à feu, allumés sur les corniches des bâtimens, éclairaient de reflets verts, bleus et rouges, cette scène animée, que Balzac commençait à trouver surnaturelle : il l'eût attribuée à la magie, si Boisrobert s'était présenté à lui en cos-



tume de sorcier, et il aurait juré être allé au sabbat, si on lui eût montré le bout des cornes du diable.

Cependant il se maintenait des pieds et des mains sur la croupe, sur le dos et sur le cou de sa bête ; il retombait avec bonheur en selle, chaque fois que quelque secousse plus terrible que les autres l'enlevait à sa position horizontale, et le lançait dans l'air comme un ballon élastique ; mais enfin un dernier serpenteau, qui jaillit dans les jambes du cheval, lui fit faire un si brusque écart, que Balzac fut envoyé à dix pas sur un lit de fumier, assez détrempé pour amortir la violence de la chute.

CHAPITRE XXIV,

OU LE GRAND BALZAC EST ACCUSÉ DE CRIMES QU'IL N'A PAS COMMIS.

Balzac resta presque sans connaissance, sous l'impression d'effroi qui l'avait glacé à l'aspect de sa catastrophe : avant qu'il eût repris ses sens, la comédie avait changé de face. Les portes de la basse-cour furent ouvertes.

Les gens d'armes, Boisrobert à leur tête,

défilèrent en bon ordre, au son des trompettes, et se rangèrent auprès de Balzac, encore immobile et engourdi dans sa stupeur.

Celui-ci, qui n'eût pas eu la force de se tenir debout, s'enfonça jusqu'aux oreilles dans le fumier pour échapper à ce nouveau fracas d'instrumens militaires. Il n'eût pas été étonné d'apprendre que l'heure du Jugement dernier était arrivée; il en demeura convaincu, quand il se sentit soulevé de terre par quatre bras vigoureux qui devaient appartenir à des démons plutôt qu'à des anges. Il s'obstinait à clore ses paupières et à enfouir sa tête dans sa poitrine pour éviter le tableau effrayant que lui peignait son imagination; mais, par l'ordre de Boisrobert, qui élevait la voix plus haut que tous les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il ouvrit les yeux en clignotant, et regarda d'un air hébêté les étranges personnages au milieu desquels il

se trouvait tout à coup, sans se rappeler de quelle façon s'était opéré cet enchantement.

Il fut un peu rassuré pourtant, malgré l'appareil sombre et bizarre de cette assemblée, en voyant des figures humaines au lieu des monstres hideux qu'il croyait rencontrer sous une voûte des enfers : il espéra du moins qu'il ne serait pas dévoré par des chevaliers habillés de fer, semblables à ceux qui dormaient couchés sur les vieux tombeaux de la cathédrale d'Angoulême ; mais il n'avait aucune idée des circonstances en vertu desquelles ces statues d'un autre temps pouvaient se transformer en êtres vivans, se mouvoir, parler et agir, sans que les lois de la nature fussent interrompues.

— Messire de Balzac, lui dit Boisrobert en étendant le bras au-dessus de la tête inclinée du patient, tu es accusé d'avoir traî-

treusement séduit madame ma fille !

— Moi, monseigneur ! s'écria Balzac, stupéfait d'une pareille accusation; à moins que votre fille ne soit une des neuf muses, je n'ai rien à débattre avec elle.

— Voilà certainement une réponse des plus galantes, reprit Boisrobert ; mais elle est bien légère pour un fait de si haute gravité.

— Eh ! monseigneur, vous me prenez pour un autre, et je ne veux répondre que de mes actions. Je suis, de ma personne, Jean-Louis de Balzac....

— Sire de Balzac et de plusieurs lieux que vous savez mieux que moi, auteur des *Lettres* et du *Prince*, membre de l'Académie française ?

— C'est moi-même, je l'avoue, monseigneur, et certes, celui qui aécrit le livre du *Prince* ne séduisit jamais que ses lecteurs et lectrices.

— C'est vous qui avez été qualifié de se-

crétaire et historiographe de la belle Arthénice ? C'est vous enfin que cette dame aime ?

— Eh! monsieur, je me réjouis de ce qu'on m'aime, répliqua Balzac dont l'orgueil surmonta la peur et qui se flatta de voir cette explication tourner à sa gloire; j'ignore quel grand crime c'est de se faire aimer d'une dame qui connaît sans doute son monde et ne place pas mal son estime.

— Par la mort de Goliath! j'admire que tu sois si brave et si délibéré, quand on s'en va te juger à mort, impertinent coureur de ruelles!

— Me juger à mort! répéta d'une voix dolente Balzac, qui promena un coup d'œil de terreur sur les épées nues que faisait étinceler la clarté des torches.

— Tu trembles de la fièvre des coupables, lâche profanateur de la couche conjugale? Je suis le père de la trop criminelle Arthénice, ta complice...

— Ma complice, bon Dieu! Je vous atteste par les plus sacrés sermens, que je ne la connais point, que je ne l'ai jamais vue...

— Imposteur! Tu étais tout à l'heure entre les bras de cette femme effrontée! Tu lui promettais, avec cent mignardises, un éternel amour!

— En vérité, vous ou moi ne sommes pas bien éveillés! J'ai parlé, dites-vous, à madame Arthénice? Il y a eu, entre nous, des privautés et des caresses d'amant à amante? Voilà, sur ma foi, une insolente calomnie! Qu'on me confronte avec mon accusateur, et je démasquerai sa fourbe!

— Tes accusateurs sont ici, en ta présence, et tes juges sont là, le frère, le mari et le père d'Arthénice!

. . . .

Bautru, qui avait peine à dissimuler la gaieté que lui inspirait le souvenir de la carte du Tendre, tracée par le prieur

Ogier, sous les yeux d'Alcinadure, arriva, vêtu en *Hérode*, avec les fantastiques oripeaux qui servaient à ce rôle dans la tragédie de *Mariamne*.

Faret, ivre à demi, et chancelant à chaque pas, venait ensuite, habillé en *Adraste* de *l'Illusion comique*, la tête coiffée de longues plumes de diverses couleurs, la poitrine couverte d'une cuirasse à écailles, les jambes nues et les pieds chaussés de brodequins à talons rouges, les épaules chargées d'une peau de lion et d'un carquois de carton. Faret avait totalement laissé l'esprit de son rôle au fond de la bouteille, et il entonna une chanson à boire, que Boisrobert eut la précaution d'étouffer dans un cri général de tous les assistans, qui accusèrent à la fois le sieur de Balzac, troublé et désespéré au point de douter de lui-même.

— Messieurs, messieurs, entendons-nous! disait-il en s'agitant comme un

possédé. Je ne dors pas, j'ai toute ma raison, et vous ne me prouverez point que je perds la mémoire.

— Ne persistez pas à nier, détestable scélérat, reprit Boisrobert; nous avons surpris les lettres galantes dont vous entreteniez commerce avec madame Arthénice, qui serait encore vertueuse et pure, si vous ne l'eussiez méchamment induite à mal. Dès que vos desseins malhonnêtes furent découverts, nous résolûmes d'aller vous surprendre dans votre château et de vous infliger la peine des séducteurs; mais vous nous échappâtes par l'astuce d'un chambellan de votre impudique maîtresse, lequel vous amena en notre propre maison, que vous avez souillée par un amour illégitime. La Providence n'a pas permis que l'attentat se fît impunément; nous retournâmes sur nos pas avec les gentilshommes associés à notre cause; l'infidèle Arthénice nous ferma ses portes et voulut tenir la

place qui fut emportée d'assaut. Maintenant, vous êtes en notre pouvoir, et l'affront que vous nous avez fait ne se peut laver que dans votre sang impie.

— J'avoue que je serais confondu si toutes les parties de votre discours étaient également véritables, dit Balzac cherchant à émouvoir ses juges et s'adressant de préférence à Faret dont le visage riant et enluminé n'avait garde d'exprimer des sentimens hostiles; mais, s'il vous plaît, ne m'imputez pas des torts imaginaires : j'ai, en effet, reçu des lettres de madame Arthénice, et j'y répondais par simple politesse; cette dame m'envoya quérir dans son carrosse, et la route, qui fut longue, eut des traverses singulières que je lui pardonne. Ce que je ne lui saurais pardonner de même, c'est le train de vie que je mène depuis mon arrivée au Palais des Amans-Fortunés, où les cinq cents diables semblent déchaînés pour me faire pièce et me

damner de mon vivant. Je passe sous silence les bavards qui m'ont assassiné de harangues pendant quatre heures; je ne dis rien de ce que j'ai souffert dans cette chaise défoncée, dans cette volière vitrée, sur ce cheval fougueux; c'était, j'imagine, un avant-goût de pénitence infernale pour mes vieux péchés; mais je ne puis tolérer qu'on m'ait fait jeûner jusqu'à présent, comme Daniel dans la fosse-aux-lions, et qu'on veuille, pour comble, m'assassiner sous un honteux prétexte.

— Vous vous défendez avec l'éloquence d'un génie qui a sa besace pleine d'argumens, dit Boisrobert feignant d'être mieux disposé en faveur de Balzac à qui la faim avait presque donné l'entraînement et la force d'un orateur; mais la justice se doit boucher les oreilles pour être juste.

— Cher beau-père, reprit Bautru en saluant Boisrobert, vous laisserez-vous sé-

duire, à votre tour, par cette langue dorée, quand Arthénice avoue tout...

— Elle avoue! s'écria Balzac indigné; madame Arthénice a des visions, ou bien elle ment comme si elle n'avait jamais fait autre chose de sa vie!

—Tais-toi, faquin : n'insulte pas ma fille bien-aimée, le fruit de mes entrailles! interrompit Boisrobert. C'est toi qui mens, tyran des cœurs!

— Je veux être sur-le-champ changé en bête, ainsi que le roi Nabuchodonosor, si j'ai aperçu le petit doigt de madame Arthénice!

— Cessez de vains subterfuges, répliqua Bautru : je déclare, au contraire, que vous avez vu en face cette infidèle, comme vous me voyez en ce moment!

— Il est possible que, dans la foule des dames qui assistaient à mon dîner où je mangeai seulement un œuf à la coque sans mouillettes et bus quelques coups de vin,

madame Arthénice se soit montrée à moi; mais je vous atteste, par le respect que je dois à la foi jurée, que je ne l'ai nullement remarquée, à moins que ce ne fût cette brunette qui me demanda de mes cheveux...

— Les voici, ces cheveux musqués et pommadés qu'on adore ainsi que des reliques! dit Boisrobert en faisant apporter dans un plat d'argent, tout ce qui manquait à la chevelure de Balzac. Arthénice eût donné un milion pour les conserver : j'en remplirai un coussin et l'enverrai à la levrette favorite du grand sultan.

— Enfin le sieur de Balzac demeure convaincu d'avoir gâté la bonne renommée de madame Arthénice, reprit Bautru dont la voix n'était pas étrangère à son compagnon de voyage; ne convient-il pas de choisir le genre de mort qu'on lui fera subir?

— Ah! monsieur, lui dit tristement Balzac qui avait reconnu le soi-disant chevalier d'honneur d'Arthénice, vous m'avez

conduit au piége à l'aide d'un faux nom et d'une fausse qualité : je comprends maintenant la ruse que vous a conseillée une folle jalousie ; mais je protesterai de mon innocence jusqu'au dernier soupir.

— On aurait meilleur marché d'un coupable, dit Boisrobert qui parut s'attendrir : Je suis d'avis de l'exposer aux épreuves du jugement de Dieu?

— Faites, messieurs, à votre guise, répondit Balzac avec assurance : je ne crains rien, je suis innocent, quoi qu'on fasse pour me noircir.

— Eh bien! vous allez passer par trois épreuves successives, et le ciel prononcera lui-même si vous êtes tel que vous dites.

— Quelles sont vos épreuves, messieurs? je m'y soumets de bonne volonté ; mais vous feriez un acte louable en me baillant quelque nourriture.

— Première épreuve! cria Boisrobert avec majesté : vous serez enchaîné, les yeux

bandés, dans la ménagerie des lions, tigres, panthères, loups et autres bêtes féroces. Si lesdites bêtes vous respectent au lieu de vous dévorer, ce sera le premier signe de votre innocence.

— Des lions et des tigres! s'écria Balzac cherchant à s'enfuir : Seigneur Dieu, ayez pitié de moi! J'aime mieux être mis à mort par la main des hommes!

Mais, sur un geste de Boisrobert, deux écuyers se saisirent de Balzac, qui hurlait de frayeur et se débattait comme un possédé, le bâillonnèrent, lui bandèrent les yeux, le garrottèrent, et le transportèrent dans les jardins.

CHAPITRE XXV,

OU L'ON S'ÉMERVEILLE DU COURAGE DE L'HÉROÏQUE BALZAC.

Le lieu de la scène avait été choisi dans les jardins du château, au milieu d'une vaste salle de verdure, que le buis, taillé en murailles, environnait d'une triple ceinture d'arcades, et que des bancs de gazon exhaussaient en amphithéâtre. Le cardinal de Richelieu faisait souvent représenter en plein air, dans cette salle, des pastorales

dont les décorations bocagères ne devaient rien à l'art du peintre.

La température d'une chaude journée d'automne avait suffi pour essuyer les feuillages et sécher l'humidité de la terre; mais, néanmoins, une vaste tente de tapisserie était dressée pour préserver les spectateurs de la fraîcheur du soir, et de riches tapis s'étendaient sous leurs pieds. L'air apportait, comme par coup d'encensoir, les exhalaisons balsamiques des parterres de fleurs.

Un orchestre de fifres et de hautbois était établi derrière une charmille; chaque arbre portait des lanternes, des lampes et des bougies, parmi lesquelles on avait suspendu des écussons aux armes de Richelieu et des devises à sa louange; au-dessus de la salle, brillait un globe lumineux et transparent, figurant un astre prêt à remonter dans les cieux, et offrant cette légende, qui rappelait l'origine de la fête : ACADÉMIE

FRANÇAISE, LE CARDINAL DE RICHELIEU PROTECTEUR, A L'IMMORTALITÉ.

La nombreuse compagnie de seigneurs, de dames et d'académiciens que Boisrobert avait invités à sa comédie impromptu, garnissaient les gradins en attendant les acteurs; et la pelouse étincelait de pierreries, de joyaux, de velours, de satin et de broderies d'or.

Le cardinal, qui n'était pas averti de cette ingénieuse création de Boisrobert, en fut très satisfait, et le témoigna par sa bonne humeur; ce qui raviva la verve comique de l'ordonnateur de la fête; cependant Richelieu eut pitié de Balzac, qui restait couché sur le sable, tel qu'un esturgeon échoué dans une tempête, et jugeant aux soubresauts de ce malheureux que ses souffrances s'augmentaient de l'impossibilité où il était de les exprimer par des plaintes, le cardinal ordonna de le débarrasser de son bâillon. Aussitôt les cris de Balzac se

succédèrent dans tous les tons, depuis le grave jusqu'à l'aigu.

Boisrobert pensa que les oreilles délicates des spectateurs ne supporteraient pas longtemps cette musique, qui devenait déjà monotone : il se mit donc en devoir d'accompagner à sa manière les clameurs de Balzac, et s'étant approché de ce criard en se traînant sur les genoux et les mains, il imita, l'un après l'autre, avec une merveilleuse vérité, les différens cris des animaux, qu'il avait annoncés dans le préambule de l'épreuve : le lion, le tigre, le léopard, le chacal, le sanglier, le loup, et même le chat et le chien, contribuèrent, chacun pour sa part, aux tortures du tremblant Balzac, qui croyait sentir leurs coups de dents, et se roulait convulsivement sur le sable, comme les martyrs chrétiens livrés aux bêtes dans le cirque de Domitien.

— Ah ! un lion ! s'écria-t-il d'une voix

éteinte : *Miserere nobis, Domine!* Monsieur le lion, je vous offre la dédicace de mon premier ouvrage... Oh ! un tigre ! plaise à Dieu qu'il soit repu et me laisse comme une mauvaise viande! monsieur le tigre, je suis M. de Balzac, le prince des écrivains français !... Eh ! un loup ! Si j'avais seulement une arme pour le tenir à distance ! C'en est fait de moi : il me flaire, il est affamé, il me rongera jusqu'aux os..... Non, il s'éloigne.....Voici un dogue maintenant : fasse le ciel que je ressemble à son maître ! O mon Dieu! s'il était enragé et qu'il vînt à me mordre!... Grâce! messieurs. Otez ces vilaines bêtes et tirez-moi de ce purgatoire !

Lorsque Boisrobert vit que cette farce avait assez duré pour égayer l'auditoire, qui riait aussi haut que le chien aboyait, ce fut un nouveau supplice pour Balzac, qu'on apprêta au même endroit.

Les valets apportèrent des fagots, les

arrosèrent d'essences et les saupoudrèrent d'une composition propre à jeter des flammes artificielles, qui s'attachaient aux objets sans brûler, en dégageant néanmoins avec des flocons de fumée rouge une chaleur sensible au contact. C'était le moyen usité dans la pyrotechnie théâtrale de ce temps-là, et emprunté à la magie du siècle précédent.

On n'eut qu'à présenter une chandelle allumée à ces poudres de fougère et de licopode pour que tout s'embrasât en jetant une lueur rougeâtre, que Balzac entrevit à travers le tissu de son bandeau.

— Au feu! au feu! s'écria-t-il en se redressant sur ses pieds, liés de cordes ainsi que ses mains: est-ce un homme ou un porc que l'on rôtit?

— Vous êtes sorti vainqueur de votre première épreuve; voyons si la seconde vous réussira de même, lui dit Boisrobert

qui le délivra de ses liens : il faut que vous passiez et repassiez dans le feu, sans avoir un poil de la barbe roussi; autrement, vous seriez convaincu de l'adultère pour lequel vous avez quitté vos foyers domestiques, vos livres et vos moutons.

— Que je passe et repasse dans le feu! reprit Balzac irrité et découragé à la fois; estimez-vous que je sois incombustible ?

— C'est ce que nous allons voir. Je donnerais, pour ma part, cinquante aunes de boudins et autant de saucisses, afin que vous puissiez vous tirer aussi heureusement de cette épreuve que de l'autre; car votre innocence blanchirait ma coquine de fille.

— Et moi, que ne donnerais-je pas pour être exempt de cette épreuve, qui équivaut à me brûler vif!

— Ne perdez pas espoir : on a vu des miracles plus surprenans. D'ailleurs, vous ne resterez pas immobile parmi les flammes, à l'instar des Sept Enfans dans la fournaise;

mais vous sauterez sans cesse, afin que le feu ne vous atteigne pas?

— Je sauterai, puisqu'il vous plaît ainsi; mais je résigne d'avance ma pauvre vie, et je rends mon âme à la miséricorde de Dieu.

— Sautez, vous dis-je, de toutes vos forces, et ne vous lassez pas; j'ai bonne idée que vous ne serez pas mis en charbon.

— Quel martyre! mon Dieu! ces bourreaux se persuadent qu'on a des jambes pour sauter, lorsqu'on se sent le ventre vide depuis deux jours!

— Encore! sautez toujours! Bien! à droite, à gauche! Gardez-vous d'arrêter, ou le feu prend à vos chausses! Sautez de plus belle!

Balzac, qui entrevoyait les clartés de ce brasier inoffensif et qui sentait une certaine chaleur lui caresser les mollets, s'efforçait de sauter par-dessus la flamme, et puisait

dans l'amour de la vie une énergie toute nouvelle, mais passagère, qu'il dépensait en cabrioles et en bonds précipités ; chaque fois qu'il se ralentissait dans ce pénible exercice qui l'avait mis hors d'haleine, Boisrobert lui criait de prendre garde au feu qui gagnait ses grègues, ou ses bas, ou son justaucorps, ou ses jarretières.

Le docile Balzac oubliait ses entrailles à jeûn et ses forces aux abois, pour s'élancer en l'air avec plus de souplesse et ne faire que toucher la terre en retombant. Ses postures, ses grimaces et ses craintes divertissaient l'assemblée et surtout le cardinal de Richelieu, qui avait dans l'âme un instinct de cruauté pour lequel les tortures d'autrui n'étaient pas sans charmes.

Enfin, les feux s'éteignirent d'eux-mêmes, et Balzac glissa sur les fagots échauffés par ces flammes factices, en s'étendant à la manière de saint Laurent sur son gril et se figurant être à demi-consumé.

— Victoire ! lui cria Boisrobert en donnant le signal des symphonies ; le sire de Balzac a parfait héroïquement sa seconde épreuve, et madame Arthénice est presque innocentée. N'êtes-vous pas fondu en airain, monsieur, pour si bien résister à l'ardeur de la braise ?

— Hélas ! monsieur, je mourrai de soif, si ce n'est dans ce bûcher ! répondit lentement Balzac, qui ne pouvait faire un mouvement, tant il était épuisé de fatigue. Ne me présentera-t-on de quoi boire, à l'exemple de Jésus-Christ en sa passion ?

— Jésus-Christ crucifié détourna les lèvres de l'éponge imbibée de vinaigre, dit Faret en tirant une bouteille demi-remplie qu'il avait cachée sous ses friperies de théâtre ; mais ceci n'est pas du vinaigre, mon confrère de l'Académie française.

— Dieu vous le rende! murmura Balzac, qui lui remit son flacon vide ; c'est la main d'un ange qui m'a versé ce nectar !

— Non pas d'un ange, mais d'un honnête homme, qui voudrait que l'eau des fontaines eùt la couleur et le goût de ce vin grec.

— Troisième et dernière épreuve! interrompit Boisrobert, qui mesurait les intermèdes à l'impatience du cardinal.

— Un moment de répit, mon cher monsieur, répliqua Balzac qui s'abandonnait à un complet anéantissement. Je suis incapable de bouger, et fallût-il me soustraire par la fuite à une mort certaine, je n'aurais pas le cœur de fuir, voire d'essayer à le faire.

— Ce n'est rien que cette troisième épreuve, auprès de celles que vous avez traversées, dit Bautru; la musique vous reconfortera.

— Les concerts des séraphins ne me ranimeraient pas, monsieur, et mes jambes me porteraient à peine pour aller à table.

— Après cette épreuve, dont vous triom-

pherez infailliblement, dit Boisrobert qui dirigeait les préparatifs de cette épreuve à laquelle devait avoir part le prieur Ogier, vous serez reconduit, au son des flûtes, en votre maison de Balzac.

— Je ne me soucie pas des flûtes, monsieur, si je rends l'âme avant le triomphe que vous me présagez.

— Dépêchons-nous de mettre votre innocence en tout son lustre, et ne vous montrez pas inférieur à vos commencemens : il y a deux cordes de même longueur, attachées à un pieu fiché en terre; vous serez lié à l'une de ces cordes, et l'on vous armera d'un bâton, tandis qu'à l'autre corde, un page d'Arthénice, également lié, ayant les yeux clos et la main munie d'une gaule...

— A tous les diables votre épreuve et celui qui l'inventa! s'écria Balzac, qui retrouva la force de se révolter contre cet indigne jeu. Pourquoi des bâtons? Qu'est-ce que

cela prouvera? Boutez-nous plutôt la plume à la main!

— Ce page prétend que vous êtes entré dans la chambre de madame Arthénice qui était encore au lit...

— Ce page en impose et, nonobstant, je n'ai point assez de rancune pour lui administrer la correction qu'il mérite.

— Le jugement de Dieu se prononcera entre vous, et celui qui a menti sera battu comme plâtre jusqu'à ce qu'il crie merci!

— Tuez-moi, si c'est votre envie, mais vous ne ferez pas que le grand Balzac se commette à coups de bâton avec un petit page.

— Vous êtes bien le maître de vous laisser assommer et de crier merci à la première bastonnade; vous aurez après le loisir de vous reposer dans l'éternité; car votre arrêt s'exécutera sans délai, puisque vous vous reconnaîtrez coupable, en négligeant de défendre vos jours.

— Soit, je ne les défendrai pas plus en faits qu'en paroles, répondit Balzac qui tenta seulement de faire tomber son bandeau. Encore une fois, je suis innocent et je maudis du fond de l'âme cette funeste Arthénice, qui me vaut croix et passion. Oh! que mon Alcinadure était moins ennemie de mon repos! Combien j'aurais d'allégresse de la revoir et de m'asseoir à ses pieds, pendant qu'elle mène paître ses brebis sur les rives fleuries de la Charente!

Balzac faisait de l'idylle et ne remarquait pas qu'on lui avait enroulé une corde autour de la taille, que cette corde partait d'un pieu solide, et que le champion qu'on lui destinait était déjà pareillement attaché au même pieu, de manière que les deux adversaires, cherchant à s'éviter l'un l'autre, se rencontrassent toujours dans un cercle dont ils ne pouvaient s'écarter. Le prieur Ogier, que Bautru avait pris plaisir à oppo-

ser au triste Balzac, se réjouissait d'être chargé d'accabler son rival et n'éprouvait aucun remords de cette trahison, au moyen de laquelle il satisfaisait sa vengeance particulière; on lui avait laissé la vue libre, pour qu'il se dérobât à tous les coups de son ennemi et pour que les siens ne fussent jamais perdus : il se promettait donc bien tout bas de ne pas tenir compte des instructions que Boisrobert lui avait données, en l'avertissant de modérer l'usage du bâton, dans la crainte de déplaire au cardinal.

L'orchestre joua un air langoureux, et Bautru cria aux combattans que la lice était ouverte.

Balzac, sur les genoux de qui on avait déposé un gourdin noueux, tandis que l'autre champion était muni d'une baguette de bouleau souple et cinglante, ne bougea pas plus que le pieu qui servait de centre aux deux cordes. Le prieur Ogier attendit un moment, avant de tourner dans la ligne

circulaire que lui traçait la longueur du cordeau; mais voyant que Balzac ne se remuerait point si l'on n'avait recours à d'autres mobiles que la persuasion, il courut à sa rencontre, le heurta rudement comme au hasard, et revint sur lui en le fustigeant à tour de bras.

Balzac fut tout à coup transporté de fureur, et se levant avec une vivacité qui n'accusait pas son excessive lassitude, il s'élança en aveugle, le bâton brandi en l'air, à la poursuite du prétendu page qu'il n'avait pas reconnu pour son secrétaire à la violence des gourmades.

Mais Ogier, qui ne s'abandonnait pas, ainsi que Balzac, à la direction de la corde, et qui avait l'avantage de se guider lui-même, s'amusa d'abord à essoufler son adversaire, en l'entraînant à sa suite avec rapidité, et en l'attirant sur ses pas dans de continuels détours.

Balzac, trompé par son impatience qui

s'irritait en raison de l'inutilité de ses efforts, croyait sans cesse être assez près du malin page pour le lui faire savoir d'une manière irrécusable; alors il déchargeait plusieurs coups de bâton, sous lesquels ne se trouvait jamais l'individu à qui on les destinait; ces coups perdus arrivaient aux pieds de Balzac et faisaient voler le sable à l'entour, pendant que le prieur surprenait par derrière son ennemi occupé à battre l'air, et lui distribuait une grêle de coups largement appliqués, sans qu'aucun s'égarât en route; Balzac se retournait soudain, en jurant plus qu'il n'avait fait dans toute sa vie, et tâchait de rejoindre le fugitif, qui ne répondait pas aux défis et qui esquivait adroitement tous les horions qu'il voyait venir.

Puis, Ogier reprenait l'offensive et s'escrimait de nouveau sur les épaules et les reins de Balzac, qui, rugissant comme un lion blessé, ne se souvenait pas de ses fati-

gues, bondissait, se précipitait, s'arrêtait pour préparer son élan, se jetait de gauche à droite, allait et venait, en agitant son bâton à l'aventure. La baguette d'Ogier résonnait à tout moment sur le dos de Jean-Louis Guez.

— Lâche! criait Balzac, dont la bouche écumante avait peine à prononcer quelques paroles intelligibles; infâme assassin! tu ressembles au Parthe qui lance ses traits en fuyant! car tu n'oserais m'attaquer de pied ferme, face à face : mon regard, tel que celui de Méduse, te changerait en pierre..... Mais tu n'emporteras pas dans l'enfer le triomphe de ta perfidie, petit serpent; dussions-nous faire de la sorte le tour du monde, je finirai par t'atteindre et te mettre en pièces, comme une coquille de noix! Tiens, quel goût a cette bourrade? Ne ris pas, coquin; fais plutôt ta prière à Dieu! Apprête-toi à mourir et à confesser

mon innocence! Attrape au vol ces fruits de bâton!...

Les menaces de Balzac ne faisaient qu'augmenter le zèle d'Ogier à frapper : aussi, la colère du pauvre battu était-elle au comble, sans qu'il pût la satisfaire autrement que sur quelques arbres voisins, qui prouvaient à leur écorce mutilée que la place n'eût pas été tenable pour la peau du prieur, et que Balzac eût fait plus en un seul coup qu'Ogier en cent.

Celui-ci ne voulait pas la mort de son maître, et se vengeait seulement d'un rival qu'on lui avait trop long-temps préféré : il soupirait en songeant à mademoiselle de Chenillac, qui ne soupçonnait point que son souvenir amenât de si tristes conséquences pour son berger; et chaque fois qu'Ogier se rappelait quelques-unes des perfections d'Alcinadure, il redoublait la dose de discipline par laquelle il exerçait son or-

gueilleux rival à la pénitence et à l'humilité.

Balzac était à l'extrémité de sa patience et de son courage : il redoublait de rage, frémissant de tout son corps, et dégouttant de sueur, les veines gonflées, les muscles saillans, les oreilles bourdonnantes ; il chancelait de même qu'un homme ivre, et poussait des cris inarticulés, sans essayer encore de se soustraire à l'infatigable baguette qui sifflait au-dessus de sa tête, quand elle ne retentissait pas sur sa chair meurtrie. Enfin, harassé, hors d'haleine, presque insensé, il lâcha son bâton, et se laissa tomber comme une masse.

Le prieur Ogier, content de cette bonne aubaine de vengeance, la vit finir à regret. Il ne s'inquiéta pas beaucoup de l'état où il avait mis l'amant infidèle d'Alcinadure, et quitta le rôle épisodique qu'il venait de remplir à l'agrément du cardinal de Richelieu, pour rentrer dans les rangs des spectateurs.

CHAPITRE XXVI,

OU FINIT LA PASSION DU PAUVRE BALZAC.

Il y eut un entr'acte de repos à cet endroit de la comédie, pour donner le temps à Boisrobert et à sa troupe de revêtir d'autres costumes et d'apprêter d'autres scènes.

Ils reparurent bientôt habillés en médecins, avec le bonnet pointu et la robe doctorale; en apothicaires, avec la seringue

roulée dans le tablier; en chirurgiens, avec la trousse sous le bras.

Pendant leur absence, Balzac était resté étendu par terre, sans mouvement, et presque sans souffle, couvert d'un ample drap noir; les musiciens avaient joué des danses angevines, et les pages circulaient dans l'auditoire en portant des plateaux chargés de rafraîchissemens, de glaces, de sorbets, de fruits, de dragées et de confitures.

On louait hautement le chef-d'œuvre de Boisrobert, parce que le cardinal, surpris d'avoir ri de si bon cœur, avait dit que cette comédie valait mieux que l'*Illusion comique*, de Pierre Corneille.

— Voici l'arrêt du tribunal suprême, cria Boisrobert qui avait fait enlever le pieu et la corde à laquelle Balzac se croyait encore attaché : le sieur de Balzac, ici présent, qui avait si fièrement affronté deux épreuves judiciaires, a été vain-

cu et convaincu dans la troisième......

— Vaincu! murmura Balzac incapable de se mouvoir, tant ses membres étaient raidis et ses articulations rouillées : vous entendez dire par là que ce fripon de page m'a manqué de respect pour obéir à vos commandemens; mais j'aurai, tôt ou tard, raison de ces outrages!...

— Or, tous les doutes cessant, continua Boisrobert, ledit Balzac s'en va subir son sort comme séducteur de madame Arthénice!

— Encore! n'en avez-vous pas fini avec ce conte ridicule? reprit Balzac, se redressant sur les genoux, et accompagnant d'un soupir douloureux cette position à peu près verticale : je donne aux chiens votre Arthénice, en cas qu'ils la veulent prendre; et je souhaiterais ignorer qu'elle existât!

— L'exécution doit avoir lieu sur-le-champ! repartit Boisrobert en se tournant vers Bautru, qui était, pour cette scène, le chef des chirurgiens, comme Faret celui

des apothicaires. Mais il est une question intéressante à résoudre auparavant : quel supplice infligera-t-on à ce criminel?

— Quel supplice? s'écria Balzac, qui cherchait à se remettre sur ses jambes et n'y réussit un moment que pour retomber avec plus de pesanteur; avez-vous soif de mon sang, bourreaux! De grace, messieurs, recevez-moi à rançon : mes libraires vous paieront pour que je vive!

— Silence! interrompit Boisrobert, qui s'était réservé le rôle de premier médecin : si vous dites un seul mot, on vous coupera la langue pour la forcer à se taire. Messieurs, quel est votre avis touchant le choix de la peine? Faut-il le jeter dans un cul-de-basse-fosse où il mourra de faim?

— Tuez-moi, tuez-moi plutôt! répliqua Balzac, qui se persuadait n'avoir plus rien à ménager et qui sentait déjà les atteintes du supplice de la faim.

— Placez-vous près du condamné, la

hache au poing, et tranchez-lui la tête, s'il ouvre la bouche pour nous interrompre. Je suis d'avis, messieurs, d'asseoir le sire de Balzac sur une perche pointue et de la planter dans un verger, en manière d'épouvantail pour les oiseaux?

— Moi, je désirerais, dit Bautru, que ce patient fût noyé dans un tonneau d'encre, avec une couronne d'épines sur le chef?

— Pourquoi ne pas user d'un tonneau de malvoisie pour cette noyade? ajouta Faret; je me fusse noyé de la sorte en sa compagnie.

— Je reviens à notre ancien projet de le tailler en tant de parts et parcelles, que saint Jean-Baptiste n'ait pas plus de reliques dans l'univers?

— Cousons-le dans un sac avec une légion de rats et suspendons le sac à la poutre du cellier comme une couenne de lard?

— Contraignons-le de boire toute l'eau que pourra contenir le chapeau de M. le

cardinal, ou bien la grande écritoire de l'Académie?

— Non, le sire de Balzac est un personnage d'assez grosse importance pour que sa fin diffère de celle du vulgaire, dit solennellement Boisrobert; je propose de le saigner aux bras et aux jambes, afin que sa vie s'écoule avec son sang, selon ce qu'on raconte du poète Lucain.

— Il ne se plaindra pas du moins d'avoir une mort ordinaire, reprit Bautru. Çà, qu'on le tienne durant l'opération; ma lancette fera merveille.

— Oh! les monstres! reprit Balzac en retombant presque inanimé sur le sol; je vois bien que je suis dans un coupe-gorge; et que mes ennemis ont inventé je ne sais quel prétexte pour me retrancher de ce monde. La volonté de Dieu soit faite! je regrette toutefois de n'avoir point terminé mes plus beaux ouvrages, et j'espère que mon petit Ogier publiera ce que j'en ai

fait!.. Holà! n'est-il pas un chrétien qui veuille recueillir mon testament, à l'heure de ma mort?

— Oui-dà! dit Faret, je vous servirai de tabellion, à condition que vous me léguerez votre cave pour récompenser mes écritures?

— O ma chère Alcinadure! se récria Balzac avec un retour de tendresse pour l'amie de sa jeunesse et la compagne de ses travaux; voilà ce qui me revient de ma trahison envers toi, au profit d'une vilaine qui m'a conduit au piége, et qui, demain, se passionnera peut-être pour les lettres de Voiture!

Boisrobert ne s'opposa point à ce que le sieur de Balzac fît son testament, qui devait sans doute ajouter quelques plaisans détails à ce prétendu supplice, dans lequel les apothicaires de Faret étaient appelés à jouer un rôle important.

Le cardinal de Richelieu dit, à ce sujet,

qu'il serait bien aise de connaître la figure que ferait le *Socrate chrétien* à l'heure de la mort. Ce bon mot, qui rappelait un ouvrage de Balzac, annoncé depuis long-temps dans la littérature, courut de bouche en bouche et disposa mieux les spectateurs à goûter la scène qui se préparait pour leur divertissement.

Cependant le pauvre Balzac, pleurant ses péchés, se frappant la poitrine et demandant au ciel la grâce de faire une fin chrétienne, avait été couché sur une table et lié par le milieu du corps. On releva les manches de son pourpoint, et on abaissa ses bas sur ses talons, de manière à découvrir la place des grosses artères; ensuite, on lui comprima les quatre membres par de fortes ligatures qui ne lui arrachèrent que des soupirs.

Bautru s'approcha de lui avec les aides-chirurgiens, que Balzac ne pouvait voir, ayant toujours les yeux couverts d'un ban-

deau; mais le malheureux comprit que le moment fatal était arrivé, quand il sentit qu'on lui tenait les bras et les jambes, quand il entendit le cliquetis des lancettes qu'on aiguisait pour l'épouvanter davantage. Il faillit s'évanouir, et pourtant il espéra se rattacher à la vie, en faisant signe qu'il voulait parler.

— Parlez donc, monsieur de Balzac, lui dit Bautru avec dureté, mais tâchez d'être moins prolixe qu'en vos ouvrages.

— Mon Dieu! me faudra-t-il mourir sans être confessé et absous par un prêtre? s'écria le moribond.

— Confessez-vous à haute et intelligible voix, reprit Boisrobert en se tournant vers Richelieu : il y a ici un prêtre qui vous entend et vous baillera une absolution qu'envierait le roi de France.

— Nous pouvons, nonobstant, commencer l'opération, dit Bautru; car une demi-

heure s'écoulera bien, avant que le sang de cet homme soit enfui, et la confession du plus grand criminel ne dure pas si longtemps.

— Commencez votre office, monsieur le bourreau? répondit Boisrobert; monsieur de Balzac, on vous écoute!

Aussitôt Bautru piqua légèrement avec une épingle les membres qu'on avait mis à nu, et, en même temps, quatre jets d'eau tombèrent dans une cuve, pour imiter l'irruption du sang par quatre blessures, pendant qu'on versait du vin tiède sur les bras et les jambes du patient, qui avait poussé un grand cri et ne bougeait plus.

Il y eut un silence d'anxiété dans l'assemblée et parmi les acteurs, atteints, malgré eux, d'une sorte de terreur imprévue, qui résultait de la bonne foi avec laquelle Balzac s'était soumis à ce simulacre d'exécution à mort. Il s'imaginait entendre ruisseler son sang, et le jaillissement de cette eau qu'il

croyait sortie de ses veines, paralysait toute autre idée en son cerveau; il n'avait plus la force de parler, parce qu'il ne pensait plus, ou du moins son esprit agonisant ne songeait qu'à calculer les minutes qui lui restaient à vivre. Un frisson glacé agitait son corps par intervalles; une sueur visqueuse inondait son visage; sa poitrine oppressée se soulevait en sourds gémissemens, et la chaleur vitale abandonnait par degrés ses pieds et ses mains.

C'était un spectacle pénible dont l'issue paraissait peu récréative; le cardinal de Richelieu fronça le sourcil pour la première fois, et des murmures de pitié circulèrent dans les rangs des dames, qui se disaient entre elles que le patient prenait la plaisanterie au sérieux et allait donner un dénouement tragique à la comédie de Boisrobert.

— Hé! hé! monsieur de Balzac, dit l'abbé

qui voulut raviver la gaieté de son public, ne vous endormez pas, s'il vous plaît, avant de nous avoir fait le compte de vos péchés d'orgueil? montrez-vous à la postérité dans un beau testament?

— Léguez votre superbe à quelqu'un de vos confrères d'Académie? ajouta Bautru.

— Décidez quel vin il faudra boire au repas de vos funérailles? reprit Faret.

— Holà! répliqua Boisrobert, mon ami monsieur de Balzac, ne supposez pas avoir répandu tout votre sang: je vous avertirai quand il ne restera que quelques gouttes.

— Monsieur de Balzac, ne vous recommandez-vous pas aux prières de madame Arthénice? dit Bautru.

— Alcinadure! murmura Balzac dont la voix s'affaiblissait. Ma chère Alcinadure, malheur à moi de t'avoir quittée!

— Assez, messieurs! cria le cardinal de Richelieu avec cet accent impérieux qui ne trouvait jamais d'hésitation dans l'o-

béissance. Que l'on cesse ce jeu, ou cet homme est mort!

En effet, Balzac, qui écoutait avec angoisses couler l'eau moins abondamment, éprouvait par la puissance de l'imagination, les symptômes qu'auraient produits la perte graduelle de tout son sang; il avait des vertiges, des tremblemens nerveux, des torpeurs, des anéantissemens; il s'épuisait d'instant en instant, il perdait peu à peu la conscience de la vie : il eût certainement rendu le dernier soupir, si l'eau se fût arrêtée tout à coup.

Sur l'ordre du cardinal, on enleva l'appareil redoutable qui eût frappé la vue de Balzac, au moment où on lui débanda les yeux, en lui faisant respirer des sels et en lui adressant des paroles réconfortantes.

Balzac crut revenir des portes de la mort; il r'ouvrit ses paupières clignotantes, et les referma blessées par l'éclat des lumières;

il étendit sa main tremblante et toucha la robe de Boisrobert, pour s'assurer qu'il vivait encore réellement; il demeura quelques secondes absorbé dans une rêverie où il essayait en vain de renouer le fil brisé de ses souvenirs : il repassait, il mêlait confusément tous les épisodes de cette laborieuse journée; enfin, il regarda, d'un air stupéfait, les objets environnans.

A la vue de cette nombreuse et brillante assemblée qu'il aperçut autour de lui, aux clartés de ces mille bougies qui l'éblouissaient, il se persuada être transporté à la cour des fées.

CHAPITRE XXVII,

OU MADEMOISELLE DE CHENILLAC LAISSE BIEN LOIN DERRIÈRE ELLE L'INCOMPARABLE DULCINÉE DU TOBOSO.

— Où est-il? Où est mon berger? cria de loin une voix qui le tira de son ébahissement et qui l'émut jusqu'aux larmes.

— Alcinadure! répondit-il en se levant avec effort, et en retombant sur les coussins dont on lui avait fait un lit.

— C'est moi! c'est ta bergère! dit made-

moiselle de Chenillac, qui accourut dans les bras de Balzac pâle et chancelant.

— Ah! ma muse, mon Antigone, mon Égérie! je vous revois, et je suis vivant? j'en rends grâce à Dieu!

— Combien je me reproche de vous avoir accusé d'inconstance! Mais j'ignorais tout, je ne soupçonnais pas les embûches qu'on vous avait dressées. Ogier vient de m'apprendre ce qu'on a machiné contre vous... Oh! les méchans, en quel état ils vous ont mis! Et vous, mon fils, mon mignon, pourquoi vous êtes-vous laissé induire en erreur par ces baladins?

— Quoi? qu'est-ce? reprit Balzac interdit et rougissant de honte, dans l'appréhension du rôle ridicule qu'il avait joué. Que s'est-il passé? D'où vient que je vous rencontre ici? Quelles sont ces personnes que je vois? Où suis-je?

— En pleine Académie, répondit Boisrobert qui jugea que la farce était à bout.

Oui, mon cher et honoré confrère, voici devant vous le protecteur de l'Académie française, monseigneur le cardinal de Richelieu, et vos pairs les académiciens, savoir : votre serviteur indigne qui a nom Boisrobert, et rime de mauvais vers, comme chacun sait ; le galant Bautru, qui mord de la langue et n'use pas d'autre plume ; le bonhomme Faret, qui prétend que la source de l'Hippocrène est de vin ; le terrible Claude de l'Estoile, qui n'a jamais fait que les pièces de M. le cardinal, et la satire de tout le monde ; le galant Colletet, qui change de muse autant que de servante...

— C'est-à-dire que j'ai été joué ? interrompit Balzac, à qui cet affront redonna la force de marcher vers le cardinal en s'appuyant sur le bras d'Alcinadure qui le contemplait avec mélancolie.

— Vous vous êtes joué de l'Académie, et l'Académie vous a joué en vous donnant une dose de Boisrobert.

— Il suffit, monsieur; je sais en quels temps je dirai son fait à l'Académie. Mais cette Arthénice m'avait donc vendu, comme Judas vendit son maître? Je voudrais voir si elle m'oserait aborder en face!

— La voici qui vous baise les mains en remerciement des lettres que vous lui avez écrites, répliqua Bautru qui distribuait à la ronde ces lettres, remarquables par leurs grossières fautes d'orthographe.

— Comment! s'écria Balzac, dont le visage devint pourpre: cette Arthénice, c'était vous? la correspondance partait de votre main, monsieur?

— Que vous en semble? vous plaira-t-il de faire imprimer mes lettres et vos réponses, pour les opposer au fameux recueil d'Héloïse et d'Abélard?

— Monsieur le cardinal, vous avez été témoin de ces iniquités! dit Balzac, dont la pose, le geste et la voix ne manquaient pas d'une certaine noblesse dans cette

plainte, que le cardinal trouva juste et convenable en se reprochant d'avoir prêté les mains à cette longue dérision, exercée contre un écrivain de mérite.

— Vous, monseigneur, dont on admire le grand esprit! ajouta mademoiselle de Chenillac, qui, par cette flatterie, disposa plus favorablement encore le cardinal pour l'auteur du *Prince;* vous, qui connaissez les honneurs qu'on doit aux gens de talent, avez-vous pu consentir à cette indécente mascarade?

— Madame, reprit le cardinal qui méditait déjà une nouvelle disgrace pour Boisrobert, le sieur de Balzac s'étant raillé de l'Académie française, qui le recevait dans son sein, l'Académie s'est révoltée contre cet ingrat enfant d'adoption, et les facéties qu'on a inventées par ressentiment n'ôtent rien à la valeur de cet académicien malgré lui.

— Académicien! répartit Balzac avec ai-

greur, je serais plutôt nécromancien, arithméticien, ou péripatéticien !

— M. de Balzac se rend justice à soi-même en refusant la récompense qu'on lui accorde pour ses livres, lesquels appartiennent en propre à mademoiselle de Chenillac, dit Bautru qui vint au secours de l'embarras de Boisrobert.

— Croyez-moi, monsieur de Balzac, dit en souriant le cardinal qui se mit en avant pour pacifier ce différend, oublions nos torts réciproques, et demeurons amis et académiciens : je vous promets de prendre votre parti à l'avenir, et de réaliser les promesses de l'évêque de Luçon au petit Jean-Louis Guez.

— Monseigneur, répliqua l'obstiné Balzac, envoyez quérir le coupe-tête, s'il vous plaît, mais ne me forcez pas d'être d'une Académie pleine de mes ennemis !

— De par tous les diables ! vous en serez pourtant, interrompit Boisrobert, et voici

la déclaration en forme que vous avez signée ce matin, qu'il vous en souvienne, par laquelle vous vous reconnaissez duement académicien.

— C'est bien ma signature! répartit Balzac, qui cherchait par quels moyens on la lui avait extorquée; mais je n'ai pourtant jamais rien signé de semblable!

— Vous avez, ce me semble, invoqué les sauves-gardes et prérogatives de l'Académie auprès de certain chef de brigands, qui vous attend peut-être au passage pour vous restituer ce papier. Ce n'est pas le seul service qui vous revient de votre qualité d'académicien. Sans ce titre, M. le cardinal vous pourrait demander raison des lettres que vous échangez avec les Pays-Bas, l'Espagne, l'Allemagne et autres pays brouillés avec la France...

— Eh, monseigneur! dit vivement mademoiselle de Chenillac, qui craignait l'effet de ces adroites insinuations de Boisrobert,

il n'est personne en France de plus dévoué à votre Éminence que le sieur de Balzac : nous serons donc de l'Académie, si c'est votre bon plaisir.

— Je suis sensible à cette docilité de sa part ! répondit avec aménité Richelieu, qui ne doutait pas que Balzac ne lui fût acquis dès ce moment, et qui n'était pas éloigné de sacrifier à ce dernier le fidèle Boisrobert, par un mesquin sentiment d'amour-propre satisfait ; oui, monsieur de Balzac, je me réjouis de vous voir des nôtres, et je me flatte que vous me viendrez voir à Paris, en mon Palais-Cardinal, afin que nous nous entretenions de vos excellens écrits.

— Monseigneur, dit l'intrépide Bautru, vous invitez par-là, dans la personne de Balzac, son secrétaire, le prieur Ogier, et sa gouvernante, mademoiselle de Chenillac, qui ne sont pas étrangers aux écrits que vous vantez...

— Mes paroles n'ont pas besoin de com-

mentaires, reprit le cardinal en imposant silence à Boisrobert qui se fût aussi hasardé à ridiculiser le rival qu'il rencontrait dans les bonnes grâces de son maître. Je suis charmé de vous retrouver, monsieur de Balzac, ajouta Richelieu qui avait résolu de gagner celui qu'il dédaignait auparavant; vous savez de longue main ce qu'on pense de vous et de votre merveilleux style; mais vous ne savez pas le bien qu'on vous veut faire. Ce sera une légère réparation des impertinences qu'on s'est permises à l'égard d'un homme de votre trempe. Ainsi, ne vous faites pas faute de me désigner la chose qui vous plairait le mieux, et, fût-elle de conséquence, je vous donne ma foi que je vous l'accorderai sur-le-champ, pour vous témoigner le cas particulier que je fais des beaux-esprits.

— Il me plairait de retourner en ma maison de Balzac, répondit brusquement le rancuneux Angoumois, et qu'on m'y laissât

en repos ; or, je vous prie de m'accorder un carrosse pour partir tout à l'heure.

— Soit, monsieur, répliqua le cardinal piqué d'avoir perdu ses caresses sur ce buisson d'épines : il sera fait ainsi que vous le désirez.

Le cardinal fit un signe, et un écuyer d'écurie vint recevoir ses commandemens.

Balzac avait saisi le bras d'Alcinadure, et s'éloignait déjà, le visage renfrogné, sans saluer personne, ni remercier le cardinal ; mais il rencontra une espèce de paysan qui se posa devant lui après l'avoir examiné, et qui le retint par la manche avec des marques de respect singulier, comme pour réclamer de lui aide et protection ; car ce quidam était poursuivi par des Suisses de la garde du cardinal, quoiqu'il n'eût pas l'air d'un malfaiteur, ni d'un homme dangereux.

— Je vous retrouve enfin, monseigneur !

s'écria ce paysan qui parlait très purement sa langue sans aucune trace de patois tourangeau; je vous supplie de faire ce que vous m'avez promis.

— Quel est cet homme, et que veut-il de moi? dit avec impatience Balzac, qui redoutait un nouveau piège.

— Eh! m'avez-vous déjà oublié, monseigneur? c'est moi qui vous prêtai ma robe de Saint-François au hameau de Tourier, où vous étiez descendu à la suite d'une aventure que vous savez bien, et que je n'aurai garde de divulguer...

— Ne m'importune pas davantage de ces contes bleus! interrompit Balzac en le menaçant : va-t-en dire à ceux qui t'envoient, que je vais écrire contre eux un livre d'invectives que je dédierai à l'Académie française?

— C'est mal agir envers un pauvre diable de moine, monseigneur, et un si grand cardinal devrait être plus reconnaissant

des bienfaits : mon froc, ce me semble, ne vous pesait pas trop sur les épaules.

— Mieux eût valu me couvrir d'une robe infectée de peste, car je fusse mort avant tant d'humiliations ! Mais que penses-tu donc que je sois ? Quelle promesse t'ai-je faite ? Est-ce malice ou simplicité dans ton intention ?

— Hélas ! monseigneur, vous êtes l'illustre cardinal de Richelieu, et je vous ai sollicité de me métamorphoser de cordelier en feuillant, avec un bénéfice qui me permette de dire quantité de messes à votre profit...

— Tu diras tes messes dans une bonne abbaye de trois mille livres de revenus, lui cria Richelieu qui s'était fait raconter une seconde fois par Bautru la rencontre du frère quêteur chez un habitant de Tourier. C'est à moi de tenir la promesse que M. de Balzac a faite en mon nom, et je le prie de tenir à son tour celle que je fais au sien, de ne jamais paraître en cour tant que vi-

vra et gouvernera le cardinal-ministre.

— Viens, Ogier! dit Alcinadure au prieur avec un regard langoureux, qui se partageait entre Balzac et lui : retournons à nos moutons !

— Ainsi finit la passion de Jean-Louis Guez, sieur de Balzac! s'écria Boisrobert.

— Et ledit sieur de Balzac, après avoir été crucifié par les académiciens, ajouta Bautru, ne ressuscitera pas le troisième jour, pour monter dans les carrosses de M. le cardinal, protecteur de l'Académie française.

CHAPITRE XXVIII,

OU L'ON AURA SUJET DE GÉMIR SUR L'INSTABILITÉ DES GRANDEURS LITTÉRAIRES.

Jean-Louis Guez retourna dans sa retraite de Balzac avec son secrétaire Ogier et sa bergère Alcinadure ; mais bientôt après, comme le secrétaire prétendait faire valoir sa supériorité sur son maître, mademoiselle de Chenillac n'hésita pas à lui conseiller de renoncer à un emploi qui n'était

pas en rapport avec son mérite, et qui devenait incompatible avec leur position mutuelle. Le *petit père* Ogier alla donc docilement prêcher le carême à Paris, réciter des vers galans dans les ruelles, et se distraire du souvenir d'Alcinadure dans les ambassades auxquelles Bautru le fit attacher, en mémoire du rôle muet qu'il avait accepté dans la comédie du château d'Arthénice.

Mademoiselle de Chenillac était plus jalouse que jamais de son berger ; elle craignait qu'on le lui enlevât encore, et, pour le garder, elle aurait construit des fortifications, creusé des fossés et levé une armée. Mais Balzac n'aspirait plus qu'au repos et à la résidence ; il ne fut pas moins effrayé que sa geôlière, à l'idée du compliment qu'il serait tenu de faire à l'Académie, où il était entré malgré lui. Il eut recours à l'intervention de ses amis littéraires, pour obtenir d'être dispensé de ce compliment et du voyage que l'Académie

pouvait exiger de lui, par un nouveau complot de Bautru et de Boisrobert : il écrivit donc à l'Académie pour la remercier de l'avoir *mis dans son corps sans l'obliger de venir à Paris*, et il envoya même à un académicien, Hay du Châtelet, quelques ouvrages de sa façon, en le priant de les lire en séance académique. Boisrobert triomphait : Balzac se reconnaissait de lui-même bon et véritable académicien.

Mais la vogue de Balzac diminuait tous les jours : la réputation de Voiture avait éclipsé celle de l'auteur du *Prince* et des *Lettres*. A l'indifférence succéda l'oubli. Pourtant, Jean-Louis Guez écrivait toujours sous la dictée et l'inspiration de mademoiselle de Chenillac, dans un tête-à-tête perpétuel avec cette dame qui porta la houlette jusqu'au tombeau.

Balzac, restéveuf, tomba dans une dévotion outrée, et, transformant son orgueil en humilité chrétienne, il ne songea plus

qu'à faire une mort édifiante pour expier le scandale de sa vie glorieuse : il voulut être enterré à Angoulême, dans l'hôpital de Notre-Dame-des-Anges, *aux pieds des pauvres qui y étaient déjà inhumés*, et il fonda, par testament, un prix bisannuel de cent francs à l'Académie française, pour le meilleur discours sur un sujet pieux.

Ce fut, dit-on, Boisrobert qui lui souffla, par l'entremise de son confesseur, cette espèce d'amende honorable à l'Académie qu'il avait dédaignée autrefois.

APPENDICE.

Les véritables *Aventures du grand Balzac* rappellent souvent, nous ne pouvons nous le dissimuler, celles de Don Quichotte dans le château du duc et surtout celles du *petit* Poinsinet, si fameux dans le dernier siècle par sa crédulité qui le rendit le héros d'une foule de scènes comiques qu'on appela *mystifications* ou *poinsinettades*. Ces mystifications, poussées quelquefois au-delà des bornes, d'autant plus qu'elles tombaient sur l'homme le plus naïf et le plus candide de son temps, faisaient les délices de la cour et de la ville; elles se succédaient si nombreuses et si variées, qu'un de leurs

plus malins auteurs, Jean Monnet, directeur de l'Opéra-Comique de Paris, eut l'idée de les recueillir pour en transmettre le récit incroyable à la postérité : Jean Monnet les publia ou plutôt les cacha à la suite de ses *Mémoires*, qui ne sont plus guère connus que de son émule et ami, le respectable doyen des vaudevillistes français, Jean Sauvage.

On parle des *mystifications du petit Poinsinet*, mais personne ne sait où les trouver, les *Mémoires* de Jean Monnet étant presque aussi ignorés que ses opéras-comiques et des raisons de convenance l'ayant obligé à désigner seulement par une initiale le nom de sa victime. Nous croyons devoir mettre en présence des *aventures du grand Balzac* quelques unes des *mystifications* de son illustre successeur, pour que l'on puisse juger de la différence des époques et des génies ; nous conserverons même le style négligé et par trop opéra-comique de Jean Monnet,

parce qu'il ne manque pas de naturel et de gaîté : ce style ajoute aussi à la couleur locale, et l'on croit assister aux *mystifications* dont la naïveté de Poinsinet faisait les frais dans la société des auteurs de la Foire. Pour rire un peu de ces facéties, on est forcé d'oublier que le pauvre mystifié, las de la vie de tortures qu'il menait à Paris, s'expatria pour aller chanter l'opéra-comique en Espagne et se noyer dans le Guadalquivir.

Quelque temps avant la grande révolution que l'esprit philosophique a faite dans nos mœurs, c'est-à-dire, il y a quinze à vingt ans * : lorsqu'il était encore reçu de rire un peu dans les sociétés, et même à la Comédie ; lorsque les femmes, qui font semblant de lire *l'Interprétation de la nature*, et pareils livres scientifiques, lisaient, de bien meilleure foi, *Tanzay et Néardané, le Sopha, Misapouf*, et quelques autres ouvrages de ce genre, qui ne s'attendaient guère à être remplacés par l'*Encyclopédie*, il existait à Paris un

* Ceci fut écrit vers 1770.

petit homme qui faisait les délices d'une société de persifleurs. Il était plus plaisant que Ragotin du *Roman comique*, non moins orgueilleux, aussi mauvais poëte; et, par un contraste bizarre, il alliait à la malice d'un singe l'imbécillité d'un oison; mais peu de personnes avaient le secret de son caractère de folie originale. La nature semblait avoir pris plaisir à rassembler en lui ses caprices les plus étranges. Il lui échappait souvent des saillies assez heureuses, pour qu'on fût tenté de lui supposer de l'esprit; mais d'un autre côté, c'était une absence totale de sens commun, une ignorance qui tenait du prodige, et des prétentions plus étonnantes encore, parce qu'elles s'étendaient à tout. Depuis son enfance, il n'avait lu que les romans nouveaux et les vers du *Mercure* dont il s'aidait merveilleusement pour composer ce qu'il appelait des poésies. On conçoit que de pareilles lectures n'avaient pas peu contribué à sa profonde ignorance. Les usages de la vie, le cours ordinaire des choses, les bienséances du monde, tout lui était étranger, hors le secret de coudre de mauvaises rimes à de la prose. Joignez à toutes ces belles qualités une fatuité sans exemple, une poltronnerie qui ne peut se comparer à rien; enfin, une figure qui naturellement inspirait d'abord l'envie de rire à quiconque le voyait pour la première fois : vous aurez une idée assez juste de cet étrange petit homme. Il se croyait aussi très plaisant, et il faut convenir qu'à bien des égards ce n'était pas la plus mal fondée de ses prétentions. Il avait dans le son de sa voix l'inflexion emphatique d'un

mauvais comédien de province; on voyait dans toute sa démarche l'arrogance d'un nain qui croit grandir à proportion qu'il tient la tête haute, qu'il élève en même temps ses sourcils, et qu'il se hausse sur ses pieds. Quoique les siens, petits, courts et ronds, ne parussent pas avoir été faits pour servir de base à un corps humain, il se piquait de danser avec grâce; il eût été difficile de lui faire avouer qu'il pût manquer de génie pour aucune sorte de talens. L'extrême mobilité de ses yeux, qui semblaient s'élancer hors de leur orbite, annonçait assez le désordre de son petit cerveau, qui se manifestait encore par une physionomie presque toujours étonnée, sans le moindre sujet de surprise. Au reste, il ne manquait jamais d'aller au-devant des piéges qu'on lui tendait, et l'on ne pouvait trop admirer la facilité avec laquelle il y retombait sans cesse. Avec ce caractère bizarre, on imaginera sans peine que le petit homme, dévoué de lui-même au ridicule, ne tarda pas de devenir le héros d'une foule de plaisanteries.

Un jour on le mena souper chez des *filles* qu'on eut soin de lui annoncer comme des demoiselles du plus grand ton. L'une d'elle était, à ce qu'on lui dit, très richement entretenue par un des principaux officiers des mousquetaires noirs. La vive impression de la joie qu'eut le nouveau Ragotin de se trouver en si bonne compagnie, l'aurait rendu presqu'aimable, si son ingrate nature n'eût repoussé tout ce qui pouvait l'adoucir; mais sa vanité n'y perdit rien. Elle fut même gonflée à l'excès par les caresses que lui faisaient à l'envi toutes les demoi-

selles, qui savaient d'avance leur rôle : elles s'extasiaient à tous les bons mots que le petit homme croyait dire, et l'enivrèrent complètement de vin, de désir et d'orgueil. On lui fit réciter plusieurs pièces de vers qui furent toutes fort applaudies, et rien n'était plus plaisant à voir que les efforts d'esprit qu'il faisait pour plaire à des filles qui, tout au plus, savaient lire.

Le souper tirait à sa fin, lorsqu'on entend tout à coup un grand bruit à la porte de la rue. A la consternation simulée d'une des demoiselles, le pauvre petit homme est saisi d'une frayeur très réelle. Cette frayeur augmente sensiblement à l'apparition du redoutable officier des mousquetaires qui, se promenant à grands pas dans la salle où l'on mangeait, lançait sur toute la compagnie des regards jaloux et furieux. Un des convives le pria de vouloir bien se mettre à table et de prendre part à la gaîté générale, qu'il ne voulait pas sans doute troubler. La réponse de l'officier fut foudroyante pour Poinsinet, qui ne s'attendait pas à se voir seul en butte à sa mauvaise humeur, et qui déclare en bégayant qu'il n'est pas dans l'usage de se battre après souper, que d'ailleurs il est pénétré d'un profond respect pour messieurs les officiers des mousquetaires, et qu'il a droit.. de les respecter particulièrement. Tout le sérieux de l'officier eut beaucoup de peine à ne pas échouer contre la terreur qu'il inspirait à son petit rival. Il sort, en lui promettant bien de le retrouver, et en lui jetant un coup d'œil terrible. Le souper terminé, lorsqu'il fut question de descendre et

de gagner la rue : « —Messieurs, messieurs, dit Poinsinet d'une voix tremblante, si ce fier-à-bras nous avait tendu sur l'escalier quelques pièges ! » On applaudit à sa prudence et l'on feint d'avancer avec les plus grandes précautions ; cependant le petit homme a grand soin de ne descendre que le dernier.

Il est à peine dans la rue, qu'il se voit tout à coup environné d'épées nues qui se croisent en tous sens autour de sa petite personne. Lui-même, il avait mis l'épée à la main, plutôt par un mouvement de terreur, que pour se défendre : en effet, loin d'en faire aucun usage, il attendait dans un stupide étonnement, la fin de cette tragédie. La nuit et la frayeur lui avaient tellement offusqué les yeux, qu'il ne reconnaissait plus aucun des acteurs. Cependant les voisins, qui n'étaient pas du secret de la plaisanterie, commençaient à se mettre aux fenêtres, et plusieurs, effrayés sans doute de ce grand cliquetis d'épées nues, criaient : *A la garde !*

Les suites du jeu pouvaient donc devenir sérieuses. Un des acteurs, frappé de cette réflexion, imagine de saisir, d'un bras vigoureux, le tremblant Poinsinet, et l'entraîne loin du lieu de la scène. Là, le tirant à l'écart, avec beaucoup de mystère, il lui dit du ton le plus propre à le convaincre : « —Morbleu ! mon ami, quel terrible coup d'épée tu viens de porter ! l'officier en a pour la vie. Fuyons au plus vite, il n'est pas prudent de rester la nuit près d'un cadavre » Notre petit spadassin passant tout à coup de l'excès de la peur à l'audace la moins vraisemblable, se persuade la

chose, au point de répondre : — Tu l'as donc vu? mon ami, tu l'as donc vu? On l'emmène comme en triomphe, en ne lui parlant que de sa bravoure, et de la terrible quarte sous les armes qu'il a portée à son ennemi. De temps en temps, néanmoins, on lui rendit un peu de frayeur, en feignant de craindre qu'il ne soit blessé. Un des convives le mène coucher chez lui; et le nouveau brave est à peine endormi, qu'on a soin de percer à grands coups d'épée ses habits de part en part. Le lendemain, dès qu'il s'éveille, on ne manque pas de lui rappeler l'effroyable aventure de la nuit. On lui dit que c'est un miracle qu'il soit échappé d'une action si chaude, sans aucune blessure, et qu'infailliblement ses habits doivent être criblés. Le petit homme s'empresse aussitôt de les visiter, et s'évanouit à la vue du danger qu'il croit avoir couru.

Cependant il est question de savoir ce que l'on dit à Paris de la mort de l'officier. On affecte les plus grandes inquiétudes; on sort pour aller s'instruire, on revient avec les nouvelles les plus accablantes : « On commençait à soupçonner l'auteur du meurtre, et bien des gens au Palais-Royal voulaient que ce fut un assassinat, attendu la force et la bravoure si reconnues du défunt. Le guet à cheval et le guet à pied marchaient, disait-on, nuit et jour pour pouvoir s'assurer du meurtrier » Poinsinet, plus mort que vif, imagine pour se dérober aux poursuites de la justice, de se faire enfermer à Saint Lazare. Il conjure un des acteurs de vouloir bien le mener dans cette maison de pénitence, en se faisant passer pour un de ses parens.

L'idée paraît d'abord si plaisante, qu'on le conduit en effet à Saint Lazare. Il se jette aux pieds du supérieur, et lui demande par pitié d'être renfermé dans sa maison. Le prétendu parent joint ses prières aux siennes, disant que quelques mois de correction pourront faire rentrer dans le bon chemin un jeune homme qui a eu le malheur de s'égarer. Le supérieur convient que la physionomie du coupable dépose évidemment contre lui, et qu'il ne paraît que trop digne des châtimens auxquels il veut se soumettre; mais qu'on ne peut le recevoir à Saint Lazare sans un ordre du ministère.

Poinsinet désespéré se détermine à sortir de France, et se trouvant à côté de la Foire Saint-Laurent, il espère qu'étant un des auteurs de l'Opéra-Comique, Monnet, directeur de ce théâtre, voudra bien lui prêter quelqu'argent pour faire son voyage. On le fortifie dans cette idée; mais à peine il est entré dans la première cour de la Foire, qu'il est arrêté par un prétendu exempt des maréchaux de France, muni d'un signalement qu'il fait semblant de lire, et dont le seul examen du sujet lui confirme l'exactitude. Poinsinet fort effrayé demande, d'une voix défaillante, pourquoi on l'arrête? «—Pour avoir assassiné de vingt-deux coups d'épée, hier soir, dans la rue Saint-Honoré, M. ***, officier des mousquetaires, lui répond l'exempt en lui mettant les menotes; et grâce au ciel, vous serez pendu mardi prochain, à ce que j'espère.» C'était un samedi, et le malheureux petit homme, qui n'avait plus que trois jours à vivre, demande où l'on va le conduire? «—Où vous voudrez, jusqu'à sept

heures du soir, répond l'exempt, mais ensuite au Châtelet, au cachot et au secret.» Poinsinet le supplie de vouloir bien, en attendant, le mener au Palais-Royal.

Il espérait y rencontrer quelques-uns de ses amis, qui pourraient le tirer de ce mauvais pas. Le criminel innocent, dont toutes les démarches étaient dirigées, sans qu'il s'en doutât, ne manqua pas de trouver ceux qu'il cherchait, « — Je dois être pendu mardi, et voilà mon garde, dit-il à voix basse à l'un d'eux. — Pendu mardi? cela est bien preste, et la chose me parait impossible. — Rien n'est pourtant plus vrai, mon ami. La juridiction des maréchaux de France est terrible ; il n'en est point de plus expéditive : jamais de grâce à ce sévère tribunal ! » En disant cela du ton de l'homme le plus persuadé, Poinsinet ne faisait que répéter ce que son garde lui avait dit en chemin. Il demandait très instamment du poison, pour se dérober à la répugnance qu'il avait eu toute sa vie de mourir étranglé. Quelquefois cependant il semblait se résigner à son sort. Il se bornait à désirer que l'exécution fut anonyme, et que sa famille eut le crédit de faire supprimer la publication de la sentence. Mais ce qui paraissait l'agiter de la plus cruelle frayeur, c'était l'horreur d'être disséqué après sa mort.

Son imagination ne pouvait se familiariser avec l'idée de cette dissection. On compâtissait à ses craintes sur tout le reste, mais il parut plaisant de lui tenir rigueur sur cet article : c'était, lui disait-on, une grâce qu'il ne devait jamais espérer, vû le religieux préjugé

qui privait les chirurgiens des cadavres de l'hôpital, et qui n'accordait aux progrès de l'anatomie que ceux des malfaiteurs. «—Cela serait bon, reprit-il, (et ce fut la première fois que le danger le rendit modeste) cela serait bon, si j'étais un bel homme! » On lui répondit que personne ne pouvait lui contester qu'il ne fut fort laid, mais que la beauté d'un sujet d'anatomie ne consistait pas dans la proportion des traits; que cette science ne s'arrêtait point à l'écorce, et que même une conformation un peu monstrueuse ne pouvait le rendre qu'un sujet plus brillant pour un amphithéâtre. Son esprit, loin de s'éclairer sur l'absurdité de ses appréhensions, frémissait de toutes ces folies; il croyait déjà sentir la pointe du scalpel. L'aliénation de ses idées en tumulte, et le vif sentiment d'effroi qui se répandit sur toute sa figure, firent enfin sentir que le jeu avait été poussé trop loin.

On jugea qu'il était à propos de faire intervenir un nouvel acteur, pris au hasard dans la foule des personnes qui se promenaient au jardin. Cet acteur, qu'on eut bientôt mis au fait, vint lui annoncer, avec beaucoup de circonlocutions et de ménagement, non pas une grâce (ce qui aurait pu lui causer une révolution dangereuse), mais un sursis qui lui permettait de jouir de sa liberté, et le garde, au même instant, disparut,

Poinsinet, malgré le sursis, ne fut pas tranquille de long-temps; il ne cessait de regarder autour de lui, pour s'assurer qu'il était véritablement libre. Enfin ne pouvant se guérir de la crainte, et persuadé de plus en plus qu'il avait tué l'officier, il dit à ceux qui l'ac-

compagnait : «— Me conseilleriez-vous, mes amis, de me fier à ma prétendue liberté, et d'attendre que de nouveaux indices viennent me replonger dans l'abîme d'où je suis à peine sorti? Non, non, messieurs, je ne m'exposerai pas à ce danger. Adieu, je pars! » Et véritablement il partait. On l'arrêta, en lui disant que peut-être il était observé, et qu'une fuite précipitée pourrait fournir contre lui les seules preuves décisives qu'il eût à craindre. On revint sur ce signalement exact et terrible, dont l'impression, si marquée sur lui, comme on l'a vu, subsistait encore : « Ce signalement pouvait être consigné à toutes les barrières et le faire arrêter de nouveau, précisément par l'empressement qu'il mettrait à s'enfuir. » Le petit homme convint qu'on avait raison. Il souhaita le bonsoir à la compagnie, en disant que le lendemain ce maudit signalement ne l'inquiéterait plus,

Le petit homme ne devait à la nature, peu libérale à son égard, que d'assez beaux cheveux blonds, dont sa tête était bien garnie. Dans la frayeur qui l'agitait encore, il imagina de les cacher sous une vaste perruque noire, qu'il emprunta d'un clerc de notaire. Il se noircit en même temps les sourcils avec du liége brûlé et de l'huile; il emprunta du même clerc un vieil habit noir; mais comme le clerc était fort grand, et Poinsinet démesurément petit, cet habit lui servait en quelque sorte de robe de chambre.

Dans cet équipage, qui le rassurait contre ses craintes, il va voir un de ceux qui avait eu le plus de part à ses aventures de la veille. Celui-ci feint de le mé-

connaître, et le petit homme ne se sent pas de joie d'être méconnu. Cependant, pour lui déssiller les yeux sur l'absurdité de ses frayeurs, on l'engage dans un souper, où se trouvent en personnes, et le prétendu garde des maréchaux de France qui l'avait arrêté, et celui qui était venu lui annoncer qu'il était libre, et même le formidable officier des mousquetaires, dont il se croyait homicide. Poinsinet, persévérant dans son trouble, non seulement ne reconnait pas l'officier qu'il a tué, mais lui raconte à lui-même comment il a eu le malheur de lui porter une botte terrible, et de l'étendre sur le carreau.

Comme on voyait donc que le petit homme ne voulait pas absolument se désabuser de toutes ces visions, un d'eux faisant semblant de parler à l'oreille du prétendu garde, mais parlant assez haut pour que Poinsonet pût l'entendre, demande si véritablement l'affaire est assoupie, de manière que Poinisnet n'ait plus de risque à courir. Le prétendu garde affecte de ne pas répondre positivement : il convient qu'il y a encore quelques mesures à garder ; il ajoute qu'il ne faut pas que Poinsinet se montre encore trop publiquement, qu'il fera bien, surtout, de conserver l'espèce de masque dont il est affublé, et qui le rend très difficile à reconnaître. « — Mais, lui réplique aussitôt l'homme qui feint toujours de lui parler à l'oreille, si par malheur on vient à découvrir que, sous cette méchante perruque noire, notre ami cache ses beaux cheveux blonds si bien désignés dans son signalement, cela ne fournirait-il pas contre lui un supplément de

preuves suffisant pour le faire arrêter de nouveau ? » Le garde répond qu'en effet cela pourrait tout réveiller. A ces mots, le petit homme retombant dans ses extravagantes frayeurs, s'écrie : « — Ah ! messieurs, je vous entends bien : il n'est que trop vrai que ces maudits cheveux pourraient me jouer quelques mauvais tours, et j'en dois le sacrifice à ma sûreté. » Il ôte aussitôt sa perruque, et donne lui-même le premier coup de ciseau dans ses cheveux. La compagnie alors achève de lui rendre le bon office de le tondre complètement ; et comme le garde mit aussi la main à l'ouvrage, Poinsinet ne se lassait pas de lui témoigner sa reconnaissance, et de dire tout bas à ses amis : « — Voyez comme il y a d'honnêtes gens partout ! Ce galant homme veut bien m'aider lui-même à me soustraire à la rigueur du tribunal dont il est le ministre. Je n'oublierai de ma vie ce trait d'humanité. »

Le temps enfin désabusa, non sans peine, le héros de cette farce tragi-comique, de l'homicide dont il s'obstinait, par vanité, à se croire coupable. Mais comme, malgré tout le tourment que lui donna cette facétie, outre la perte de ses cheveux, il ne pût se résoudre à se détacher des mauvais plaisans, dont il était la victime ; il donnait toujours tête baissée dans tous les panneaux qu'on voulait lui tendre.

Un jour il fut invité à diner chez un suisse des Tuileries. On avait attaché à la poche d'un des convives, qu'il n'avait jamais vu, une clef entourée d'une gance d'or. Poinsinet remarqua cette distinetion, et dès ce

moment se fit l'idée la plus imposante du personnage, qu'on lui dit être le comte de Truches, premier chambellan du roi de Prusse. Pendant le dîner, on invita M. le comte, en supposant qu'il n'y eût pas d'indiscrétion, à faire part à la compagnie des raisons qui pouvaient l'amener à Paris. M. le comte, avec l'air composé du mystère, répondit, qu'il n'avait d'autre objet que de voyager. Un des convives, en lui demandant pardon de lui avoir fait une question évidemment indiscrète, fit entendre à la compagnie qu'un homme aussi important que M. le comte ne se déplaçait pas sans motif. Le chambellan alors eut l'air de se déboutonner un peu; il convint qu'en effet il s'était chargé à regret d'une commission assez délicate. Elle consistait à trouver pour le fils du roi de Prusse un gouverneur français, en état de cultiver les belles espérances que donnait le jeune prince, et digne d'occuper une place qui lui assurait les plus grands honneurs avec la plus brillante fortune. La compagnie parut étonnée que le roi de Prusse ne se fut pas déterminé de lui-même, ou pour M. de Voltaire, ou pour M. de Montesquieu. Le comte de Truches allégua différentes raisons qui s'opposaient à ce choix, en convenant toutefois de tout le mérite de ces deux grands hommes. Chaque convive proposa quelque sujet, et sur chacun on trouvait toujours des difficultés plus ou moins graves. Enfin quelqu'un dit, que, si Sa Majesté prussienne pouvait n'être point arrêtée par la trop grande jeunesse, il connaissait un grand sujet à qui cette place conviendrait mieux qu'à personne. Le comte de Truches ayant

répondu que son maître n'était retenu par aucun des préjugés ordinaires, on lui nomma Poinsinet comme un homme de génie, qu'il devait connaître, tout au moins de réputation. Le comte protesta qu'on parlait en effet beaucoup de M. Poinsinet à Berlin, et qu'il serait enchanté de le connaître. Il ajouta qu'on avait joué vingt-deux fois de suite, à Postdam, un opéra-comique charmant dont il était l'auteur ; que le roi de Prusse lui-même n'avait cessé d'y applaudir, et que lui, comte de Truches, serait très flatté d'être présenté à un homme de lettres de cet ordre. Qu'on se représente la joie du petit homme, ainsi flatté par l'éloge le plus conforme à l'opinion qu'il avait de lui-même ! On le fait connaître au prétendu comte ; celui-ci se lève de table pour l'embrasser, et se félicite que le hasard l'ait si bien servi, pour procurer au fils de son maître un gouverneur de ce mérite. On fait l'énumération des dignités, des honneurs, dont le gouverneur du prince royal ne peut manquer d'être comblé. A chaque détail, le petit homme commence à prendre plus d'importance, et chaque convive encourage encore la vanité du personnage, en lui demandant d'avance sa protection. Peu s'en faut que Poinsinet ne protège déjà le comte de Truches lui-même. On demande au comte s'il a des pleins-pouvoirs, et s'il est sûr de l'agrément du roi pour la personne qu'il aura choisie. Il dit, que non seulement il a tous les pouvoirs nécessaires, mais qu'à l'instant même, selon les ordres qu'il a reçus, il va conférer au futur gouverneur l'ordre du mérite. On fait venir un large ruban jaune

qu'on lui attache en effet d'une épaule à l'autre, qu'on lui dit être le cordon de l'ordre. L'ivresse du nouveau chevalier, à qui toute la compagnie s'empresse de marquer le plus grand respect, n'est pas concevable, et ne saurait se décrire. Un des convives seulement propose une objection qu'on n'attendait point. Il paraît craindre que la religion romaine, dont le chevalier Poinsinet fait profession ne soit un obstacle à sa dignité. Le roi de Prusse voudrait-il que l'héritier présomptif de sa couronne fut élevé par un homme d'une religion qui n'est pas la sienne? Le comte de Truches, feignant un peu de surprise, avoue que dans les premiers mouvemens de son zèle, il n'avait pas fait cette réflexion, et que véritablement cette différence de religion aurait pu faire quelques difficultés, s'il était question d'un sujet ordinaire; mais que vu le rare mérite et la grande célébrité de celui qu'il a le bonheur d'avoir rencontré dans la compagnie, il croit pouvoir répondre que cet obstacle, tout grand qu'il est, ne sera rien moins qu'insurmontable.

Ce fut ainsi que se termina l'aventure la plus brillante qu'ait eu le moderne Ragotin. Il se fit voir, pendant vingt-quatre heures, à toutes les promenades de Paris, décoré de son cordon jaune. Il allait promettant sa protection à toutes les personnes de sa connaissance qu'il pouvait rencontrer, et l'on ne peut être plus fermement persuadé qu'il l'était, d'être gouverneur d'un grand prince qui n'existait pas.

Peu de temps après, Poinsinet fut introduit dans une maison ou se trouvait, par hasard, un homme qui

faisait assez bien des tours de cartes. Poinsinet, toujours aussi neuf qu'un enfant, toujours étonné de peu de chose, regardait ces tours avec une admiration presque respectueuse, qui parut comique aux assistans.

« — Quel est cet homme-là ? dit-il à la personne de confiance qui l'avait introduit dans la maison ? — Je vous dirais là-dessus bien des choses, répondit mystérieusement l'homme interrogé qui connaissait bien le personnage, mais il faudrait que vous fussiez plus discret que vous ne l'êtes. » Poinsinet jura qu'il ne dirait mot. « — Eh bien ! ajouta l'introducteur, en affectant de lui parler à l'oreille, vous entendrez appeler ici cet homme d'un nom qui n'est pas le sien ; son véritable est *Acosta*. C'est un juif portugais fort initié dans les mystères de la cabale, et que la peur de l'Inquisition a fait sortir de Lisbonne. Il se permet quelquefois de faire ici des choses surprenantes ; mais le maître de la maison serait désespéré qu'on en parlât dans la crainte de devenir suspect à la police, ou de voir persécuter ce pauvre juif qu'il aime beaucoup. — Quoi donc ! répliqua Poinsinet, est-ce qu'il y aurait en effet quelque vérité dans tout ce qu'on raconte de la cabale ? — Je ne sais qu'en penser moi-même. Mon usage est de ne rien nier, et de ne rien affirmer témérairement. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai vu ce même homme opérer des choses extraordinaires. »

Poinsinet ainsi préparé, l'introducteur instruit au plus vite la compagnie des opinions qu'il vient d'établir dans la tête du petit homme, et des moyens qu'il ima-

gine pour tirer parti de son imbécille crédulité.

On sert à souper. Poinsinet est placé entre le prétendu magicien et l'introducteur, qui devait lui servir de compère. On ne se permet aucune plaisanterie qui pût faire croire au petit homme que l'on avait le moindre dessin de s'amuser à ses dépens. Mais, vers le milieu du repas, son ami, de l'air de surprise et de vérité le plus naturel, demande tout à coup à la compagnie ce qu'est devenu Poinsinet. Tout le monde, affectant la même surprise, répond : « — Mais en effet, on ne l'a pas vu sortir, cela est fort singulier. Est-ce qu'il se serait trouvé mal ? » Les domestiques pénétrant les intentions de leurs maîtres, entrent dans la plaisanterie et font semblant de chercher partout le petit homme : on les entend monter et descendre ; tous paraissent fort intrigués de cette disparution subite. Poinsinet lui même n'eut pas été sans effroi, si le magicien, en lui serrant le genou, n'eut vite glissé dans son oreille : « — Ne dites mot, laissez-moi faire. Vous en verrez bien d'autres ! » Enfin on suppose que Poinsinet, homme d'ordre et fort rangé, dit-on, a choisi le moment où la conversation était le plus animée pour s'éclipser, sans que personne y prit garde, afin de rentrer chez lui de bonne heure. On ne parle plus de lui.

Il ne se tint d'abord que des propos très sensés et très raisonnables ; mais le maître de la maison revient lui-même à Poinsinet pour en dire beaucoup de mal, et prie très sérieusement celui qui l'a introduit de ne pas l'amener davantage. L'introducteur paraît très

piqué du compliment. Il soutient que Poinsinet est homme de bonne compagnie, rempli de mérite et de talens, fait, en un mot, pour avoir ses entrées partout. Poinsinet, qui croit n'être vu de personne, est enchanté d'avoir un tel défenseur. Il ne peut même s'empêcher d'en marquer sa joie au magicien, et lui dit : « — Que ne vous dois-je pas, monsieur ? sans vous je n'aurais jamais été à portée de connaître mes véritables amis. » Le magicien lui promet de le prendre sous sa protection, et, pour lui donner une idée de son pouvoir, il le prévient qu'il va jeter sur tous les convives un esprit de vertige qui l'amusera.

Tout le monde entendait cette conversation, et paraissait ne rien entendre. Chacun en conséquence se livre au délire le plus complet : on paraît étouffer de fumée dans une salle où il n'y a pas de feu, et l'on fait ouvrir toutes les fenêtres, on se parle, et on se répond en propos interrompus. Si quelqu'un demande à boire, on lui présente une serviette, et l'on offre du tabac à celui qui demande de l'huile. La joie du petit homme est inconcevable ; il se persuade qu'il s'est ainsi vengé de tous les tours qu'on a pu lui faire.

On feint de trouver tout mauvais. L'introducteur de Poinsinet, placé, comme on l'a dit, à côté de lui, est le premier à se verser un grand verre d'eau qu'il fait semblant de prendre pour un vin très fort en couleur. Il porte le verre sur ses lèvres, y trouve un goût détestable, et, comme s'il était empoisonné, le jette au visage du petit homme, censé invisible. Celui-ci n'est que mieux confirmé dans l'idée qu'il n'est vu

de personne, ce qui le divertit beaucoup. Toute la compagnie veut goûter de ce même vin qui a paru détestable. Chacun le trouve également mauvais, et Poinsinet est inondé de verres d'eau que l'on jette à sa place supposée vide. Pour surcroit de galanterie, il se trouve encore exposé à recevoir plusieurs soufflets de quelques-uns de ses voisins, qui, feignant de prendre querelle, et d'en venir même aux voies de fait, ne pouvant s'atteindre, font leur champ de bataille de l'invisible Poinsinet, qui reçoit ainsi tous les coups destinés pour les combattans. Le petit homme endure tout avec la patience d'un fakir, plus flatté de l'invisibilité qui le rend témoin d'une pareille scène, que touché de ces petits accidens, qui lui démontrent de plus en plus combien on est éloigné de soupçonner sa présence.

Le bruit de la précédente aventure s'étant répandu dans Paris, c'était, dans toutes les sociétés gaies, à qui aurait une *représentation de Poinsinet invisible*. Le mot était donné dans toutes les maisons, même aux domestiques. Poinsinet arrivait toujours avec le magicien, son protecteur, et personne ne paraissait l'apercevoir, lui ni son ombre. Souvent même l'on affectait d'être très long-temps sans parler de lui. On tenait les conversations les plus sérieuses, et les plus faites pour éloigner toute idée de plaisanterie; ensuite, on servait, et jamais il n'y avait de couvert pour Poinsinet qu'on supposait invisible. Il s'asseyait donc sur une fesse à côté du magicien, et mangeait sur l'assiette de celui-ci. Quelquefois on paraissait étonné du prodi-

gieux appétit d'Acosta, qui mangeait en effet pour deux; mais Poinsinet, pour qui se faisait la scène, y était en apparence le plus étranger.

La confiance du petit homme dans le magicien était si grande que, sur sa seule parole, il n'eut pas délibéré un instant pour se jeter par la fenêtre. Mais il fallait toujours entretenir sa crédulité par quelques merveilles.

A un souper qui se donnait chez B..., le petit homme, qui n'avait pas cessé d'être invisible, s'avisa tout-à-coup de concevoir la passion la plus brutale et la plus empressée pour une femme de la compagnie. Il communiqua ses desirs au magicien, qui lui promit, s'il ne pouvait pas les surmonter, de le mettre à portée de les satisfaire. Cependant il lui conseilla d'essayer auparavant de les modérer par un breuvage magique. Ce breuvage fut un grand gobelet d'urine fournie par une dame de la compagnie qui avoit mangé beaucoup d'asperges. P***, ne soupçonnant pas la nature de ce breuvage, le prit, avec la plus grande confiance, des mains du magicien qui le lui présentait en prononçant quelques mots cabalistiques. Il sentit plusieurs fois son cœur se soulever à la seule odeur; mais, n'osant désobéir au magicien, il surmonta toutes ses répugnances, et l'avala jusqu'à la dernière goutte. Ce breuvage amer, au lieu d'opérer l'effet qu'on s'en était promis, fut au contraire un stimulant qui ne fit qu'irriter davantage les desirs effrénés du petit homme; mais son cabaliste s'était fait fort de les satisfaire, et rien ne lui paraissait difficile pour un homme qui le rendait invisible.

Le magicien, un peu déconcerté de l'incontinence du

petit satyre, lui ordonna de passer dans une chambre voisine, et d'y attendre son retour. Il fit part à la compagnie de l'embarras où le mettait la fougue amoureuse du petit libertin. La dame, qu'il convoitait, frémit de l'effet inattendu de ses charmes; mais un des convives s'offrit de la représenter et d'éteindre bientôt les feux de Poinsinet. Il se hâta de s'habiller en femme, et n'eut pas de peine à passer pour l'objet de la belle passion conçue si soudainement par le petit homme. La chose était d'autant plus facile, qu'il n'y avait point de lumière dans la chambre où l'amoureux Poinsinet attendait sa bonne fortune; mais, au défaut de lumière, il s'y trouvait par hasard une grande baignoire remplie d'eau, pour l'usage du maître de la maison qui devait se baigner le lendemain. Le travestissement fait, le magicien, suivi de la fausse femelle, passa dans la chambre obscure, et ne dit à Poinsinet que ces mots: «—Tenez, mon ami, je vous la livre!» Poinsinet s'élance aussitôt sur sa proie, en homme qui ne pouvait plus attendre. L'homme déguisé, las de se défendre, l'enlève, d'un bras vigoureux, de toute sa hauteur, et le laisse retomber dans la baignoire. Dans son effroi, le malheureux petit homme crut avoir été précipité du ciel au fond d'un abîme. Ses petits cheveux étaient hérissés sur sa tête. Il resta quelques momens comme aliéné.

Le magicien lui représenta qu'il s'était attiré, malgré lui, ce châtiment par son incontinence.

«—Mon pouvoir, ajouta-t-il, vient des Sylphes, et le mouvement brutal que vous avez ressenti est l'ouvrage d'un gnome jaloux de la protection dont je vous honore.»

Poinsinet, persuadé par le magicien de toutes les folies du *comte de Gabalis*, ne doutait pas qu'il ne fût protégé par les Sylphes, qu'il n'eût les Gnomes pour ennemis, et qu'il n'excitât encore l'attention d'autres puissances de cet ordre, telles que les Salamandres et les Ondains. Il s'attendait donc à de grandes merveilles que lui promettait le magicien, et qui devaient l'élever lui-même, après quelques épreuves, à la dignité des génies élémentaires.

Il avait vu plusieurs fois le magicien, qui était grand nageur, s'élancer les soirs, en le quittant, du parapet du quai de Conty dans la Seine, et le magicien lui avait confié, sous le sceau du secret, qu'il ne se précipitait ainsi dans les flots que parce qu'il était amoureux d'une des plus belles Ondaines qu'il y eût : c'était avec elle qu'il passait des momens plus délicieux que tous ceux qu'on croit communément goûter dans la possession des plus belles femmes du monde. Poinsinet dévorait ces descriptions voluptueuses, et le magicien le flattait de l'espérance prochaine de le faire jouir du même bonheur.

Plein de ces agréables idées, le petit homme vient gaîment souper dans une maison où la société était retenue depuis long-temps. Il était encore invisible, et se disposait à en manger d'autant mieux. Malheureusement son étoile était peu d'accord avec son appétit. Le magicien lui dit que, pour éviter certains pièges dont il était menacé ce jour-là même par les Gnomes, au lieu de songer à souper, tout le temps qu'on resterait à table, il devait l'employer à se préserver de leurs enchantemens. La recette était sans doute étrange; mais

le petit homme n'osa refuser de la suivre, malgré son grand appétit : il s'agissait premièrement, de se déshabiller, et de se mettre exactement nu, ce qui ne lui devait causer aucune répugnance, puisqu'il était invisible; ensuite, de sauter en avant et en arrière pardessus une corde tendue à un pied ou environ du plancher. « — Vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre docilité, reprit le magicien, et cela ne peut qu'avancer beaucoup vos affaires auprès des Ondaines, parmi lesquelles j'en connais une qui se dispose à vous rendre heureux. « Poinsinet obéit, et, comme on peut le croire, le singulier exercice, qu'il prenait avec toute la confiance d'un homme qui ne se croyait pas vu, amusa beaucoup la société.

Vers la fin du repas, on entendit frapper, avec violence, à la porte du salon. Un domestique va voir ce que c'est, et dit au magicien qu'on le demande. Le magicien demande à son tour qui ce peut être, on lui répond que c'est une carpe : « — Ah! dit-il, je sais ce que c'est; que l'on fasse entrer. » Aussitôt, on apporte, dans un plat, une carpe vivante, qui parût, en se tournant et se retournant en tout sens, s'élancer vers l'oreille du magicien. Celui-ci fut très attentif, eut l'air de parler aussi à la carpe; et Poinsinet, à qui le magicien confia sur-le-champ que c'était la femme de chambre de sa belle Ondaine, ne put jamais se désabuser, en aucun temps, de l'idée qu'il avait entendu parler cette carpe.

Cette opinion ne le rendit que plus exact à son exercice, jusqu'à ce qu'enfin le magicien, ayant pitié de lui, lui ordonna tout-à-coup de paraître, et de se mettre à

table. Toute la compagnie parût très surprise de l'apparition du petit homme. Pour le mettre à son aise sur sa nudité, tout le monde fit semblant de le voir revêtu d'un habit des plus élégans. On lui fit même un peu la guerre sur la singulière recherche qu'il mettait depuis quelque temps dans sa parure. Il fut flatté de l'attention que le magicien avait eue de fasciner ainsi les yeux de toute l'assemblée; et, n'ayant plus aucun embarras, il ne s'occupa que du soin de réparer le temps qu'il avait perdu, en mangeant comme un homme à qui l'exercice de la corde n'avait donné que plus d'appétit.

Le cabaliste portugais exerçait sur l'imagination de son novice Rosecroix, un si grand empire, qu'enfin il crut devoir lui découvrir qu'il s'était trompé jusqu'alors, en se regardant comme ce vilain petit être, ridicule et difforme, à qui l'on avait donné le nom de Poinsinet; que son véritable nom était *Policarte;* qu'il était fils d'un célèbre magicien, mais que des enchanteurs, ennemis de son père, et jaloux de son pouvoir, l'avaient enlevé au berceau; que, pour mieux cacher leur larcin, ils l'avaient substitué au fils du bonhomme Poinsinet, espèce d'imbécille que l'habitude lui avait fait regarder comme son père ; que ce bonhomme ne s'était jamais douté de la métamorphose, parce que les mêmes enchanteurs lui avaient donné, par magie, la ressemblance la plus exacte avec l'enfant hideux qu'il représentait.

Ensuite, pour consoler un peu son amour-propre, on lui dit que, s'il pouvait paraître un moment sous sa

véritable forme, peu de femmes à Paris pourraient le voir impunément. Le petit homme brûlait d'envie de se manifester, ne fût-ce que pour un instant, sous cette figure charmante dont on lui donnait une si noble idée. Acosta ne fit que prononcer, en grimaçant, sur sa tête, quelques paroles magiques, et soudain on se récria, tout d'une voix, sur sa merveilleuse beauté.

Poinsinet, enivré de louanges, cherchait des yeux un miroir pour juger lui-même de cette étonnante métamorphose; mais le magicien le prévint qu'il ne verrait point ce grand changement; que sa curiosité ne pouvait être satisfaite, tant que le terme de son enchantement ne serait pas arrivé; qu'il n'avait qu'un seul moyen pour accélérer cet heureux moment, que c'était de se pénétrer d'une juste horreur pour l'individu malencontreux dont il avait gardé si long-temps le masque, et d'en dire partout beaucoup de mal; qu'enfin, à cette condition, il ne tarderait pas à se retrouver sous les traits du beau Policarte. On manque ici de termes pour peindre la comique fureur dans laquelle Poinsinet entra contre le maussade personnage qu'il était contraint de représenter, c'est-à-dire, contre lui-même. Il ne parlait qu'avec le plus grand mépris du vilain petit homme dont il avait le malheur de porter ainsi la figure. Son enthousiasme alla jusqu'à lui inspirer des vers qui commençaient ainsi :

Ce petit Poinsinet, cet Etre impertinent,
Toujours mystifié, toujours plus insolent, etc.

A chaque épigramme de cette force, il se regardait dans une glace, et il était bien assez fou pour se persuader qu'en effet il embellissait à vue d'œil. Aussi ne manquait-on pas de lui faire de temps en temps quelques complimens sur les changemens sensibles qu'on feignait d'apercevoir dans toute sa figure. Les femmes principalement paraissaient en raffoller, et l'on vit le moment où le pauvre maléficié, trop faible encore pour supporter tant de gloire, les aurait priées sérieusement de modérer un peu leurs bontés pour lui.

« — Félicitez-moi bien, Messieurs, dit un jour Poinsinet à ses amis. Enfin l'on va jouer ma pièce; j'ai la parole des comédiens, et demain j'ai rendez-vous à leur assemblée à onze heures précises. »

Un de ceux à qui Poinsinet apprenait cette bonne nouvelle, avait lui-même envie de faire jouer une pièce avant celle du petit homme, et il se promit bien de l'empêcher d'aller le lendemain à l'assemblée. Ce fut précisément celui qui le félicita davantage, et qui l'exhorta le plus sérieusement à ne pas manquer au rendez-vous.

Dans la joie qu'inspiraient au petit homme les magnifiques espérances qu'il fondait sur sa comédie, on lui propose un souper qu'il accepte. On le mène dans un quartier de Paris des plus éloignés, chez des personnes qui s'étaient déjà diverties quelquefois aux dépens du poète, et qui furent charmées de le recevoir. On tient table long-temps, et, vers la fin du souper, on tourne exprès la conversation sur les accidens où l'on est exposé la nuit dans les rues. On raconte des histoires ef-

frayantes d'assassinats et de vols. On parle d'une aventure tragique arrivée récemment dans le quartier même où l'on soupe. L'imagination du petit homme, disposée à recevoir toutes sortes d'impressions, est si vivement ébranlée, que pour rien au monde, il n'eut osé s'en retourner ce soir-là chez lui, dans l'éloignement où il se trouvait. Il avoue naïvement sa frayeur. Tout le monde a l'air de la partager; on lui dit qu'on ne doit jamais combattre ces mouvemens secrets, qui sont très souvent d'utiles pressentimens des plus grands malheurs. On le retient à coucher, lui et sa compagnie.

Poinsinet, soulagé de sa crainte, ne demande qu'une grâce : c'est qu'on ait l'attention de le faire éveiller le lendemain d'un peu bonne heure, pour qu'il ne manque pas l'assemblée des comédiens. On le lui promet, et dans cette confiance, il s'endort. Pendant son premier sommeil, on s'empare de sa culotte, et l'on appuie fortement la pointe d'un canif sur les quatre principales coutures, de manière qu'elles pussent se rompre infailliblement le lendemain, et toutes à la fois, au plus léger effort. On croit bien qu'on ne fut pas fort soigneux d'éveiller le petit homme à l'heure qu'il avait demandé qu'on l'éveillât. Comme il avait donné la veille ample carrière à son appétit, qui n'était pas médiocre, il ne s'éveilla de lui-même que vers les dix heures.

Etonné qu'il fut si grand jour : «— Comment, messieurs! dit-il en s'élançant hors du lit : il me paraît que je n'avais qu'à compter sur vous? » Il s'approche d'une pendule, et voit, en frémissant, que dix heures vont sonner : «—Vite un perruquier, crie le petit homme, je

n'ai pas un instant à perdre. » Le perruquier arrive, et, comme il faisait assez chaud, notre poète reste en chemise tout le temps qu'on met à l'accommoder. Cependant, par ses impatiences, il déconcertait le malheureux perruquier, en lui disant, à toutes minutes : « —Mais finissez donc, vous voyez que je n'arriverai jamais. » Enfin sa toilette achevée, il vole à sa culotte, et voulant y passer une jambe, voilà qu'elle se sépare en deux parties. C'était la perfidie la plus propre à faire perdre, à l'infortuné petit homme, le peu qui lui restait de raison. « —Morbleu, Messieurs ! s'écria-t-il, le tour est abominable, et je ne vous le pardonnerai de ma vie. Il s'agit de ma pièce, de ma gloire, de l'affaire la plus essentielle pour moi, et c'est ainsi que vous me traitez ! Mais vous en aurez le démenti. Je me rendrai mort ou vif à l'Assemblée. » Il court à la cuisine, suppliant à genoux la cuisinière de vouloir bien, au plus vîte, reprendre, à longs points, les quatre fatales coutures d'où dépendait la solidité de sa culotte. La cuisinière entreprend l'ouvrage; mais combien il la trouvait lente! Il ne faisait qu'aller et venir de la cuisine à la pendule, et de la pendule à la cuisine, renouvelant chaque fois ses imprécations contre les destructeurs de sa culotte.

Onze heures allaient sonner; le fatal haut-de-chausses est enfin rapporté par la cuisinière. Poinsinet, transporté de joie, veut y passer la jambe; mais, à son grand étonnement, la mesure se trouve avoir été si mal prise, que sa jambe ne pouvant y entrer, il désespère, à plus forte raison, d'y pouvoir faire entrer sa cuisse. Cependant la

maligne cuisinière, en riant aux larmes, le priait d'excuser si elle n'était pas plus adroite dans un métier qu'elle n'avait fait de sa vie. Poinsinet, bouffi de colère, ne perd pas encore l'espérance; il demande un commissionnaire qu'il expédie chez lui avec un billet, par lequel il demande promptement une culotte. On intercepte le billet : midi sonne, et le commissionnaire n'est pas revenu. Le malheureux petit homme est désespéré. On lui dit froidement qu'il a eu grand tort d'envoyer chercher une culotte par un commissionnaire qu'il ne connaît pas; que ce commissionnaire pourrait bien s'être laissé tenter par le besoin pressant que lui-même paraissait avoir d'une culotte. Nouvelle perplexité du petit homme, dont l'impatience est changée en fureur. Il prend enfin le seul parti qui lui reste. Après avoir assujéti, par-devant et par derrière, les basques de son habit, avec quelques épingles, il s'en retourne chez lui sans culotte. Sa pièce ne fut point jouée à son rang, et ce ne fut que plus de six mois après, qu'elle eut le malheur d'être sifflée.

Une jolie femme, qui occupait un appartement dans la maison où logeait un de ces plaisans impitoyables que Poinsinet appelait *ses amis*, mourait d'envie d'être témoin de quelque mystification. «— Quoi! disait-elle un jour à son voisin, vous ne m'en ferez jamais voir aucune? — Madame il ne tiendra qu'à vous. Vous êtes très aimable et Poinsinet très vain : j'aurai l'honneur de vous le présenter. Vous lui ferez un peu d'accueil; il croira d'abord vous avoir tourné la tête. Vous lui accorderez un rendez-vous. Votre mari, qu'on aura

déjà de la mauvaise odeur qu'elle exhale. — Tu as raison : je n'y pensais pas. Ma foi! je vais le vider dans la baignoire. On la nettoyera quand je m'en servirai. — Fi donc ! quelle idée! dit la femme. » Mais l'obstiné mari, sans l'écouter, va vider le pot de chambre dans la baignoire, et l'infortuné Poinsinet reçoit sur son visage et sur son corps la plus ample potée d'urine. « En vérité tu n'es guère raisonnable, crie la femme en feignant de la mauvaise humeur. Actuellement viens donc te coucher, et n'incommode pas les voisins en leur demandant de la lumière à une heure indue. — Je t'ai déjà dit que j'en voulais; » et l'opiniâtre époux ouvrant aussitôt une fenêtre, crie de toute sa force à son bon voisin de vouloir bien lui envoyer une chandelle. Le voisin descend lui-même avec une lumière, et traverse l'appartement, sans faire la moindre attention à la baignoire où gissait le malheureux compissé. Il entre dans la chambre, et voilà que l'enragé de mari, à qui sa femme ne cessait de répéter qu'elle tombait de sommeil, répète lui-même au voisin l'histoire de son combat au bois de Boulogne, et d'une manière si prolixe, qu'elle semblait ne devoir pas finir de la nuit. « — Vraiment! vous êtes bien heureux, lui dit le voisin : quoi! seul contre trois? — Ils auraient été dix, reprend le mari! Oh! ventrebleu! vous ne me connaissez pas. Tenez, je n'ai pas même voulu me servir de mes pistolets. — Parbleu! voilà de belles armes! lui dit alors le voisin, feignant d'examiner les pistolets; je ne vous les avais pas encore vues. — Ce sont des pistolets à deux coups que j'ai achetés

ce matin à Versailles. Croiriez-vous qu'il ne m'ont couté que trois louis? — En vérité c'est pour rien... Mais ils sont chargés, ce me semble : vous aurez sans doute soin de les décharger avec un tireboure; car il y aurait de l'imprudence à les tirer; la charge peut être vieille; le pistolet peut faire long feu et crever entre vos mains. — Bon! répliqua le mari, vous êtes bien prudent : je vais les tirer par la fenêtre, je ne crains pas la poudre, moi. — Oh! vous ne ferez pas cette folie-là, crie la femme. Voulez-vous éveiller tout le monde, et faire croire qu'il se fait ici quelque meurtre? — Eh bien! dit le mari, j'en veux avoir le cœur net; il y a de l'eau dans la baignoire, je vais les tirer là; j'ai toujours ouï dire qu'un coup de pistolet tiré dans l'eau ne faisait aucun bruit. Je veux en faire l'expérience. » La porte de l'antichambre était ouverte, et le malheureux petit homme ne perdait pas un seul mot de ces désagreables détails. Le mari semblait persister dans le dessein de faire son expérience; mais enfin la femme et le voisin vinrent à bout de l'en détourner. Les pistolets furent enfermés dans une armoire, le voisin souhaita le bonsoir aux époux, et le mari consentit enfin, non sans peine, à se coucher. Dès qu'on put raisonnablement le supposer endormi, la femme courut à la baignoire annoncer à l'amoureux Poinsinet, transi de froid, et bien plus encore de peur, qu'il fallait se retirer au plus vite, et elle lui remit en même temps ses habits qu'elle avait adroitement, disait-elle, su cacher aux yeux du jaloux. On imagine bien qu'il ne se fit pas répéter deux fois son congé. Il

ne se donna pas même le temps de s'habiller pour sortir : tout dégoutant d'eau et tout grelottant, il gagne l'escalier, et dans son costume de bain, il monte chez l'officieux ami qui lui avait procuré cette bonne fortune. Il n'eut rien de plus pressé que de la lui raconter, et, pendant qu'il se r'habillait sans pouvoir se réchauffer, son ami ne manqua pas de lui faire les remontrances les plus sensées sur les inconvéniens de la convoitise, surtout en fait d'adultère.

Une des tantes de Poinsinet, qui vint à mourir, lui laissa une petite succession d'environ un millier d'écus. Le petit homme, qui de sa vie n'avait possédé, même en espérance, une pareille fortune, ne parlait à tous ses amis que de l'emploi qu'il pouvait faire de cet argent. On lui proposa, comme vacante, la charge d'*écran des petits appartemens*. Les fonctions de cette charge consistaient, disait-on, à garantir les jambes du roi de l'action du feu, en se tenant debout, quand S. M. se chauffait, entre elle et la cheminée. On lui vanta beaucoup toutes les prérogatives attachées à cette place, outre l'honneur d'approcher si près de la personne du roi, et de se trouver souvent tête à tête avec lui. « Un homme de son mérite, avec la charge d'écran, pouvait se flatter du plus grand crédit, et peut-être de gouverner un jour l'Etat. »

Enivré de ces magnifiques espérances, Poinsinet aurait voulu traiter sur-le-champ ; mais on lui fit entendre qu'il ne s'était pas encore éprouvé, et qu'avec tout son zèle il pourrait bien ne pas s'acquitter convenablement des fonctions de cette importante charge, s'il n'en fai-

sait auparavant une espèce d'apprentissage. On ne pouvait lui dissimuler, par exemple, que le feu chez le roi ne fut toujours très ardent, et que pour garantir les jambes de Sa Majesté, il ne courut souvent le risque de brûler les siennes. Il est vrai, pourtant, ajoutait-on, que l'habitude diminue insensiblement le danger, que la peau s'endurcit au bout de quelques mois d'exercice, et que la sienne, n'étant pas de la plus grande délicatesse, elle pourrait se familiariser avec le feu plutôt que toute autre. On lui conseilla même de faire quelques épreuves avant de traiter.

Il était, dans le moment, si frappé des brillans avantage de la charge, qu'il consentit de l'essayer sur-le-champ. On le fit donc approcher très près d'un grand feu qui lui rôtissait les mollets, et on le contint dans cette position le plus long-temps qu'il fut possible. Il faisait de temps en temps des grimaces qui divertissaient les spectateurs. Enfin on eut pitié de lui; on trouva que ç'en était assez pour une première séance, et il convint qu'avant de traiter il avait encore besoin de se fortifier par quelques répétitions.

Des personnes de distinction se prêtèrent à une burlesque mascarade. On fit accroire au petit homme qu'il venait d'arriver à Paris un ambassadeur turc, que cet ambassadeur logeait à la place Vendôme, et qu'il ne paraîtrait pas en public avant d'avoir fait solennellement son entrée. On lui fit le plus grand éloge de l'Excellence turque, et on parvint à lui inspirer un violent désir de lui être présenté.

Le jour pris pour la présentation, on fit monter Poin-

sinet, la nuit, dans une voiture qui le conduisit, par des rues détournées, à la place de Vendôme. On le fit entrer dans un salon superbement illuminé. Au milieu du salon était assis, sur un carreau de velours, l'ambassadeur ottoman, ayant à ses pieds une énorme pipe, dont il ne faisait pas grand usage. A ses côtés, assis sur des carreaux, étaient deux femmes charmantes que Poinsinet n'eut pas de peine à prendre pour les favorites de l'heureux musulman. Des valets, habillés en Turcs, occupaient le fond du salon; enfin un soi-disant interprête, vêtu en Arménien, se tenait debout près de l'ambassadeur.

On se divertit d'abord beaucoup du cérémonial asiatique qu'on fit observer au petit homme, et du grand nombre de révérences auxquelles il fut assujéti. L'ambassadeur parut charmé de le voir; il lui fit dire, par son interprète, que sa réputation n'était pas ignorée à Constantinople. L'Excellence turque, pour lui marquer encore plus de considération, le fit revêtir, en cérémonie, d'un caffetan un peu ridicule. Rien n'était plus divertissant que l'air de satisfaction répandu sur le visage du petit homme.

L'ami qui l'avait présenté, lui dit tout bas, qu'il ne manquait plus aux honneurs qu'on venait de lui rendre, qu'une collation à la turque, qui vraisemblablement lui serait servie; que, pour une première fois, l'étiquette ne permettait point qu'il mangeât avec l'ambassadeur; mais que, si la collation venait, c'était une invitation en règle pour le jour suivant; que c'était aussi la faveur la plus distinguée que, dans les usages orientaux, il put

recevoir à une première entrevue. On ne lui cacha point qu'à la vérité la cuisine turque avait, au premier abord, quelque chose de bizarre et peut-être d'insoutenable au goût délicat d'un Français; mais on ajouta qu'il fallait s'accommoder aux mœurs étrangères, et que ce serait manquer de respect au ministre du Grand-Seigneur, que de marquer de la répugnance pour des mets estimés délicieux dans tout l'Orient.

On venait de lui donner ces utiles leçons, lorsqu'on servit, devant Poinsinet, dans un beau vase de porcelaine, une espèce de marmelade de poivre d'Inde confit, avec de très forte moutarde, et du vinaigre encore plus violent. Le pauvre petit homme, docile aux leçons qu'il avait reçues, porte à sa bouche, d'un grand air de confiance, une pleine cuillerée de ce mets perfide; mais, malgré toute sa bonne volonté, malgré les regards menaçans que lui lançait de temps en temps son ami, il ne put jamais se résoudre, ni àl'avaler, ni à la rejetter. De grosses larmes de cerf lui coulaient involontairement des yeux. Enfin, à la faveur d'un éternuement, occasionné par la violence réunie du poivre et de la moutarde, et qui eut plus de vingt reprises, la bouche du malheureux se trouva suffisamment évacuée pour lui rendre un peu de repos.

La gravité de l'ambassadeur ne put tenir à ses grimaces. Les dames éclatèrent sans effort, et les gros ris de la livrée turque, achevèrent cette partie du tableau. Enfin Poinsinet prit congé, en protestant bien, tout bas, que jamais il ne ferait aucun usage de la cuisine orientale, et très fermement persuadé que les Turcs avaient le diable au corps pour pouvoir se familiariser avec de

tels alimens. On lui laissa, comme par honneur, le caffetan dont on l'avait revêtu; et il ne manqua pas d'aller raconter à toute sa famille l'honorable accueil qu'il avait reçu d'un ambassadeur turc, dont personne, avant ni après, n'entendit parler.

Un desliens qui retenaient le plus fortement Poinsinet dans la société des moqueurs, dont il était le jouet perpétuel, c'est qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver lui-même très plaisans la plupart des tours qu'on ne cessait de lui faire. Il en eut ri volontiers aux larmes, s'ils eussent été joués à d'autres. Car on remarquait bien qu'avec l'imbécillité d'un oison, il avait la malice d'un singe, et voilà ce qu'il avait de commun avec Sancho-Pansa. L'espérance, qu'après tant d'épreuves, il passerait enfin de l'état de victime à celui de mystificateur, était une des principales causes de son étonnante persévérance. On lui disait souvent que son noviciat allait finir, et qu'ensuite on choisirait une autre victime, aux dépens de laquelle il pourrait s'égayer, comme on avait fait aux siens. Son amour-propre lui persuadait aisément que tout autre que lui eut tombé dans des piéges aussi bien tendus, et que ses ridicules ne lui appartenaient pas exclusivement. Cette idée seule l'enchaînait à la société, au point que le chef des mystificateurs lui ayant dit un jour qu'il était prêt à l'initier, et qu'enfin le temps de ses épreuves était fini, le petit homme se mit à ses genoux sur le Pont-Neuf, reçut de lui l'imposition des mains, et se crut admis dans la classe de ces mêmes mystificateurs, dont il avait toujours envié les plaisirs.

Cependant, ce jour là même, on lui fit tenir un brevet d'académicien de Pétersbourg, qu'il crut sans doute bien mériter. En conséquence, on lui persuada qu'il ne pouvait se dispenser d'adresser à cette académie un remercîment en langue russe. Il donna si bien dans le panneau, qu'il prit pendant quelque temps des leçons de cette langue; et le maître, chargé de l'instruire, fut au moins exact à lui donner des principes de bas-breton.

UN CLOU CHASSE L'AUTRE.

— 1585. —

La reine Marguerite, qui avait été renvoyée scandaleusement au roi de Navarre, son mari, par son frère Henri III avec qui elle s'était brouillée en 1583, ne resta pas longtemps à Nérac, où ses amours et sa dévotion catholique manquaient également de liberté.

Elle saisit le prétexte de l'excommunication lancée contre Henri de Navarre, chef du parti protestant, pour se réfugier dans la ville d'Agen, qui lui avait été donnée en dot; mais elle ne demeura pas plus long-temps en cette résidence, que ses exactions et ses débauches la forcèrent de quitter précipitamment, afin de se soustraire à la haine des habitans qui l'auraient livrée au roi de France.

Un soir, elle monta en croupe derrière un de ses gentilshommes, nommé Lignerac, et fit ainsi, sans mettre pied à terre, une route de deux jours jusqu'au château de Carlat, dans lequel l'accueillit Marzé, frère de Lignerac, gouverneur de cette forte place qui défendait l'entrée des montagnes d'Auvergne. Marguerite établit dans ce château et sa petite cour et ses galanteries qui favorisèrent plus d'un de ses serviteurs, avant de s'arrêter sur un écuyer, appelé Aubiac, qu'elle aima bientôt avec empor-

tement comme elle avait fait La Mole, Henri de Guise, le duc de Bouillon, Bussy d'Amboise, Chanvalon et beaucoup d'autres.

Pendant les dix-huit mois qu'elle passa au château de Carlat, elle ne cessa pas d'être guettée par le marquis de Canillac, lieutenant du roi en Auvergne ; car le marquis, pour se conformer aux ordres de Henri III, qui lui prescrivait de poursuivre Marguerite et de s'emparer d'elle, se bornait à entretenir des troupes à l'entour de cette forteresse imprenable et des intelligences soudoyées avec les gens de Carlat.

Ceux-ci n'attendaient qu'une occasion de terminer cette espèce de blocus en ouvrant leurs portes au lieutenant du roi. Leur gouverneur, Marzé, mourut subitement : on accusa Marguerite de l'avoir empoisonné, afin d'être seule maîtresse du château ; et, comme elle voulait remplacer la garnison par des Gascons levés à ses de-

niers par un cousin d'Aubiac, une révolte éclata et la contraignit de s'enfuir à la hâte avec un petit nombre de personnes de sa maison.

Le marquis de Canillac, averti de cette fuite imprévue, se mit en devoir d'obéir à Henri III, et d'atteindre Marguerite, qu'il ne rejoignit qu'à Ybois, ancien château bâti sur un roc inaccessible à une lieue d'Issoire; mais la fugitive avait eu le temps de s'y renfermer avec son favori et ses soldats gascons. Sommée de se rendre au roi, elle répondit qu'elle s'ensevelirait plutôt sous les ruines du château. Le marquis continua les pourparlers à coups de canon.

La canonnade durait depuis deux jours, sans faire grand mal aux murailles de granit qui ne s'étaient pas même ébréchées à l'attaque de plusieurs siècles; mais la famine était déjà dans le château cerné de tous côtés : les Gascons se mutinaient en demandant du pain.

Marguerite envoya son chancelier Pibrac au marquis, et celui-ci exigea impérieusement que le nommé Aubiac fut remis d'abord aux mains du roi, comme traître et criminel de lèze-majesté. Marguerite, qui avait cru que les rigueurs de Henri III ne frappaient qu'elle, comprit que son amant serait la première victime du ressentiment implacable de son frère, et jura de périr avec Aubiac en l'embrassant. Ce dévouement d'amour n'eût pas imposé silence aux murmures des soudards, si des promesses considérables d'argent n'avaient prolongé leur patience et le siége du château.

Enfin, la place ne pouvant tenir davantage, Marguerite fit annoncer qu'elle la rendrait sans conditions au marquis de Canillac, et prépara elle-même l'évasion d'Aubiac, à la faveur d'un souterrain qui avait une issue dans la campagne.

Marguerite, cette belle et séduisante princesse que la cour des rois ses frères

avait adorée en extase sous le nom de la *Déesse Uranie*, allait être traitée en prisonnière d'état par un gentilhomme périgourdin !

Oubliant son sort pour ne songer qu'à celui qui menaçait son cher Aubiac, elle était retirée avec cet écuyer et M. de Pibrac dans une salle basse du château, où pénétrait à peine un jour lugubre à travers les vitraux épais, colorés d'un rouge sanglant. Un rempart naturel, taillé dans le roc vif, protégeait les fenêtres contre les boulets qui venaient ricocher au-dessus en rendant un son clair et répercuté par les échos.

C'était là que la reine déchue avait cherché un asile, moins pour se mettre à l'abri du danger personnel que pour veiller sur la tête de son amant. Cet unique soin l'occupait dans sa disgrâce : elle ne prenait aucune nourriture, elle pleurait et se la-

mentait sans autre intermède que des baisers ardens échangés avec Aubiac.

Cet Aubiac, selon une satire contemporaine, était *un chétif rousseau, et plus tavelé qu'une truite, dont le nez, teint en écarlate, ne s'était jamais promis, au miroir, d'être un jour trouvé dans le lit avec une fille de France.* Mais la passion aveuglait assez Marguerite pour changer en perfections les défauts corporels de cet amoureux qui avait dit tout haut, la première fois qu'il vit la reine de Navarre : « Je voudrais être aimé d'icelle, à peine d'être pendu quelque temps après. »

D'ailleurs, Aubiac, presque honteux d'avoir plu à une si grande dame, empruntait, à une toilette habilement recherchée, les avantages que la nature lui avait refusés ; non seulement il était vêtu des plus riches étoffes de soie, et paré de force joyaux qu'il devait à la générosité de son amante, mais encore il se couvrait le visage de céruse et de fard, se coiffait d'une perruque

parfumée, se peignait les sourcils, et se lavait avec des eaux de senteur. Malgré le siége, il n'avait pas négligé de friser sa moustache et de peigner sa barbe pointue, toute raide d'onguent à la frangipane.

Marguerite, au contraire, qui, au dire de Brantôme, *se savait si bien habiller et si curieusement et richement accommoder*, paraissait avoir oublié d'ajouter à sa beauté, pâlie et fatiguée par les veilles et le souci, ces merveilleuses inventions de parure qu'elle excellait à trouver devant son miroir.

Au lieu des magnificences toujours nouvelles qui commandaient la mode au Louvre et même hors de France; au lieu de ces perles, grosses comme des œufs de pigeons, mêlées aux tresses éclatantes de sa chevelure noire; au lieu de ces robes de drap d'or frisé, apportées d'Orient et valant cent écus l'aune, la reine de Navarre n'avait sur la tête qu'un simple escoffion de velours noir, sur le cou qu'une guimpe sale, et

sur le corps qu'une méchante jupe de taffetas violet prise au hasard dans la garderobe de ses chambrières pour n'être pas reconnue à la sortie de Carlat !

Mais ce déguisement enlevait peu de chose à ses charmes et ne gâtait pas sa figure dont les traits étaient si beaux, les linéamens *tant bien tirés* et les yeux si transparens et agréables; *sa superbe et riche taille, accompagnée d'un port et d'une si grave majesté,* ne perdait rien de ses grâces dans cet accoutrement indigne de son rang, si ce n'est que sa gorge, qu'elle montrait ordinairement *si à plein et si découverte,* avait disparu sous le taffetas qui en accusait les formes voluptueuses et les mouvemens déréglés correspondant à ceux de l'âme.

— M. de Pibrac? dit-elle à ce grave et maigre personnage qui la regardait en soupirant avec des désirs et des regrets, sans cesse renaissans après un amour dédaigné;

Monsieur de Pibrac, n'entendez-vous pas qu'on vous appelle? reprit la reine qui, dans un autre moment, eût souri de la préoccupation contemplative de son chancelier.

— Madame, répondit ce triste amoureux en saluant jusqu'à terre, c'est gagner le paradis que de mourir au service de Votre Majesté, qui, d'un regard, cause mille morts...

— Oh! que je meure moi-même auparavant! interrompit Marguerite, dont les yeux noyés de pleurs se fixèrent avec un amer pressentiment sur Aubiac, agenouillé devant elle et immobile dans une muette admiration. Mais je le sauverai! s'écria-t-elle avec feu en se penchant vers Aubiac, qui lui baisa respectueusement le front. Monsieur de Pibrac, vous nous servirez de femme de chambre? ça, des ciseaux!

— Les voici! répliqua d'une voix émue le galant chancelier qui était pourtant le philosophe le plus moral de son siècle. Je

voudrais que vous fussiez la Parque, madame, pour trancher le fil d'une vie qui ne sera plus mêlée d'un seul brin d'or et de soie, puisque je n'ai pas le pouvoir qu'il faut pour vous tirer d'angoisse!

— Couperai-je aussi la barbe, mon mignon? demanda Marguerite, qui venait d'abattre les moustaches retroussées d'Aubiac: cette gentille barbe, musquée et ointe, qu'eût enviée le seigneur du Parnasse, Apollon?

— Coupez-la, ma très excellente dame, répartit Aubiac avec résignation, et encore vous dirai-je merci.

— La barbe qu'on rase repousse plus drue, fit M. de Pibrac qui avait toujours des sentences propres à chaque sujet; mais une tête qu'on tranche n'a jamais de rejeton, tant soit-elle haute et belle!

— Est-ce à dire, monsieur, que le roi Henriot veut ôter la vie à mon ami? s'écria Marguerite tout effarée.

— Le roi Charles neuvième n'a point

épargné M. de La Mole! répondit le chancelier à qui le marquis de Canillac avait annoncé les ordres exprès de Henri III.

— Oui, je le vois, ce mauvais frère prétend me faire porter le deuil de tous mes amis! murmura Marguerite en sanglottant. Écoute, Aubiac, lui dit-elle d'un air tendre et calme à la fois : on ne fera pas que nos cœurs soient loin, voire même si nos corps sont séparés en cette vie.

— Madame bien-aimée, reprit Aubiac qui savait parler phœbus de même que tous les courtisans de la *déesse Uranie*, m'est avis que si mon âme s'en allait aux enfers en votre compagnie, elle ne souhaiterait pas le ciel sans vous,

— Et moi, si j'étais montée au ciel sans que tu m'y pusses rejoindre, je ne tarderais guère à te suivre dans l'enfer!

— Madame, interrompit M. de Pibrac dont la jalousie s'irritait d'écouter ces fadeurs, le temps qui vole ne revient pas!

— Tiens, Aubiac, dit Marguerite en lui présentant une boîte d'or sur laquelle son nom était gravé avec une devise et un emblême amoureux, voilà le tombeau de ton cœur, en cas que tu me sois ravi par la cruelle mort; je le porterai éternellement avec moi, ainsi que les cœurs embaumés de La Mole et du brave Bussy!

En proférant ce vœu qui donnait cours à d'abondantes larmes, la reine de Navarre sortit des poches de sa jupe plusieurs boîtes d'or qu'elle baisa religieusement en nommant les illustres morts dont elle conservait les cœurs, ainsi que des reliques d'amour.

Aubiac, pénétré de reconnaissance pour l'honneur particulier qui l'attendait s'il payait de son sang la gloire et le bonheur d'avoir été aimé par Marguerite de Valois, se prosternait aux pieds de sa royale maîtresse et semblait impatient de lui offrir un cœur qu'elle possédait tout entier

M. de Pibrac, qui souffrait de cette scène peu touchante pour un rival méprisé, invoqua, pour y mettre un terme, la nécessité d'achever le déguisement d'Aubiac, avant que la fuite fut devenue impossible; il oublia la dignité de son caractère et de sa charge, et, traînant au milieu de la salle, un coffre rempli de hardes de femmes, il déploya lui-même des robes, des surcots, des devantiers, des manteaux et d'autres friperies chiffonnées, jaunes et poudreuses, qui n'avaient pas vu le jour depuis quelque vingt ans et qui appartenaient sans doute, comme le château d'Ybois, à la reine-mère.

Marguerite, quelle que fût sa douleur en cet instant, ne put s'empêcher de rire à l'aspect de ces anciennes modes qui lui parurent bizarres et ridicules; en même temps, elle s'aperçut que d'Aubiac, privé de sa barbe et de ses moustaches, avait une physionomie si étrange, qu'elle le compara involontairement à un fondeur de cloches,

type proverbial de l'étonnement stupide et silencieux ; dès lors, elle ne regarda plus son amant, sans sourire à cette idée bouffonne, en se reprochant tout bas sa légèreté vis-à-vis d'un péril imminent et en attribuant tout haut cette gaîté intempestive aux costumes hétéroclites de ses grands-mères.

— Mon petit Aubiac ! lui dit-elle en l'affublant d'une robe de drap de soie vert, montant jusqu'aux oreilles et boutonnée par devant, avec une fraise exiguë et des manches étroites à crevés de satin écarlate. Mon pauvre d'Aubiac ! répétait-elle en riant si fort que la parole lui échappait avec le souvenir de ce qu'elle voulait dire. Oh ! mon mignon, la plaisante momerie !

— Je suis aise qu'elle vous réjouisse, ma bien chère dame, répondait Aubiac impassible dans ses habits de femme que sa

laideur rendait plus grotesques. Je me ferais moine, si vous l'ordonniez.

— Ah! d'Aubiac, mon ami gracieux! reprenait Marguerite redoublant ses éclats de rire, à mesure qu'elle complétait le travestissement de l'écuyer; vous pourrez vous énorgueillir d'avoir vêtu la triomphante livrée avec laquelle madame ma mère fit son entrée royale dans la ville de Clermont, il n'y a pas plus de trente ans. O la galante et gorgiase parure que c'était! comme les muletiers et les chaudronniers d'Auvergne en furent émerveillés! Vous avez grand air en cet équipage, monsieur mon chevalier!

— Madame, disait Aubiac s'animant à lui baiser les mains, comment supporter votre absence?

— Je ne vous laisserai guère seulet, mon fidèle serviteur, répliqua Marguerite dont les yeux avaient commencé à s'ouvrir sur le médiocre mérite de la figure de son amant rasé et travesti. Coiffez cette per-

ruque blonde qui vous fera ressembler à un soleil radieux?

— Je ne voudrais point être le soleil, chère et honnête dame, parce que je serais éclipsé par vos yeux!

—Cette toque à plumes aura belle façon sur la perruque! interrompit la reine qui se pâmait de rire en lui attachant sur l'oreille droite un bonnet de velours écarlate brodé en cannetilles d'argent, tel que les dames de la cour en portaient du temps de Henri II.

— Pourquoi ces clameurs? dit M. de Pibrac, dont la gravité magistrale se déridait à la vue de cette mascarade à laquelle son rival était sacrifié. Le château serait-il emporté d'assaut? Les canons de M. de Canillac ne tirent plus.

— Sainte Vierge! si la place est prise, tâchons que d'Aubiac ne le soit pas! s'écria Marguerite, éprouvant un retour d'affection pour son amant, dont la perte était

jurée par le lieutenant du roi. Hélas! que n'ai-je une vaillante armée, à l'effet de défendre mon ami!... Prends garde, Aubiac, ajouta-t-elle d'un ton plaisant qui résultait d'une pensée assez peu délicate que la crainte d'un assaut et la burlesque tournure de l'écuyer habillé en femme avaient amenée tout à coup : les Allemands du marquis de Canillac ont les mains crochues pour prendre, et rien ne leur semble trop chaud ni trop pesant.

— On passera dessus mon corps navré à mort, devant que d'arriver jusqu'à Votre Majesté! s'écria Pibrac, qui s'imagina que la reine avait des inquiétudes sur le traitement qu'on lui ferait à elle-même.

Lignerac arriva tout consterné : il se souciait peu de la vie d'Aubiac, qui lui avait succédé dans les bonnes grâces de Marguerite; mais son dévoûment à la reine avait survécu à l'amour de celle-ci; et quoiqu'il

n'eût plus les privilèges d'un amant heureux, il était encore prêt à verser son sang pour elle.

Il annonça, en froissant la poignée de son épée, que le marquis de Canillac avait formé une brêche praticable, et sommait une dernière fois Marguerite de se rendre, en abandonnant Aubiac, à la justice du roi, pour éviter les malheurs d'un assaut. Lignerac prévit la réponse de la reine, et déclara que la fuite n'était plus à espérer, la sortie du souterrain qui conduisait hors du château ayant été découverte et occupée par les assiégeans.

Marguerite de Valois, accablée par ces nouvelles que d'Aubiac seul avait entendues sans sourciller et sans quitter des yeux sa maîtresse, pencha la tête et médita en silence sur le parti qu'elle avait à choisir.

Ses réflexions furent interrompues par un fou rire que Lignerac ne put réprimer

en examinant le pitoyable état où d'Aubiac s'était laissé mettre. M. de Pibrac se permit aussi de rire moins bruyamment, et Marguerite, voyant l'objet de cette hilarité indomptable, la domina par des éclats convulsifs qui ne troublèrent pas le sang-froid divertissant d'Aubiac.

— Chevalier de la Belle-Fleur, dit la reine à Lignerac qu'elle avait surnommé de la sorte pendant leur voyage d'Agen à Carlat sur le même cheval, faites savoir à M. de Canillac que, dans une heure, il aura les clés du château, et recevra ma soumission au roi mon frère.

— Ma très honorée dame, dit Lignerac en se retirant, le lieutenant du roi vous saura bon gré de lui donner la comédie, et maître Aubiac jouera gaillardement son rôle en masque.

—N'aie pas peur, Aubiac, dit Marguerite inspirée par sa générosité, à défaut de son

amour qui s'était évanoui : je renoncerai à la vie plutôt que de te délaisser en cette griève occurrence!

— Or, que prétendez-vous faire pour sauver ce malheureux, ma noble dame? reprit M. de Pibrac, ne sachant sur quoi fonder les espérances manifestées par la reine, qui serait elle-même prisonnière dans une heure.

— Monsieur de Pibrac, répliqua Marguerite avec une imposante familiarité, vous nous avez servi de femme de chambre; à présent, voici que vous nous servirez de maçon?

— Madame!... reprit le chancelier stupéfait de cet ordre.

—Oui, Monsieur le chancelier, continua Marguerite en lui touchant la joue avec le revers de la main; vous allez mûrer M. d'Aubiac dans cette cheminée, et je vous aiderai à cette besogne. Dépêchons, je vous conjure.

M. de Pibrac, subjugué par l'empire que

la reine avait sur lui, ne répondit que par un signe de soumission, sortit et revint bientôt après avec des briques, du ciment et les instrumens d'un maçon : les réparations qu'on faisait au château lorsque Marguerite s'y était enfermée lui avaient peut-être suggéré l'idée d'employer ainsi les matériaux qui remplissaient le préau.

Le chancelier se débarrassa de sa robe noire et se mit à l'œuvre, en s'étonnant du vulgaire travail qu'on exigeait de lui, mais en se consolant de ce rude apprentissage par l'espoir d'une récompense qu'il eût achetée à plus haut prix. Il bâtit au fond de la vaste cheminée un mur de briques, derrière lequel il invita d'Aubiac à se placer, de manière que celui-ci fut caché tout à fait dans la maçonnerie.

Aubiac se jeta aux genoux de Marguerite pour lui dire un adieu qu'il supposait éternel.

Marguerite ne riait plus, malgré la comi-

que grimace d'Aubiac à demi enseveli sous la perruque qui l'aveuglait, malgré la fantastique métamorphose de ce chancelier barbouillé de chaux et de suie ; mais la résignation d'Aubiac était si naïve et si courageuse, que la reine se reprit à l'aimer comme s'il n'eût pas été déguisé. Il demanda seulement à sa maîtresse de prier pour lui et de faire embaumer son cœur, suivant la promesse qu'elle lui avait faite. Marguerite fondit en larmes et lui ouvrit les bras.

Ils restèrent étroitement serrés jusqu'à ce que le jaloux Pibrac leur rappela que le château devait être rendu au marquis de Canillac. Aubiac s'arracha lui-même aux étreintes de Marguerite et se blottit derrière le mur que le chancelier se hâta d'élever dans le conduit de la cheminée, en ne réservant qu'une ouverture pour que le prisonnier ne fût pas entièrement privé d'air.

— Ma reine, ma divinité, cria d'Aubiac

scellé vivant dans ce tombeau de pierres, ne me donnerez-vous pas un gage que vos blanches mains aient touché pour dire mes patenôtres d'amour durant mon agonie ?

— Prends ce manchon de velours ras bleu que j'avais dans la route de Carlat, répondit la reine en le lui tendant.

— Bien ! répliqua d'Aubiac qui colla le manchon à ses lèvres; je vais être en oraison avec les mains divines qui ont logé là-dedans : je n'ai pas besoin d'autre repas, puisque je penserai les baiser.

Quand la bâtisse du mur fut achevée, et lorsque M. de Pibrac eut fait soigneusement disparaître les traces de cette fraîche construction, Marguerite, qui s'était renflammée d'amour pour le docile écuyer et qui refusait de quitter la salle où il était invisible, manda ses femmes, et fit diversion à son anxiété en s'occupant de sa toilette pour recevoir en reine le marquis de Canillac.

Elle choisit une robe de toile d'argent et couleur de colombe, *à la boulonnaise*, avec manches pendantes et corsage ouvert en montre : elle jeta négligemment sur sa tête un voile de crêpe *tanné, à la romaine*, mais elle se cacha le visage avec un demi-masque, afin de réserver quelque chose à la curiosité du marquis qu'elle ordonna d'introduire dans la place.

M. de Canillac entra tout armé, et fut saisi de respect, enivré d'enthousiasme à l'aspect de cette femme qui produisait un effet irrésistible sur toutes les personnes admises pour la première fois en sa présence.

Cependant M. de Canillac ne voyait que l'éclat de sa peau, la perfection de ses formes et la noblesse de son maintien ; il n'osa la forcer à se démasquer, et lui déclara seulement les ordres du roi relatifs à l'écuyer Aubiac. Marguerite répondit fièrement qu'elle ne le livrerait pas.

— Madame, dit le marquis avec une fermeté respectueuse, cet Aubiac est en quelque coin de ce château ; or, j'entends l'avoir mort ou vif. C'est pourquoi, pour le trouver, je vais faire démolir ledit château, tant qu'il n'en demeurera pierre sur pierre.

— Faites comme bon vous semblera, répondit la reine qui ne croyait pas à l'exécution de cette menace.

— Le roi, madame, ne se plaindra pas d'être obéi, bien qu'il lui en coûte une de ses maisons.

— Et moi, M. le marquis, je donnerais vingt châteaux, et des meilleurs, avant d'être contrainte à une lâcheté.

Le marquis de Canillac tint parole : il distribua sur le champ cinq cents soldats dans toutes les parties du château, et l'œuvre de destruction s'accomplit avec une effrayante rapidité.

Marguerite obtint seulement de séjourner dans la salle basse qui serait rasée en dernier lieu, et le marquis, sous prétexte de garder à vue sa captive, resta auprès d'elle, pendant que le bruit des pics et des marteaux, le fracas des pierres roulant dans les fossés et les cris joyeux des ouvriers annonçaient à la reine les progrès de la démolition.

Marguerite ne se trahit pas et conserva son masque. Le marquis de Canillac était jeune, aimable, entreprenant, adroit et désireux de plaire.

Le lendemain, toutes les tours du château étaient ruinées, les travailleurs approchaient de la salle basse. Marguerite ôta son masque.

— M. de Canillac, dit-elle d'une voix suppliante en désignant la cheminée, il y a là-dedans un pauvre homme qui se meurt

de faim : accordez-lui la vie sauve pour l'amour de moi.

— Madame, répondit le marquis ébloui de la beauté de sa prisonnière, lorsque vous étiez encore masquée, j'aurais pu pardonner à celui que vous dites ; mais, après vous avoir vue en face, on doit écraser du pied toutes les mouches qui voudraient amasser du miel dans vos regards.

Aubiac fut retiré à demi-mort de sa cachette, puis envoyé à Aigueperse où le prévôt Lugoly le fit pendre : il alla au supplice en baisant le manchon de sa dame.

Marguerite, transférée au château d'Usson par le marquis de Canillac, mit bientôt dans ses fers son geôlier amoureux.

— Un clou chasse l'autre ! disait le chancelier Pibrac en attendant son tour.

UN DÉVOUEMENT.

— 1716. —

L'insurrection Jacobite, excitée en 1715 par le comte de Marr dans le nord de l'Écosse, n'avait pas eue les résultats que ses commencemens semblaient promettre.

Le Prétendant, qui s'était enfin sauvé de France à travers mille dangers pour aller se mettre à la tête de ses partisans, trouva, en débarquant à Petershead, sa petite armée affaiblie par la misère, la désertion

et le découragement. Au lieu de ranimer l'énergie des défenseurs de sa cause, il les refroidit et les dégoûta par des plaintes inopportunes sur les embarras de sa situation qui empirait tous les jours. En moins d'un mois, il eut porté le dernier coup à cette malheureuse rébellion qui allait fournir de nouvelles victimes à la politique sanglante du gouvernement anglais.

Le Prétendant, jugeant la partie perdue pour lui, résolut de retourner en France et de reprendre son modeste titre de *chevalier de Saint-Georges*, sous lequel il avait vécu obscur et tranquille jusqu'à cette périlleuse et vaine expédition. Il ne confia son projet de départ qu'à Kenmure, frère du brave laird écossais qui, fait prisonnier à la défaite de Scheriffmorr, avait expié son dévouement aux Stuart en livrant sa tête au bourreau de Londres. Sir Kenmure n'était pas moins attaché à la royauté de Jacques III, pour laquelle il eut versé

avec joie tout son sang sur un échafaud, ou plutôt sur un champ de bataille.

Depuis l'enfance, il partageait l'exil du Prétendant. Ils étaient tous deux du même âge; ils se ressemblaient tous deux moins par les traits du visage que par l'habitude de leurs manières et de leur physionomie. A force de vivre côte à côte dans une intime intelligence, ils avaient fraternisé d'idées, de sentimens et de mœurs, en sorte que cette identité morale s'était étendue insensiblement à des similitudes matérielles et physiques. Ils reflétaient l'un et l'autre, sur leur figure noble et fière, les éclairs orageux de la fatalité; on n'aurait su dire lequel des deux était le roi proscrit, lorsque Kenmure, assis auprès de son maître sombre et rêveur, fixait ses regards d'aigle à l'horizon des montagnes, dans l'espoir de découvrir les étendards patriotiques des Highlanders.

Mais les montagnards, que le Prétendant attendait comme des libérateurs, ne quittaient pas leurs cabanes aux sons des cornemuses et des *pibrocs* nationaux. L'armée Jacobite, campée à Perth, diminuait chaque jour, et le général Cadogan avait amené un renfort de six mille Hollandais au duc d'Argyle, qui commandait l'armée anglaise et qui, se trouvant assez fort pour agir contre les rebelles, se disposait à sortir de son camp fortifié de Stirling et à marcher contre Jacques III, dont le parlement d'Angleterre avait mis la tête à prix.

On était alors dans les premiers jours de février 1716.

Le Prétendant, se promenant un soir avec Kenmure, dans le camp où les feux avaient été éteints par une pluie furieuse, entendit des soldats qui complotaient entre eux de s'emparer de lui et de gagner ainsi les mille livres sterling promises à quiconque le livrerait mort ou vif au duc d'Argyle.

Kenmure allait fondre l'épée à la main sur ces traîtres; mais Jacques l'arrêta et l'entraîna dans la tente royale, où il n'eut pas de peine à le décider à prévenir par une prompte fuite les mauvais desseins des conspirateurs. Le Prétendant était d'ailleurs autorisé à se méfier du comte de Marr lui-même, qui, ayant échoué dans sa prise d'armes, ne manquerait pas de se faire un ôtage du malheureux prince qu'il avait appelé en Écosse.

Jacques et son confident se préparèrent sur l'heure à s'échapper du camp avant qu'on soupçonnât leurs intentions et qu'on y mît obstacle. Dès qu'ils eurent éloigné tout le monde, en feignant de vouloir écrire des dépêches pendant une partie de la nuit, ils s'enveloppèrent dans leurs plaids aux couleurs bariolées et cachèrent sous ces manteaux écossais leur épée française, dont la poignée d'or les eût trahis. Ils s'embrassèrent en pleurant comme pour

un dernier adieu, et se glissèrent hors de la tente.

La nuit était sans lune ; pas une lumière ne brillait dans l'étendue de ce camp en désordre où les soldats dormaient pêle-mêle sur la terre marécageuse. A peine si la lueur de quelques claymores annonçait que les sentinelles veillaient à leur poste.

Kenmure s'approcha d'un vieux montagnard qui gardait l'entrée du quartier des Mac-Gregor, et qui murmurait, en caressant sa barbe blanche, la chanson belliqueuse de son clan.

— Ami, lui dit Kenmure dans l'ancien idiôme écossais, si ton prince se présentait à toi en te demandant la vie, que ferais-tu?

— Je lui offrirais la mienne à genoux, répondit le vieillard en portant la main à sa claymore avec enthousiasme, et mon corps serait le rempart de son corps.

— Eh bien! reprit Kenmure en invitant

le Prétendant à se montrer, voici le roi Jacques qui est poursuivi par des assassins. Ils sont trop nombreux pour qu'on leur résiste avec les armes. Laisse-nous passer et conduis-nous hors de l'enceinte du camp; ensuite tu reviendras à cette place te faire tuer plutôt que de livrer passage aux régicides.

Le montagnard s'inclina en silence devant le Prétendant et baisa le bas de son manteau en répandant des larmes de respect et de douleur; puis, il se releva et marcha rapidement, sans tourner la tête, jusqu'à la sortie du camp, où les gardes, avertis de loin par le vieil Écossais qui leur parla dans la langue des montagnes, se prosternèrent et se découvrirent à l'approche de leur roi.

Le Prétendant, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, demanda gracieusement à son guide quelle récompense il désirait.

— Vous suivre et vous défendre! répondit le montagnard qui continua de marcher en avant sans attendre l'assentiment du prince.

Celui-ci à peu de distance du camp, s'arrêta pour tenir conseil avec Kenmure. Ils ne restèrent pas long-temps indécis sur le parti qu'ils devaient prendre; car les momens étaient précieux et le Prétendant risquait de tomber au pouvoir des *habits rouges* en essayant de se réfugier dans les montagnes, comme le lui proposait le vieux Mac-Grégor.

Le prince se détermina donc à gagner l'embouchure de la Tay où une barque le conduirait à Dundée au point du jour. Il trouverait dans cette ville un vaisseau qui le ramènerait en France à travers la flotte anglaise. Le montagnard, qui, malgré son grand âge, avait le pied léger et sûr, fut envoyé pour chercher un bateau et le tenir

prêt à traverser le fleuve. Le Prétendant et Kenmure devaient, pour le rejoindre avant le jour, suivre un chemin qu'il leur indiqua en les quittant.

Mais, dès qu'ils furent engagés dans ce chemin que Kenmure ne connaissait pas, ils s'écartèrent de la route qu'on leur avait tracée dans la direction de la mer, et bientôt, sans s'apercevoir de leur erreur, ils s'éloignèrent de plus en plus du but de leur destination et finirent par lui tourner le dos tout à fait.

Ils allèrent ainsi à l'aventure pendant toute la nuit, et ils furent bien étonnés, aux premières clartés du matin, de ne voir autour d'eux que des rochers nus entre lesquels ils avaient marché en s'imaginant côtoyer les bords de la mer, parce que dans l'obscurité la neige qui revêtait les sommets de ces rochers ressemblait à l'écume des vagues dans le lointain. Le Pré-

voyez que nous avons les habits rouges devant nous et que nous ne pourrions retourner en arrière sans être atteints? Laissez-moi donc arrêter ces chiens qui nous donnent la chasse pendant que vous mettrez quelques lieues de pays entre eux et vous. Hâtez-vous de passer à Dundée où vous serez plus en sûreté qu'ici...

— Et toi? interrompit le Prétendant qui ne songeait pas à se séparer de son ami.

— Moi! reprit Kenmure, n'ai-je point assez à faire pour empêcher qu'on vous poursuive? Adieu, sire; ne regardez pas derrière vous, et que Dieu sauve le roi! »

Le Prétendant refusait d'abord de consentir à une séparation dont il ne prévoyait pas le terme; mais les prières de Kenmure, qui lui embrassait les genoux, le décidèrent autant que les trompettes et les tambours qui éclataient de plus en plus près. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'au-

tre et le roi Jacques partit en gémissant.

Dès qu'il fut hors de la vue de Kenmure qui l'accompagnait de regards pleins de larmes, ce fidèle serviteur rabattit son chapeau sur ses yeux, attacha sur son épaule une écharpe blanche qu'il portait à sa ceinture, et drapa son plaid de manière à grandir sa taille. Il composa aussi son visage et sa contenance pour se préparer à la rencontre de la cavalerie anglaise qui arrivait au grand trot, le général Cadogan et ses officiers en tête de six corps de troupes.

— Milords, cria Kenmure immobile au milieu de la route, quel est celui de vous qui veut gagner cent mille livres sterling? Je suis Jacques Stuart, roi d'Écosse.

Kenmure fut sur-le-champ environné par une foule curieuse et intéressée. Chacun voulait avoir part à la prime offerte par le

roi d'Angleterre, mais le général Cadogan se la réserva pour lui-même.

Il ordonna une halte et se consulta longuement avec son état-major pour savoir ce qu'il avait à faire. Dans la joie d'une si belle capture, il voulait rebrousser chemin, au lieu de pousser jusqu'à la ville d'Aburnethy où le duc d'Argyle l'avait envoyé pour observer les mouvemens des rebelles. Il oubliait les devoirs de la discipline et se proposait de mener à Londres son prisonnier, sans le remettre entre les mains de son chef suprême, le duc d'Argyle. Enfin il céda aux conseils de ses officiers en adressant au duc un message dont la réponse se fit attendre jusqu'au soir.

Le duc était absent du camp de Stirling et se reposait de la guerre dans un château voisin. Il apprit avec transport la fin de la campagne et la prise du Prétendant qu'il avait hâte de voir. Cadogan eut ordre de revenir avec ses troupes.

L'escorte de Kenmure, conduite par Cadogan en personne, défila en silence, vers minuit, au bas du rocher escarpé sur lequel est construite la forteresse de Stirling, ce gothique manoir des rois d'Écosse qui l'ont habité et embelli à l'époque où les reines, selon un usage immémorial, venaient y faire leurs couches comme dans un nid de vautour.

Kenmure leva les yeux vers ce donjon royal qui lui rappelait les ancêtres de son maître, et il sentit un mouvement d'orgueil national en songeant que Stirling appartenait encore au dernier des Stuart.

— Général, dit-il à Cadogan qui galoppait à sa droite, je prétends vous faire un plaisir presque égal à celui que vous causera l'argent du roi Georges. Souhaitez-vous être maître de Stirling avant le lever du soleil?

— Comment cela? reprit le général allé-

ché par cette question, ces braves gens n'ont pas envie de se rendre pour être pendus à leurs crénaux.

— Eh bien! je vais vous faire ouvrir les portes de la place : tirez un coup de pistolet pour attirer du monde aux murailles; déployez un drapeau blanc en signe de pourparler; et laissez-moi inviter mes amis de Stirling à mettre bas les armes en demandant la vie sauve.

Cadogan, enchanté d'une conquête facile qui lui procurerait honneur et profit, s'approcha du rocher avec le faux prince et déchargea un de ses pistolets, qui donna l'alarme aux sentinelles du château.

— Messieurs, cria Kenmure aux soldats que les clameurs d'alerte attirèrent sur les remparts, je vous annonce que le roi Jacques est à la tête d'une grosse armée d'Highlanders et qu'il marche à votre se-

cours. Donc, ne cessez pas de vous défendre, et mourez, s'il le faut, pour votre religion et votre patrie.

Kenmure fut décapité comme l'avait été son frère, et le chevalier de Saint-Georges repassa en France, où il se consolait de ses disgrâces aux représentations de l'Académie-royale-de-Musique!

LES FUMÉES DU VIN.

— 1837. —

Par un de ces beaux soirs d'été qui attirent dans les promenades publiques tout ce que Paris renferme encore d'habitans du monde élégant en cette saison de voyages et de délassemens champêtres, deux jeunes gens à la mode sortaient ensemble du café de Paris, où ils avaient dîné

aussi bien qu'on peut le faire pendant trois heures consécutives, en ne ménageant pas plus sa bourse que son estomac.

Leur démarche chancelante, leur teint animé, leurs yeux brillans, leur voix rauque, témoignaient assez que la chère avait été exquise, le vin délicieux et la soif égale à l'appétit. Ils s'étaient cependant arrêtés dans leurs libations de fins gourmets au point imprescriptible où commence l'ivresse; ils avaient emporté de table toute leur raison un moment égarée dans les vignes de la Champagne, et les fumées de cette tisane mousseuse, que dédaigne un véritable buveur, créaient au gré de leur imagination mille fantômes charmans, auxquels il ne manquait que de pouvoir prendre un corps.

C'était le règne de la digestion, qui semblait aiguiser les langues de ces aimables libertins et leur inspirer une foule de saillies où pétillait l'esprit du champagne.

Alfred de Mauve, le plus âgé des deux (il approchait de vingt-cinq ans), avait aussi la parole plus haute, le regard plus hardi et le geste plus délibéré. Il mâchait son cure-dent avec autant de majesté qu'un Osage fumant le calumet dans l'assemblée des chefs, et il avait l'air de le montrer comme un trophée pour preuve du copieux dîner qu'il s'était mis sur la conscience. Il passait en revue d'un coup d'œil superbe et distrait les femmes assises de chaque côté de l'allée du boulevart, et à peine si quelques-unes, par leur figure et leur toilette, lui paraissaient dignes d'une attention plus sérieuse.

Il y avait pourtant, sur ce boulevart où l'on croit respirer le frais sous des arbres poudreux et à deux pas du ruisseau, les plus jolies personnes de la Chaussé-d'Antin; mais Alfred de Mauve critiquait, avec une sévérité qui tenait de l'aveuglement, les robes, les tailles et les visages les mieux

faits pour exciter l'admiration d'un connaisseur; et il déclarait, en élevant le ton au diapason de l'impertinence, que ces dames, si distinguées qu'elles fussent de tournure et de manières, étaient des *grisettes endimanchées*. L'accusation prenait du poids dans la bouche d'un homme à bonnes fortunes.

— Des grisettes! l'arrêt est un peu dur! s'écria Frédéric Dallan, qui en rougit comme s'il y fût personnellement intéressé. J'en appelle au moins pour quinze ou vingt qui faisaient l'ornement de nos bals cet hiver.

— Bah! tu te trompes, mon pauvre Frédéric, reprit Alfred de Mauve en lissant sa petite moustache noire; il y a des ressemblances étonnantes. Ainsi, l'autre jour, je me suis presque jeté dans les bras d'une dame qui se promenait aux Champ-Élysées, et que j'avais cru reconnaître pour certaine

Provençale que je serais bien ingrat d'avoir oublié après deux ans d'absence...

— Oui, cette Espagnole que tu as rencontrée dans une auberge sur la route de Bayonne?

— En effet, c'était une Espagnole, une Andalouse, une lionne, pour la peindre avec un seul mot; des yeux qui me brûlaient jusqu'à la moelle des os, une bouche dont le sourire eût ressuscité un mort, des cheveux qui lui auraient fait une mantille très décente, une main telle qu'on n'en voit pas en France, un pied comme on n'en voit plus......

— Oui, je sais tout cela; tu m'as raconté l'aventure dans ses plus minutieux détails; et depuis cette fameuse nuit d'auberge, pas de nouvelles de la dame?

— Si fait; une dague mauresque au manche d'argent ciselé : je te l'ai montrée; un chapelet de bois de rose enrichi d'or et d'émeraudes : je l'ai donné à une princesse

russe ; et quantité de cigarettes, que je fume tristement en pensant à ma divine compagne de voyage, que j'irai retrouver quelque jour à...

— A moins que le ciel, protecteur des amans fidèles, ne te l'envoie par la diligence?

— Ne ris pas, Frédéric ; je ne serais pas surpris de la rencontrer à l'improviste, car ce n'est pas une de ces femmes casanières qui s'enracinent dans leur ménage et se pétrifient à être épouses vertueuses et tendres mères de famille. Dieu merci ! les Espagnoles, les Andalouses surtout, ne descendent pas à ces misères, qui sont bonnes dans les arrières-boutiques de la rue Saint-Denis. Fi donc! tu ignores donc ce que c'est qu'une Provençale, une Espagnole, veux-je dire, cette adorable créature qui vous aime avec fureur, qui vous décerne un culte, qui vous poignarderait par jalousie, qui se ferait tuer pour vous...

— Comment, diable! as-tu appris ces détails pendant trois ou quatre heures qu'a duré ta bonne fortune?

—N'eût-elle duré que trois minutes, j'aurais eu le temps d'apprécier les qualités incomparables de mon inconnue, qui valait seule quarante Françaises, car en France l'amour n'est que de la crême fouettée; c'est en Espagne, en Andalousie, que les femmes aiment comme il faut. Parbleu! mon cher Frédéric, j'ai envie d'entreprendre un galant pèlerinage sur cette terre classique de la volupté. Si tu veux m'accompagner, nous partons dans huit jours, et nous ne trouverons pas une cruelle dans notre chemin à travers ce paradis terrestre des amans?

— Vraiment! Je te croyais plus occupé et plus enchaîné à Paris, dit malignement Frédéric Dallan; pour moi, qui me pique de jouer le rôle d'un sauvage Hippolyte, je demande plus de temps pour me décider à

partir. D'ailleurs, tandis que tu serais à courir les rendez-vous en Espagne, si ton Andalouse arrivait exprès pour te revoir...

— Eh bien! elle s'en retournerait, mon ami. Qu'importent deux cents livres de plus pour une femme qui aime à l'espagnole!... Mais qu'ai-je vu? Ah! Frédéric, c'est elle-même! elle m'a reconnu!

— Ton Andalouse? où donc est-elle? pourquoi ne l'abordes-tu pas? Est-ce cette brune piquante qui baisse les yeux?

— Non, plus loin, de ce côté. Elle m'a fait signe de ne pas l'approcher. Elle est peut-être avec son mari ou son frère. Je t'en prie, Frédéric, regarde-la sans affectation; ne lui laisse pas apercevoir que j'ai été indiscret.

— Je te jure que je ne l'ai pas encore regardée! dit Frédéric qui fit un signe d'intelligence à une jeune dame d'une rare beauté, placée dans l'endroit même que désignait Alfred de Mauve avec de vives dé-

monstrations de surprise et de joie.

— Eh quoi! Frédéric, tu n'as pas remarqué le signe qu'elle vient de me faire? reprit Alfred, qui s'attribua de bonne foi le sourire et le regard expressifs qu'on avait adressés à son ami.

— Expliquons-nous? répliqua celui-ci frappé d'un soupçon qui se manifesta au tremblement de sa voix et à la pâleur subite de son visage; ceci a tout l'air d'une mystification... Je ne vois pas la personne que vous me désignez!

— Tu ne vois pas cette femme qui nous suit des yeux en ce moment, grande, à la physionomie éveillée, assez brune de peau, avec des dents de perle? Tiens, près de ce gros homme, en perruque rousse, qui roule dans ses doigts une tabatière d'or?

— Oui, reprit Frédéric agité d'un trouble inexprimable, cette dame qui a une robe de soie verte, une capote blanche, un cachemire à palmes...

— Justement! c'est ma Provençale, je veux dire mon Espagnole, l'héroïne de mon aventure d'auberge, sur la route de Bayonne...

—Adieu, Alfred! interrompit d'une voix sourde Frédéric Dallan, dont les traits s'étaient subitement altérés.

— Où vas-tu? à Tortoni? Nous ne faisons que sortir de table, et d'ailleurs je ne puis m'exposer à perdre une seconde fois mon Andalouse... Attends-moi là, en fumant un cigare, et je te rejoins tout à l'heure, dès que j'aurai glissé mon adresse à cette ravissante femme...

— Adieu, je rentre chez moi; je ne me sens pas bien... Es-tu certain que ce soit elle?

— Si j'en suis certain! s'écria fortement Alfred, qui faisait en sorte que les passans l'entendîssent; faut-il te répéter l'anecdote? Cette femme est folle de moi, parole d'honneur! Au reste, je tiens beaucoup à ce qu'elle

en convienne devant toi. Une Espagnole, une Andalouse, c'est tout dire ; une nature exceptionnelle, volcanique!...

—Si vous n'étiez pas si sûr de votre fait, je m'estimerais heureux d'en pouvoir douter! mais les femmes sont incompréhensibles... elles sont capables de tout, quand elles espèrent ne pas être découvertes!... Je lui pardonne!... Adieu. Ah! quelle souffrance!

Frédéric Dallan était un jeune homme moins bruyant et moins présomptueux que son ami, quoiqu'il fut aussi bien partagé par la nature et par la fortune : il ne se piquait pas d'être le point de mire de tous les regards dans un salon ; il n'avait recours ni à des éclats de voix, ni à des éclats de rire pour se faire remarquer; sa contenance était modeste et simple à l'instar de son caractère ; et, comme il n'affichait pas les femmes qui le distinguaient et lui donnaient

des preuves irrécusables de leur estime, il n'avait jamais eu la réputation d'homme à bonnes fortunes ; mais il ne mettait nullement sa gloire dans la publicité des galanteries qui avaient signalé son entrée dans le monde.

Il était passionnément amoureux de la comtesse de Saccède ; et le mystère impénétrable dont il entourait son bonheur y ajoutait un charme auquel son âme délicate était fort sensible ; son amour devenait ainsi un sanctuaire où ne pénétraient pas les regards profanes.

Une heure après que Frédéric eut quitté Alfred de Mauve, sous prétexte d'une indisposition qui était toute morale, il avait presque retrouvé le repos et la confiance dans un entretien avec la comtesse de Saccède, qu'il interrogea d'abord avec d'amers reproches au sujet de l'aventure d'auberge, faussement mise sur le compte de cette

dame, qui n'avait jamais rencontré le narrateur avant ce soir-là.

Frédéric doutait encore, par intervalles, de l'impudente effronterie de son ami, et, quoique tranquillisé par les protestations de la comtesse, il cherchait encore des apparences qui servissent du moins à excuser la calomnie d'Alfred de Mauve; car il ne pouvait se persuader que la route de Bayonne, l'auberge, l'Espagnole, et toutes les circonstances romanesques du récit d'Alfred, n'avaient jamais existé que dans un conte qui s'évanouissait devant les sermens de la femme qu'il aimait davantage pour expier d'injustes et ridicules soupçons.

— Je vous crois, mon amie, et vous demande pardon de vous avoir soupçonnée un moment, disait-il en baisant les mains douces et parfumées qu'on ne songeait pas à lui

retirer, mais il parlait avec une telle assurance !...

— Les menteurs ne seraient pas dangereux s'ils hésitaient ou rougissaient dans leurs mensonges, reprit la comtesse qui ne gardait aucun ressentiment contre l'inventeur de l'aventure d'auberge. Il y a même des menteurs d'une espèce plus raffinée qui s'abusent les premiers, et finissent par croire eux-mêmes ce qu'ils veulent faire accroire aux autres.

— Ah! madame, souhaitons que M. de Mauve ne soit pas un menteur de cette espèce; je consens qu'il mente, mais je ne veux pas qu'il tienne pour vraie une illusion qui me causerait alors une jalousie très réelle : c'est pourquoi je n'entends pas le laisser se complaire dans son mensonge, et je veux qu'il se rétracte même...

— Y pensez-vous, Frédéric? Vous ne m'aimez donc pas, que vous allez exposer votre vie pour une pareille bagatelle !

— Cependant, je ne puis permettre ni souffrir que, devant moi et devant le monde, on se vante des bontés que vous auriez eues pour un étranger, dans une auberge, sur la route de Bayonne!

— Je vais, si vous voulez, mander M. de Mauve en particulier et le faire expliquer là-dessus en votre présence.

— Vos souvenirs sont bien présens? répliqua Frédéric qui avait peine à concevoir que tout fût supposé dans l'épisode du voyage de Bayonne ; il y a deux ans, vous êtes allée aux eaux des Pyrénées?

— En effet, mon frère m'accompagnait; mais je n'ai pu supporter la route, s'il vous en souvient, et vous êtes venu me rejoindre à Tours où ma mauvaise santé m'avait retenue. Mon frère continua seul le voyage.

— Oui, vous avez raison ; ce n'est donc pas vous?... M. de Mauve s'était emparé de l'unique chambre qu'on pût habiter dans cette affreuse auberge. Il tonnait, il pleuvait

à flots, il faisait un temps affreux, quand la dame espagnole arriva; sa berline se trouvait rompue, et les chemins étaient impraticables...

— Vous n'êtes pas persuadé, Frédéric, lui dit en riant la comtesse : vous voulez absolument que l'aventure de l'auberge me concerne et que je sois responsable de la conduite de cette Espagnole qui nous donnerait assez mauvaise opinion des mœurs de son pays, si elle n'était pas tout entière dans l'imaginative de M. de Mauve. Je ne m'offense pas de vos doutes obstinés : ils seraient plus vite détruits, si vous étiez moins empressé d'en extirper la racine: l'amour, quoiqu'on dise, ne doit pas se priver de l'usage des yeux et des oreilles. On m'accuse : ce n'est pas à vous, mais à moi de me défendre et de convaincre de fausseté mon accusateur; ensuite, cher Frédéric, quand il ne restera plus de nuage défavorable dans votre esprit, vous me

remercierez d'avoir eu pitié de vos douleurs et d'y avoir porté remède en me justifiant d'une calomnie que je pourrais mépriser et oublier, si elle n'eût pas atteint votre cœur.

— Je n'ai pas besoin d'autre conviction que celle qui résulte de mon amour ; je suis honteux de ce qui vous a paru un soupçon; ce n'était que la crainte de vous perdre... Mais j'aurai satisfaction de cette indignité!

— Je vous ordonne, avant tout, de ne pas vous faire mon champion, Frédéric; la seule punition que je veux infliger à mon calomniateur, c'est de le forcer à se rétracter sur lui-même et à déclarer qu'il a menti.

Le lendemain, Frédéric Dallan, à qui la comtesse de Saccède avait fait part de ses projets en lui indiquant comment il devait les seconder, alla voir Alfred de Mauve :

il le trouva occupé à préparer ses malles.

Alfred avait tant de hâte d'achever ces dispositions d'un prochain départ, qu'il ne donnait pas à son domestique le temps de ranger les effets dont il avait besoin en voyage, et qu'il entassait pêle-mêle tout ce qui lui tombait sous la main. Il accourut au-devant de Frédéric, en sautant et en chantant comme un insensé.

— Eh bien! Alfred, lui dit Frédéric, qui ne put s'empêcher de céder à l'influence communicative de cette gaieté, as-tu été mordu par quelque tarentule?

— Je pars, mon ami, je vais rejoindre mon Espagnole, répondit Alfred : elle m'a écrit; elle se nomme dona Inez de Tabago; son mari jaloux a pris la mouche, en me voyant hier soir aux Boulevards tourner autour de lui, et cette nuit il a emmené la pauvre victime qui me supplie de venir la consoler.

— La suite de l'aventure n'est pas moins

étrange que le commencement. Voilà un audacieux mari que je te conseille de ne pas ménager! Mais où donc a-t-il emmené sa plaintive moitié? En Chine, peut-être?

— Je l'y suivrais, s'il avait cette barbarie! heureusement, il ne va pas plus loin que Bayonne.

— Bien, tu auras sans doute une bonne occasion de renouveler l'aventure de l'auberge.

— Oh! je ne m'en tiendrai pas là, je t'assure, et je ne reviendrai pas seul à Paris.

— Adieu, heureux coquin : tu as été créé pour les aventures et les bonnes fortunes. Je désire que ton voyage ait tous les agrémens imaginables : présente mes hommages à dona Inez de Tabago, qui ressemble de nom à la célèbre Dulcinée de Toboso et qui doit être infiniment plus belle.

Alfred de Mauve était trop joyeux de la lettre qu'il avait reçue pour se blesser

aisément d'une épigramme qui provenait d'un sentiment d'envie bien naturel, pensait-il en répétant les termes mêmes de la bienheureuse lettre.

Enfin, il monta en chaise de poste et partit plus fier cent fois que s'il était allé droit en paradis. Mais au bout de quinze jours, il revint fort soucieux et ne s'expliqua pas sur le succès qu'avait eu son voyage : il dit seulement à Frédéric Dallan que les maris étaient les animaux les plus importuns de la création.

Peu de jours, après, Frédéric se rendit chez Alfred, qui était tout préoccupé et tout irrité, marchant à grands pas dans son appartement, murmurant des menaces entre ses dents, rassemblant ses armes de combat, nettoyant ses pistolets et brandissant ses épées : Alfred ne prit pas garde d'abord à l'arrivée de son ami et continua ce manége bizarre qui n'annonçait pas des intentions pacifiques.

— C'est toi, Frédéric! dit-il en s'apercevant qu'il n'était plus seul; tu viens à propos pour me servir de témoin.

— De témoin? s'écria Dallan qui feignit d'être aussi chagrin qu'étonné de cette demande : aurais-tu un duel?

— Oui, mon cher, un duel à mort avec un individu que je ne connais pas, le marquis de Las Maurisbas, le plus terrible duelliste de la Péninsule : il est tellement adroit au pistolet, qu'il coupe un cheveu à trente pas.

— Tu m'effraies, mon cher Alfred; c'est se laisser assassiner que d'accepter une affaire d'honneur avec ce Saint-George espagnol.

— Il n'est pas moins fort sur l'escrime, m'écrit-on : il fait sauter l'épée de son adversaire à la première botte.

— Je ne souffrirai pas que tu ailles à la boucherie, mon cher, et ce duel n'aura pas lieu, je te le promets bien.

— Bah ! il ne faut jamais désespérer du hasard, et Saint-George a été tué par un maladroit. Ce marquis de Las Maurisbas a beau dire que la balle qui le tuera n'est pas encore fondue, je lui en garde une qui lui fera changer d'avis.

— Vraiment ! le sujet de votre querelle est donc bien grave ? Ne sera-t-il pas possible d'arranger l'affaire ?

— Non, mon ami, le marquis a insulté dona Inez de Tabago, et elle me charge de la venger les armes à la main.

— C'est le rôle d'un chevalier français, et je te reconnais bien à ce dévouement pour le service des dames. Mais tu ne m'avais pas dit que dona Inez fût de retour à Paris ? Je gage que tu l'as ramenée de Bayonne en cachette, et que tu la tiens renfermée dans quelque chambre garnie... Ah ! tu as des secrets pour moi, Alfred ! Naguère tu me disais toutes tes aventures les plus extraordinaires,

celle de l'auberge sur la route de Bayonne, par exemple...

— Frédéric, je ne puis t'en dire davantage! répliqua M. de Mauve, qui, embarrassé de ces questions insidieuses, se retrancha dans un silence qu'il affectait de rendre discret et mystérieux : l'honneur me prescrit de me taire.

— Oui, tu voudrais me faire croire que ta séduisante Espagnole est retirée en Espagne avec son tyran de mari...

— Je t'avouerai en confidence qu'elle est ici, puisqu'elle m'a écrit hier soir, puisque je me bats ce matin avec l'insolent qui l'a offensée : si j'obtiens l'avantage dans ce duel, où j'ai sa cause à défendre, je ne doute pas que je la verrai, et tu comprends que je serai au comble de mes vœux. Ne m'interroge plus, et souviens-toi que l'amour d'une Espagnole est autrement trempé que celui d'une Française.

Frédéric Dallan et Alfred de Mauve allèrent tous deux au rendez-vous indiqué et n'y trouvèrent personne : ils attendirent trois heures à la même place, et ne la quittèrent qu'après s'être bien convaincus que le marquis de Las Maurisbas ne paraîtrait pas ce jour-là.

Alfred, qui s'était fait une indignation toute prête à soutenir rudement l'honneur de dona Inez, comme si l'offense lui fût devenue personnelle, ne renonça pas sans regret à cette occasion d'acquérir des droits à la reconnaissance de l'inconnue ; il ne supposa point que le marquis avait reculé devant les chances de ce duel, mais il conclut, de l'absence de son adversaire, que la belle Espagnole s'était peut-être vengée de sa propre main, à la manière de son pays, où les femmes ont des poignards attachés à la jarretière. Frédéric eut l'air d'approuver cette comique conjecture.

La semaine suivante, pendant que les

deux amis déjeûnaient ensemble, Alfred de Mauve fort triste de ne plus entendre parler de son Espagnole, une lettre à son adresse lui fut remise : il tressaillit d'espérance en reconnaissant l'écriture et le cachet. Cette lettre, qu'il présenta d'un air de triomphe à son ami en le priant de l'ouvrir et de la lire, était conçue en ces termes :

« A la suite de notre aventure de l'auberge, j'ai fait un vœu en expiation des faiblesses que vous savez ; je me suis engagée solennellement à donner vingt mille francs à l'hospice des Enfans-Trouvés : comme vous avez partagé le péché, j'ai compté que vous partagerez la pénitence.

« Dona Inez. »

Alfred de Mauve, que la lecture de cette lettre, faite à haute voix par Frédéric, avait atterré, la saisit avec rage, la froissa et la

déchira, en frappant du pied et en serrant les poings.

— Vous êtes taxé à dix mille francs, Alfred, dit Frédéric avec son flegme habituel : ce n'est pas cher pour une aventure qu'on paierait au poids de l'or!

— Quelle aventure? demanda brusquement Alfred qui fixa un regard menaçant sur son ami.

— Eh! l'aventure de l'auberge sur la route de Bayonne, la Provençale, l'Espagnole, l'Andalouse...

— Au diable toutes ces sornettes! il n'y a jamais eu d'Espagnole, ni d'auberge, ni d'aventure; c'est un conte que je t'ai fait pour égayer le repas; mais ce qui n'est pas un conte, c'est que quelqu'un s'est moqué de moi.

— Quoi! cette divine Andalouse pour qui tu projetais de faire le voyage d'Espagne...

— Elle n'a jamais existé, te dis-je, et cette dona Inez de Tabago n'existe pas davantage, non plus que le marquis de Las Maurisbas ; mais le cartel qu'on m'avait envoyé au nom de ce prétendu personnage ne sera pas une mystification, Frédéric, et j'espère que vous remplacerez le marquis, dont la force à l'épée et au pistolet fait tant de merveilles ; car c'est vous qui avez dirigé le complot, très plaisant d'ailleurs, dont je suis victime. Parbleu ! vous me rendrez compte de mon voyage de Bayonne.

— On ne peut vous refuser votre revanche, Alfred, mais je vous laisse juge de ce qu'on aurait à vous reprocher. Je ne suis pas l'auteur des tours, bien innocens, qu'on vous a joués, et je vous offre de vous le faire connaître.

— Soit, vous me servirez de témoin, comme pour le duel du marquis de Las Maurisbas ; mais ce nouveau duel aura un autre résultat, je vous jure.

— Je vous mènerai ce soir dans une maison où vous rencontrerez votre mystificateur face à face.

Le soir venu, Frédéric vint chercher Alfred pour le conduire chez la personne qui l'avait offensé; ils ne se parlèrent pas pendant le trajet, et Frédéric eut peine à retenir le rire errant sur ses lèvres.

Ils arrivèrent ensemble chez la comtesse de Saccède, qui les attendait; ils furent introduits dans le salon faiblement éclairé; Alfred de Mauve craignit une nouvelle mystification en voyant une femme, au lieu de l'adversaire qu'il croyait trouver : il ne la reconnut pas en la saluant.

— Madame la comtesse, dit Frédéric, je vous présente un de mes meilleurs amis, M. Alfred de Mauve, qui est très impatient de faire votre connaissance...

— Il me semble que j'ai déjà eu le plaisir

de voir monsieur? répondit la comtesse avec affabilité ; c'était sur la route de Bayonne... non, un soir de cet été, sur le boulevard, vis-à-vis Tortoni.

PETITES CAUSES, GRANDS EFFETS.

— 1838. —

Un de ces derniers soirs, suivant l'habitude des Parisiens-nés qui ne regardent pas comme insupportable le séjour de la ville en été, j'étais allé m'asseoir en plein air sur les chaises du boulevard de Gand, lesquelles ne coûtent pas plus cher qu'à

guères commençaient par là, quand on marchait sur le pied de quelqu'un avec intention ou par mégarde.

Nous examinions pourquoi le duel, encore si fréquent et si acharné à l'époque de la Révolution, devenait de plus en plus rare, par un effet du bon sens public plutôt que par une vigoureuse intervention des lois.

Chacun de nous faisait valoir une opinion différente, tirée du caractère de la présente génération, et nous nous accordions l'un et l'autre à penser que le moment n'était pas loin où le duel disparaîtrait de nos mœurs, de même que l'épée ne figurait plus dans la toilette nécessaire d'un galant homme.

— Eh! je crois que la défense de porter l'épée, dit mon ami, n'a pas peu contribué à rendre les occasions de duel infiniment moins faciles. Dans notre jeunesse, une discussion, si animée qu'elle fut, ne dégéné-

rait pas en voies de fait; mais les brettes ne tardaient guère à sortir du fourreau.

— La police a prudemment agi en supprimant cet appareil de guerre au milieu de la paix, repris-je en envisageant la question sous le point de vue militaire: l'homme livré à lui-même et à ses passions est un grand enfant qu'on ne doit pas laisser jouer avec des armes offensives; c'est déjà trop de ses deux mains pour faire le mal.

— Est-ce à dire que les coups de poings ont remplacé les coups d'épée? Je ne le crois pas pour l'honneur du prochain; mais on a, ce me semble, remonté aux causes pour atteindre les effets. De là, cette sage défense de porter l'épée en habit de ville.

— Je pourrais citer vingt circonstances où, faute d'une épée au côté, les duels les plus tragiques n'eussent pas eu lieu. Voici ce qui m'arriva en 1787: Je me rendais un

soir à l'Athénée, en suivant ce même boulevard, aussi bien éclairé par la lune alors, que maintenant par ces lampadaires (il est vrai que la lune ne s'allume pas régulièrement comme le gaz hydrogène). J'avais hâte de parvenir à ma destination toute littéraire : quoique j'eusse l'épée battant sur mes mollets, je marchais à grands pas, sans remarquer les gens qui passaient près de moi. Un de ces individus, soit distraction, soit maladresse, m'effleura en courant dans une direction opposée à la mienne, et les poignées de nos deux épées se rencontrèrent si juste, qu'elles s'engagèrent l'une avec l'autre, et sortirent du fourreau à la fois pour aller tomber de compagnie dans un tas de boue qui les empêcha de s'ébrêcher. « Morbleu! s'écria l'auteur de ce léger accident, ces épées éprouvent le desir de faire plus ample connaissance, et nous serions indignes de les porter davantage, si nous leur refusions

cette satisfaction. — Ce serait partie de plaisir, dis-je en riant; mais je ne veux pas perdre l'exorde d'un discours sur le duel, qu'on va prononcer à l'Athénée. — Eh bien! Monsieur, répartit ce batteur de fer qui avait ramassé les deux épées, je vous désarme, puisque vous vous avouez vaincu. — Rendez-moi mon épée? répliquai-je irrité d'une semblable plaisanterie, à l'idée de paraître à l'Athénée avec un fourreau vide à la ceinture; je vous donnerai de la pointe si vous n'aimez mieux avoir du plat. — Éloignons-nous un peu, dit le plaisant: sous ce réverbère nos épées verront à quel endroit s'adresser; et si nous nous tuons, du moins nous ne nous éborgnerons pas. » A la première botte, je fis sauter l'épée de mon adversaire, et je lui permis de la reprendre, en l'avertissant de ne plus s'exposer à trouver un ennemi moins généreux que moi. Mon plaisant, un peu confus, me remercia, et

m'apprit qu'il débarquait de sa province pour être commis, et qu'il portait l'épée pour la première fois, afin, disait-il, de se donner des airs de gentilhomme.

— A coup sûr ce ridicule duel n'eût pas d'autre origine que la rencontre des deux épées, objecta le docteur C... ; mais je crois aussi que le boulevard n'était pas si bien éclairé que vous le dites. La lune, en dépit de la chanson, ne répand qu'une lumière faible et trompeuse ; votre homme vous aura confondu avec l'ombre d'un arbre, et certainement il ne vous eût pas heurté comme il l'a fait, si le boulevard avait été illuminé par le gaz, ou même par de modestes lanternes. Cette partie du boulevard était, en 1787, plus sombre et plus déserte que la Place-Royale du temps de Bouteville et de ses duels fameux.

— Vous avez raison, le progrès des lumières dans Paris est visible la nuit non moins que le jour, et le préfet em-

pêchera bien des duels en multipliant les becs de gaz dans les rues de la capitale et surtout dans les promenades publiques. En 1775, je traversais un soir le boulevard des Italiens, qui n'était ni dallé, ni balayé, ni pavé, comme l'ont fait depuis les ordonnances de Louis XVI; les maisons qui s'y trouvaient çà et là, entourées de jardins et de terrains vagues, n'avaient pour habitans que de pauvres gens qui n'eussent pas eu le moyen d'alimenter un réverbère à leur porte. Plus je m'embourbais dans les fondrières qui rendaient ce chemin presque inabordable aux voitures, plus je jurais entre mes dents contre l'obscurité qui ne me permettait pas de savoir où je posais le pied. Tout à coup je fus violemment repoussé en arrière par un choc inattendu, et mon chapeau tomba dans les efforts que je fis pour ne pas tomber moi-même. Avant de le ramasser à tâtons, je me raffermis sur mes jambes et j'éclatai en

malédictions contre le quidam qui m'avait failli jeter dans un fossé plein d'eau croupie où je repêchai mon chapeau; on me répondit d'abord par des murmures, mais ma colère s'augmentant du silence de l'inconnu, celui-ci s'emporta bientôt à mon exemple. « — Allez au diable! s'écria-t-il, d'une voix altérée; si vous aviez l'épée au côté, vous sauriez ce que vaut une parole trop prompte. — Montrez-moi la vôtre pour voir la mienne? répartis-je aigrement en lui mettant la main sur le bras; nous serons plus à l'aise là-bas sous la lanterne du commissaire. » Nous y allâmes, déterminés à ne pas nous en tenir à des injures rapidement échangées, sans savoir l'un et l'autre si nous avions quelques rapports de position sociale, outre l'épée que nous portions tous deux par autorité de la mode; j'étais surtout monté au plus haut degré d'exaspération, à cause de la perte de mon chapeau qui n'était plus en état de

coiffer un homme ayant l'épée au côté; mais quels furent mon étonnement et ma confusion en reconnaissant, dans le belliqueux champion que je traînais après moi, mon perruquier armé de ses peignes et de ses rasoirs!

— Il résulte de cette anecdote que quantité de duels sont nés de l'absence de lumières, au propre comme au figuré, dit le docteur qui m'avait écouté avec attention; mais je prétends que le nettoyage des rues et les soins apportés à leur embellissement par nos édiles ne sont pas étrangers à la diminution des duels. Ainsi, vous seriez-vous tant ému, si votre chapeau était tombé sur ces beaux trottoirs d'asphalte à peine couverts de poussière, au lieu de s'enfoncer dans un bourbier? Peut-être étiez-vous attendu chez une dame qui vous eût mal reçu crotté et nu-tête comme vous vous trouvâtes par la négligence du lieutenant de police qui ne faisait pas éclairer les

boulevards? Peut-être manquâtes-vous l'heure et l'occasion d'une bonne fortune? Ce sont là des motifs de duel assez plausibles.

—Ces motifs se présentèrent une autre fois sur ce boulevard, et presque à cette même place : c'était en 1797 ou environ; je devais, à la condamnation de trois ou quatre parens par le Tribunal révolutionnaire, l'honneur d'être invité au bal des *Victimes*. Tout Paris, comme vous le savez, allait danser à ce bal qui succédait à la guillotine, et chacun se glorifiait d'avoir eu à souffrir de la Terreur dans les personnes de sa famille. J'avais déjà rencontré dans cette réunion très brillante et très gaie, nonobstant son prétexte lugubre, une charmante *victime* que je me promettais de retrouver ailleurs que sur les degrés de l'échafaud. Je sortis de chez moi avec l'espoir d'y rentrer en conquérant; j'étais entièrement vêtu de noir, sauf les broderies de

cyprès qui ressemblaient aux palmes des académiciens. Je marchais sur la pointe du pied avec une extrême précaution, de peur de ternir mes souliers cirés à l'œuf, car le cirage anglais qui a conduit M. Hume à la Chambre des Communes n'était pas encore inventé. Les allées du boulevard avaient été séchées par le hâle du jour et ne présentaient d'autres traces de boue que l'écoulement des eaux ménagères le long des maisons et des étables; il était donc à présumer que mes souliers et mes pantalons collants seraient préservés de tout accident. Mais un officier, qui revenait à moitié ivre d'un repas de corps où les fumées du vin lui avaient obscurci la vue, s'approcha de moi en zigzag et m'éclaboussa des pieds à la tête, en m'écrasant les deux orteils et en effaçant le lustre de ma chaussure. Nous convînmes de nos faits pour le lendemain, et, en attendant que j'allasse mettre ma vie à la merci de ce brutal, je fus forcé

de retourner à mon domicile pour changer de toilette; mais au bout de plus d'une heure, quand j'eus réparé ma mésaventure et que je parus au bal des *Victimes*, je m'aperçus que la mienne avait choisi un autre consolateur, et que j'étais impitoyablement mis hors la loi amoureuse... »

Je fus interrompu dans mon récit par les excuses qu'un jeune homme adressait à un vieillard dont il avait touché le pied dans la foule, et ce qui eut été le sujet d'un duel, quarante ans auparavant, se termina par un salut réciproque, à la suite duquel les deux promeneurs continuèrent leur route tranquillement.

— Vous le voyez, me dit le docteur C..., il n'y a plus de duel possible sur ces boulevards où l'on voit clair la nuit comme en plein jour, et où l'on foule une surface aussi unie qu'un parquet. L'administration

de la ville a fait plus que les édits des rois et les arrêts des tribunaux.

— Oui, mais n'oublions pas que personne ici ne se promène avec l'épée au côté, excepté les soldats.

— Si j'en portais une, j'irais marcher sur le pied de ces fumeurs qui nous infectent de tabac.

— Ils vous ôteraient leur chapeau et iraient faire cirer leurs bottes. Petites causes, grands effets.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

CHAPITRE VI,

CHAPITRE VII,

CHAPITRE VIII,

CHAPITRE IX,

CHAPITRE X,

CHAPITRE XI,

CHAPITRE XII,

CHAPITRE XIII,

CHAPITRE XIV,

—

DEUXIÈME VOLUME.